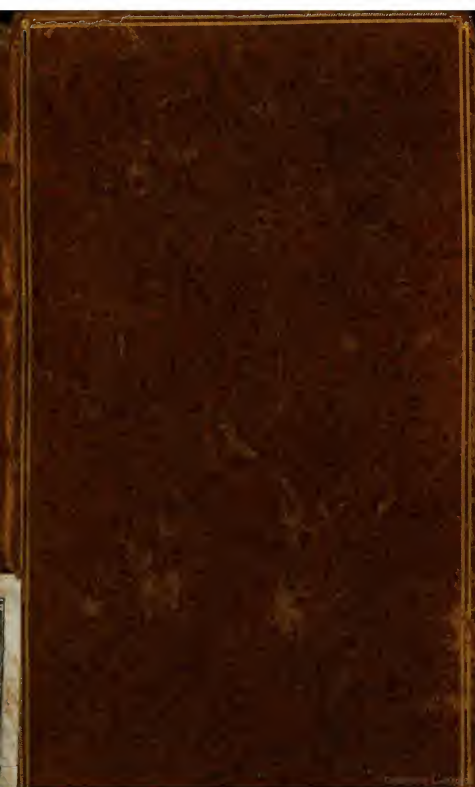




BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A 6

300

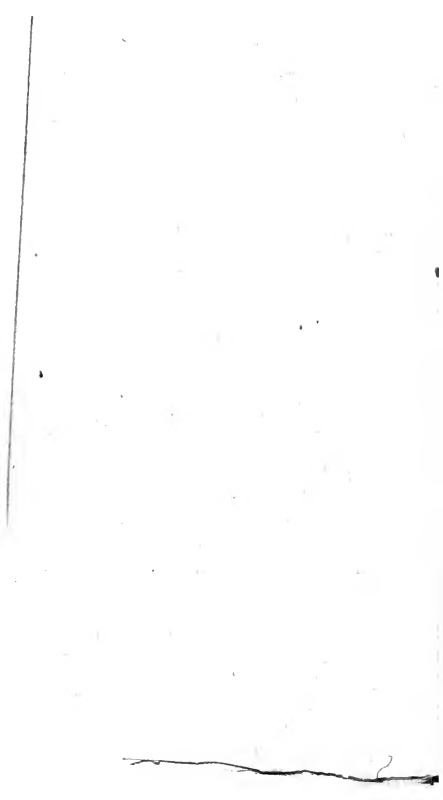
NAPOLI





563. VI

II suppl. Palat A300



HISTOIRE
DES MEMBRES

D E

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Morts depuis 1700 jusqu'en 1771.

TOME SIXIEME



627661 5BN

HISTOIRE DES MEMBRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Morts depuis 1700 jusqu'en 1771,

Pour servir de suite aux ELOGES IMPRIMÉS
ET LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES
DE CETTE COMPAGNIE.

Par M. d'ALEMBERT, Secrétaire perpétuel de
l'Académie Françoise, & Membre des Acadé-
mies des Sciences de France, d'Angleterre,
de Prusse, de Russie, de Suede, de Portugal,
de Bologne, de Turin, de Naples, de Cassel,
de Boston, & de Norwege.

TOME SIXIEME.



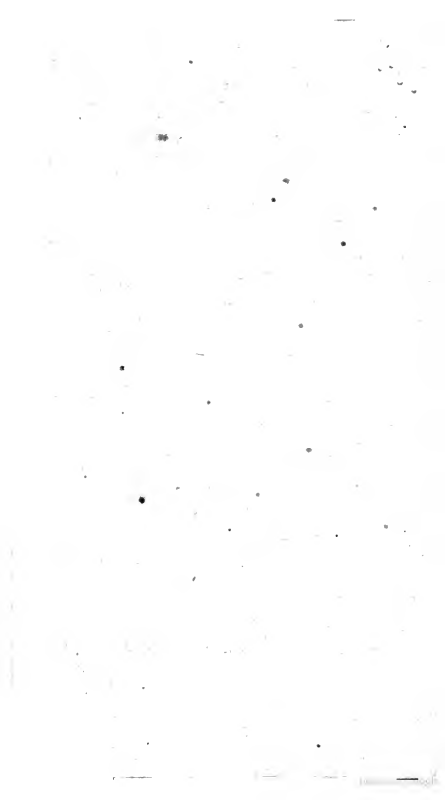
A PARIS,



Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la
REINE, de MADAME, de Madame Comtesse
D'ARTOIS, & de l'Académie des Sciences,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





É L O G E

D E

CLAUDE-LOUIS-AUGUSTE

F O U Q U E T.

DUC DE BELLE-ISLE,

Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toison d'or, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre ; né à Ville-Franche en Rouergue en 1684 ; reçu le 30 Juin 1749, à la place de JEAN-JACQUES AMELOT, Ministre d'Etat ; mort le 16 Janvier 1761.

C'EST à la plume impartiale des
Ecrivains éclairés , qui transmettront
Tome VI.

A

E L O G E

à la Postérité l'Histoire de notre Siècle, qu'il appartient de peindre le Maréchal de Belle-Isle, & comme Guerrier, & comme Ministre. Quelques lignes nous suffiront pour l'apprécier comme Académicien.

Quoiqu'il eût dirigé ses principales études du côté de la Politique & de la Guerre, deux objets sacrés pour cette Compagnie, & auxquels elle n'a garde de toucher, il désira d'être admis parmi nous. Mais ceux qui lui inspirerent ce désir, lui firent croire sans doute qu'il lui suffisoit de le témoigner légèrement, pour le voir rempli avec acclamation. Trompé par cette insinuation ridicule, & sur-tout par les conseils de ces vils adulateurs dont les Grands ont le malheur d'être entourés, M. le Maréchal de Belle-Isle parut vouloir se soustraire à ces visites de politesse & d'usage, dont presque aucun Candidat ne s'est dispensé (1). L'Académie, il est vrai, ne les exige point de ceux qu'elle

(1) Voyez les notes sur l'Eloge de M. de Sacy.

DE BELLE-ISLE. 3

admet dans son Corps ; mais on ose dire qu'elle se dégraderoit elle-même, si elle dispensoit expressément de cette démarche un Aspirant qui paroîtroit la croire au dessous de sa naissance, de ses places ou de son mérite. M. le Maréchal de Belle-Isle avoit une fierté trop bien entendue, pour se croire avili en demandant une place que les Rohans & les Racine s'étoient fait un honneur de solliciter. Aussi revint-il bientôt d'une erreur qui n'étoit pas la sienne ; il comprit qu'étant comblé de richesses & de dignités, il ne devoit pas courir le risque de se voir frustré des honneurs académiques, pour avoir maladroitement offensé le Corps Républicain qui les distribue ; il fit ses visites, & fut élu, comme il lui convenoit de l'être, d'une voix unanime.

Le nom de M. le Maréchal de Belle-Isle devoit être cher aux Lettres, ne fût ce que par les bienfaits qu'avoit répandus sur elles son aïeul infortuné, Nicolas Fouquet, Surintendant des Finances. Si ce Ministre eut le malheur d'exciter par son faste, les plaintes de la Nation & la jalousie de Louis XIV, il eut aussi l'honneur,

si grand pour un sujet , de partager avec le Monarque la reconnoissance de plusieurs hommes illustres qui honoroient la France par leurs écrits. Aussi a-t-on remarqué, à la gloire des Lettres, que lorsque Fouquet, dans sa disgrâce , se vit abandonné de tous les Courtisans , dont un grand nombre lui devoient leur fortune, les Gens de Lettres seuls se souvinrent de ce qu'il avoit fait pour eux. Ils déclarèrent que le Ministre leur ayant imposé silence sur ses bienfaits tandis qu'il étoit en place, sa disgrâce les dégageoit & leur délioit la langue. Le Protecteur des talens en fut protégé à son tour. Pellisson osa le défendre, devint éloquent pour sauver son bienfaiteur, & se rendit même victime pour lui en partageant sa prison (1).

(1) Le savant Lefevre, pere de Madame Dacier, qui avoit eu des obligations à Pellisson, & qui recevoit même de lui, sans le savoir, une pension nécessaire à son indigence, cessa de la toucher, lorsque Pellisson fut mis à la Bastille ; cette privation lui ayant fait connoître le nom de son bienfaiteur, il saisit l'occasion, si précieuse à une ame élevée, de

Henault ne montra pas moins de courage ; il osa attaquer les ennemis les plus redoutables de l'infortuné Surintendant , & fit contre Colbert cette Satire qui fut alors si répandue , mais dont l'habile Ministre assura qu'il ne se vengeroit pas , *puisque le Roi n'y étoit point attaqué*. La Fontaine , sans audace & sans fiel , mais reconnoissant & sensible , offrit au moins à son Mécène opprimé , le seul hommage qui pouvoit dépendre de lui , sa douleur & ses larmes ; il le pleura dans une Elégie touchante , & , ce qui lui fait plus d'honneur encore , prévint , en le pleurant , que tout le fruit qu'il retireroit d'une action si louable , seroit d'être privé , comme il le fut , des bienfaits du Roi , auxquels il avoit tant de droits par ses talens , par sa

remercier & d'honorer publiquement l'ami malheureux qui ne pouvoit plus rien faire pour lui , & il osa lui dédier un Ouvrage dans le temps même de sa détention. Chapelain , le protégé de Colbert , eut la bassesse de reprocher à cet Homme de Lettres , courageux & reconnoissant , une action si noble & si généreuse.

6 É L O G E

vertu, & par son peu de fortune (1). Mademoiselle de Scudery, amie de Pellisson, se joignit à lui pour défendre leur bienfaiteur commun. Son Médecin Pecquet, homme d'un rare mérite, ne put jamais se consoler; il répétoit sans cesse que *Pecquet* avoit toujours rimé & rimeroit toujours à *Fouquet*; Brebeuf en tomba malade, & mourut de chagrin (2): il n'y eut pas jusqu'à un Auteur obscur, Jean Loret, Ecrivain d'une Gazette en vers, aujourd'hui très-ignorée, qui n'apportât, en cette occasion, le *denier de la veuve*. Dès le lendemain de la détention de Fouquet, il pu-

(1) Voyez l'article de Charles Perrault.

(2) On prétend qu'un Homme de Lettres; fort inférieur à ceux dont nous venons de parler, disoit un jour à Fouquet, dans le temps de son crédit & de sa faveur: Je ne vous
 » demande, Monsieur, ni votre protection,
 » ni vos bienfaits, ni même la grace d'ap-
 » procher quelquefois de vous, mais seule-
 » ment la liberté d'entrer quand il me plaira
 » dans votre antichambre: on me croira le
 » mieux du monde avec vous, & tout le
 » monde s'empressera de me faire sa cour,
 » & de m'obliger ».

D. E B E L L E - I S L E. 7
blia dans sa Gazette les obligations
qu'il avoit à ce Ministre (1). Enfin les
Jésuites, tout Courtisans qu'ils étoient,
oublierent un moment leur politique,
pour solliciter en sa faveur la clémence
ou la justice du Monarque. Il est sur-
prenant que l'Académicien qui fut
chargé de la réception de M. le Ma-
réchal de Belle-Isle, ait gardé, dans
son Discours, le plus profond silence
sur une circonstance si honorable au
nom que portoit le Récipiendaire ;
circonstance en même temps si propre
à faire sentir à tous les hommes en
place, combien il est de leur intérêt
de se concilier une classe de citoyens,
dont la reconnoissance est d'autant plus
précieuse, qu'elle donne le ton à la
voix publique, & préside au jugement
de la Postérité. En effet, nous ne
devons pas oublier de dire que les

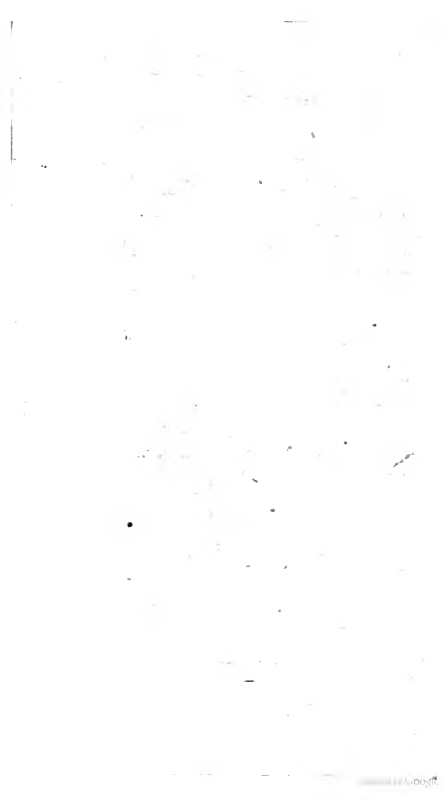
(1) Fouquet avoit fait donner à ce malheu-
reux Gazetier une pension modique ; Colbert
la lui ôta le lendemain du jour que sa Ga-
zette parut : Fouquet en fut informé dans sa
prison, & envoya peu de jours après à Lo-
ret une somme assez considérable pour l'état
de détresse où se trouvoit alors l'infortuné
Surintendant.

voix réunies de tant d'Ecrivains, qui s'éleverent en faveur de Fouquet & contre son persécuteur, produisirent dans toute l'Europe un effet prodigieux, dont la réputation de Colbert même ne souffrit pas médiocrement. Il sentit quel besoin il avoit de ramener à lui des hommes qu'on ne s'aliène pas impunément ; & ce fut, dit-on, par ce motif, qu'à l'exemple ou à l'envi de Fouquet, il accorda aux Lettres une protection si distinguée, seul moyen de leur faire oublier ses torts à l'égard de leur premier bienfaiteur. Il s'attacha même d'une manière particulière celui qui avoit montré pour Fouquet le plus de zèle & de courage, ce fidele Pellisson, qu'il craignoit & qu'il fit taire à force de bienfaits, en négligeant la Fontaine, qu'il ne craignoit pas. Nous ne demanderons point grace au Lecteur pour cette digression, qu'aucun Homme de Lettres ne doit trouver trop longue, & qui sera peut-être à jamais le trait le plus honorable pour le nom de notre Académicien, auquel il est temps de revenir.

On peut remarquer, comme un

trait propre à caractériser certains Prédicateurs , que l'action la plus louable peut-être du Maréchal de Belle-Isle , est la seule dont il n'ait pas été loué par l'Orateur Jésuite qui prononça son Oraison funebre. Il avoit supprimé les milices , qui sont pour les malheureux habitans des campagnes un si cruel objet de désolation. On a prétendu depuis , qu'il avoit eu tort ; mais il falloit du moins louer le motif de bienfaisance & d'humanité qui avoit déterminé le Maréchal de Belle-Isle à soulager cette précieuse partie de l'Etat , que tant de Ministres ont comptée pour si peu de chose , & qu'ils ont opprimée comme on égorge ces animaux foibles & paisibles , qui n'ont ni la force de se défendre , ni même celle de se plaindre.







ÉLOGE

DE PROSPER

JOLYOT

DE CRÉBILLON;

*Né à Dijon le 13 Février 1674;
reçu le 27 Septembre 1731, à la
place de JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE LA FAYE; mort le 17
Juin 1762 (1).*

NOTES

SUR L'ÉLOGE DE CRÉBILLON.

NOTE I, *relative à la page 431, sur
les Dijonnois illustres dans les Lettres.*

SANS parler des Littérateurs & des
Artistes illustres que les autres villes

(1) Voyez son Eloge dans le premier Vol.

A vj

de la Bourgogne ont vu naître , la seule ville de Dijon a produit , outre Bossuet , les Saumaïse , les Bouhier , les la Monnoye , les Févret , les Lantini , les Lamare , les Piron , les Rameau , & plusieurs autres. Tels sont les titres de gloire que chérit par préférence cette capitale d'une de nos plus belles Provinces. Crébillon ajoute un nouvel éclat à cette liste , bien digne d'être proposée à l'émulation des Littérateurs Dijonnois , nos contemporains , qui se feront sans doute un honneur & un devoir de n'y pas laisser une trop grande lacune.



NOTE II, *relative à la page 432,*
sur l'éducation que les Jésuites don-
noient à la Jeunesse.

SI plusieurs Eleves des Jésuites sont devenus de grands hommes malgré la mauvaise éducation qu'ils en avoient reçue, ceux d'entre ces Peres qui ont aussi été des hommes illustres, l'ont été de même malgré l'institution qu'on recevoit dans leur noviciat, où les jeunes profélytes de la Société n'apprenoient, pendant deux ans, que trois choses, l'obéissance aveugle à leurs Supérieurs, la dévotion à la Vierge, & la haine pour les Jansénistes. Nous avons vu plusieurs Ex-Jésuites, très-attachés d'ailleurs à cette Société, étonnés de n'avoir pas été entièrement abrutis par une perte si cruelle & si irréparable des plus belles années de leur jeunesse; aussi attribuoient-ils uniquement ce grand nombre d'hommes de mérite que la Société a produits, au soin qu'elle avoit

de choisir ses sujets & de les présenter, & aux moyens qu'elle leur fournissoit, après les deux années si bien perdues de leur noviciat, de suppléer de leur mieux à cette perte par un travail assidu, & par un sévère emploi du temps; en quoi l'institution des Jésuites a du moins été mieux entendue que celle de beaucoup d'autres Ordres, qui tend à abrutir également & les Novices & les Profès.

Nous avons dit, à l'occasion de l'éducation donnée à Corneille & à Voltaire par les Jésuites, que le premier de ces deux grands Hommes les aimait toujours, & que le second les aimait long-temps. Il est nécessaire, pour faire justice à qui elle est due, de rendre raison de cette différence. Corneille, qui regarda & traita toujours les Jésuites comme ses Maîtres, ne trouva jamais en eux que des amis & des partisans, quelquefois même aux dépens de Racine, dont le jansénisme leur déplaisoit, & les rendoit peu favorables aux beautés de ses Pièces. Voltaire eut long-temps à se louer d'eux; & durant tout ce temps, leur donna des témoignages publics & mul-

tipliés de sa reconnoissance. Ils eurent enfin, par cette fatalité qui les poursuivoit dans les dernières années de leur trop long règne ; le malheur ou la sottise d'attaquer dans leur Journal de Trévoux & ailleurs, cet homme célèbre, & de l'attaquer, non seulement comme Ecrivain, mais ce qui étoit plus propre à lui nuire, comme ennemi de la Religion & de l'Etat. Ce procédé fit taire à l'instant toute la reconnoissance de leur ancien Disciple, qui se vengea de ses anciens Maîtres, devenus ses ennemis, par des Epigrammes en vers & en prose, telles qu'il les savoit faire. Les Jésuites les plus sages en gémissaient, & auroient bien voulu assoupir cette querelle, très-fâcheuse pour leur Société ; mais la guerre étoit trop engagée, pour que les combattans reculassent ; & cette Société, détruite bientôt après, se vit privée, dans son désastre, d'un défenseur, dont la voix auroit pu la protéger ; mais dont les traits qu'elle avoit mal-adroitement provoqués, contribuèrent peut-être à précipiter sa ruine.

NOTE III, relative à la page 439, sur
l'Idoménée de CRÉBILLON.

ON prétend que le redoutable Despréaux, dont nous avons rapporté le jugement sévère sur *Rhadamiste*, peu favorable à Crébillon dès son premier essai, & choqué sans doute de cet amour d'*Idoménée*, si déplacé dans un sujet si atroce, disoit que la Pièce étoit l'ouvrage de Racine ivre. A travers la dureté de cet arrêt, & l'humeur qui l'avoit dicté, on entrevoit, ce me semble, que le jeune Poète ne paroïssoit pas tout-à-fait méprisable à son sévère Critique. Il n'est pas donné à tous les faiseurs de Tragédies de mériter, par leur premier essai, d'être comparés à un si grand homme, supposé même dans le délire de l'ivresse. Mais cette comparaison, d'ailleurs sans justesse & sans vérité, n'étoit absolument qu'une Epigramme insultante, dont nous avons peine à croire, par cette raison, que Despréaux ait été

coupable. Nous aimerions mieux l'attribuer à quelqu'un de ces ineptes Critiques, dont la Littérature a été de tout temps infectée. Il y a si peu de rapport entre Crébillon & Racine, que l'ivresse même de ce dernier ne pourroit être comparée au délire de l'autre. C'étoit plutôt à Sophocle ivre qu'il eût fallu comparer Crébillon, puisqu'on vouloit absolument lui dire une injure. La critique, il est vrai, auroit été trop dure encore, mais elle n'auroit pas été ridicule.

Un enthousiaste moderne de Crébillon compare ce Poëte, préludant par *Idoménée* à ses autres Tragédies, avec Hercule s'exerçant, dans son enfance, à combattre des lions. Quelque estime que nous ayons pour l'Auteur de *Rhadamiste* & d'*Electre*, nous ne pouvons convenir que les travaux de l'Alcide moderne soient comparables à ceux de l'ancien par leur force & par leur nombre.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagere,

-- a très-bien dit M. de la Harpe.



NOTE IV, *sur le Rhadamiste de*
CRÉBILLON.

CE sujet de *Rhadamiste* est tiré du douzième livre des *Annales* de Tacite, & mérite fort d'y être lu. L'exposition des faits dans la Tragédie, occupe une partie des deux premiers actes, & le style, indépendamment de la complication & de l'obscurité, est d'ailleurs si peu élégant (pour ne rien dire de plus), que je ne fais si aucun spectateur a jamais eu la patience d'écouter & de suivre cette longue Histoire. C'est ce qui faisoit dire plaisamment à l'Abbé de Chaulieu, que la Piece de *Rhadamiste* auroit été assez claire, *n'eût été l'exposition*. Celle de *Rodogune* est encore plus obscure & plus froide, & Corneille eut la bonne foi d'en convenir; mais du moins elle ne passe point le premier acte, & de plus, l'Auteur a eu l'art de la couper par une scène intéressante entre les deux freres.



NOTE V, relative à la page 440,
sur l'Atrée de CRÉBILLON.

UN Anglois, qui avoit assisté à la première représentation d'*Atrée*, dit à l'Auteur, que sa Tragédie étoit plus faite pour le Théâtre de Londres que pour celui de Paris; que cependant, tout Anglois qu'il étoit, la coupe pleine de sang l'avoit fait frémir : *Ah ! Monsieur*, disoit-il à Crébillon, *transfat à me calix ije*. L'horreur que cette coupe inspire aux spectateurs, est en effet si grande & si générale, que toutes les fois que les Comédiens ont essayé de remettre la Piece depuis trente ans, ils n'ont jamais pu lui faire obtenir plus de deux représentations. Il faut espérer qu'enfin ils en croiront le Public, & ne s'obstineront plus à lui faire revoir une Piece dont les beautés (car elle en a de plus d'un genre) ne peuvent faire supporter l'atrocité du sujet & du spectacle.

NOTE VI, *relative à la page 450,*
sur la Tragédie de Pyrrhus.

Nous avons dit que cette Piece avoit disparu de la Scène, & cela étoit vrai dans le temps où nous l'écrivions ; la Tragédie de Pyrrhus n'avoit pas été remise depuis un assez grand nombre d'années. Elle vient de l'être dans l'année 1781, où nous écrivons cette note ; mais quoique les Comédiens en aient donné plusieurs représentations dans le courant de cette année, elle paroît avoir été peu suivie. L'intrigue en est embarrassée, & le style incorrect ; il s'y trouve néanmoins de beaux traits dans les rôles de Glaucias & de Pyrrhus ; & l'on a entre autres retenu ces deux vers, que dit Pyrrhus à la fin de la Piece, en pardonnant à Néoptoleme, son persécuteur & l'usurpateur de sa couronne :

Puisqu'un remords suffit pour apaiser les Dieux,
Un Mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Le second vers a peu d'harmonie ; mais la noblesse du sentiment qu'il exprime , doit rendre le Lecteur indulgent , comme Pyrrhus l'est pour Néoptoleme.

Nous avons dit aussi que Crébillon , qui n'avoit , pour ainsi dire , travaillé à cette Piece que malgré lui , parce qu'il en trouvoit le sujet peu tragique , ne put l'achever qu'au bout de cinq ans ; on prétend même qu'il ne l'auroit jamais finie , s'il n'y eût été encouragé par l'aîné des freres Paris , alors très-accrédités & très-puissans. Il est à croire que ce Mécene traita avec Crébillon , comme un homme riche doit traiter avec un Poëte qui ne l'est pas. Aussi le Poëte lui dédia-t-il son Ouvrage ; mais il s'abstint de le traiter aussi bien , ou plutôt aussi mal , que le grand Corneille avoit traité le Financier Montauron dans la dédicace de *Cinna* , en le comparant à Auguste.



NOTE VII, *relative à la page 451 ,
sur la Tragédie de Cromwell, faite
par CRÉBILLON, & non repré-
sentée.*

VOICI les vers contre la Royauté,
que Crébillon mettoit dans la bouche
de Cromwell. Il faut se souvenir que
c'est un sujet rebelle, un régicide, qui
ose parler de la sorte :

De ce qu'on doit aux Rois, le préjugé servile
N'a jamais entraîné que la foule imbécille.
Qui peut, au nom des Rois, se laisser éblouir,
Ne mérite en effet que l'affront d'obéir....
Ce que le Souverain en Maître vous demande,
Le Ministre en Tyran toujours vous le commande;
On diroit qu'il ne cherche, en ce sublime emploi,
Qu'à se dédommager de ce qu'il rend au Roi.
L'orgueilleux, défolé de fléchir sous un Maître,
S'il ne l'est en effet, veut du moins le paroître;
Et son visage altier, l'effroi des Courtisans,
Où l'on n'avoit qu'un Roi, fait sentir deux Tyrans.

Il y a dans cette tirade, plusieurs
vers qu'on croiroit de Corneille ,
tant ils en ont la maniere & la
touche,

Nous citerons encore les vers suivans :

Un fer entre nos mains devient le sceau des Loix,
La ressource du Peuple, & le seul frein des Rois.

Et ceux-ci, tirés de la même Piece :

Tout est, contre un Tyran, permis selon les Loix ;
Donnons-en un exemple utile à tous les Rois.

Ils expriment avec force le fanatisme républicain dont Cromwell étoit ou feignoit d'être animé, & la doctrine sanguinaire de son parti.

On a comparé avec justice Cromwell & ses complices à des voleurs de grand chemin, qui, avant d'assassiner un Magistrat tombé entre leurs mains, imagineroient de lui faire son procès. Mais ce qui doit sur-tout inspirer ici l'horreur, c'est qu'ils cherchoient à couvrir du voile de la Religion, l'impudence avec laquelle, en paroissant conserver quelques formes juridiques, ils bravoient tous les principes du Droit public, toutes les règles de l'équité, toutes les Loix de leur pays. Supposez à la place de Charles premier, un particulier accusé

d'un crime pour lequel une Loi précise auroit établi une peine capitale, Cromwell & ses associés n'en feroient pas moins de vils assassins,

Crébillon , en peignant Cromwell comme un scélérat , devoit le faire parler comme un scélérat éloquent & habile , invoquant les Loix & la Justice avec d'autant plus de force , qu'il les viole avec le plus d'audace.



NOTE VIII, relative à la page 458;
*sur le goût de CRÉBILLON pour les
anciens Romans.*

PARMI les anciens Romans dont Crébillon faisoit l'éloge, il parloit sur-tout avec admiration du Roman de *Cléopâtre*, qu'on ne lit plus guere aujourd'hui, mais qu'on loue encore, au moins par tradition. Despréaux, qui avoit presque toujours raison, même lorsqu'il étoit d'un avis opposé à tout son Siecle, a, ce me semble, bien apprécié ce Roman dans son Art poétique par ce seul vers :

Calprenede & Juba parlent du même ton.

Ce défaut de vérité dans les personnages & dans leurs discours, la monotonie des descriptions, la multiplicité des incidens, qui refroidit nécessairement l'intérêt, tout cela fait croire que le Roman de *Cléopâtre*,

Tome VI.

B

très-estimable d'ailleurs à bien des égards, auroit peu de succès aujourd'hui, s'il paroïssoit pour la première fois.

On prétend que Crébillon avoit tiré le sujet de *Rhadamisle & Zénobie*, d'un de ces anciens Romans, intitulé *Bérénice*, bien moins lu & bien moins estimé que *Cléopâtre*. Nous aimons mieux croire cette anecdote, que de la vérifier; mais, fût-elle vraie, Crébillon auroit encore le très grand & très-rare mérite d'avoir su tirer d'un mauvais Ouvrage une excellente Tragédie.

NOTE IX, relative à la page 460,
sur le *Catilina* de CRÉBILLON.

LA personne, très-accréditée à la Cour, & jouissant auprès du feu Roi de la faveur la plus intime, qui avoit pressé Crébillon de finir son *Catilina*, honora cette Tragédie de la protection la plus puissante, & fit tous les

frais de la représentation. Crébillon, par reconnoissance, supprima ces vers que le Grand-Prêtre disoit à Fulvie, & dont la méchanceté auroit pu faire une odieuse application.

Non, vous n'aiméz jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'Amour qu'à subjuguér l'Amant ;
Qu'on vous laisse régner, tout vous paroitra juste,
Et vous mépriserez l'Amant le plus auguste,
S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux
La Justice, les Loix, sa Patrie, & ses Dieux.

NOTE X, *relative aux pages 464 & 465, sur les partisans fanatiques de CRÉBILLON.*

UNE injustice vraiment ridicule de ces aveugles partisans que Crébillon n'avoit pas cherchés, c'est le crime qu'ils ont fait à son illustre concurrent, d'avoir traité les mêmes sujets que lui. Ils ont appelé perfidie & trahison une entreprise légitimement autorisée par le droit de la défense naturelle. Si l'Auteur de la nouvelle

Sémiramis, du nouveau *Catilina*, & du nouvel *Oreste*, a couvert de quelques nuages la vieille gloire de Crébillon ; c'est par un moyen qui n'a rien en soi d'odieux, ni même de répréhensible ; par un moyen qui contribue à enrichir également & la Scene & la Littérature, & que les grands Poètes de la Grece avoient déjà employé en luttant les uns contre les autres ; par un moyen enfin que les amis de Crébillon reprochoient d'autant plus injustement à son Antagoniste, qu'ils devoient en accuser uniquement la mal-adroite impétuosité de leur zele.

La Cour, qui avoit donné à Crébillon tant de marques de faveur, y mit le comble, en faisant imprimer magnifiquement au Louvre le Recueil de ses Tragédies. L'Auteur de *Zaïre* parut, non pas jaloux de cette distinction, mais affligé de ce qu'il ne la partageoit pas avec l'Auteur de *Rhadamiste*. *Consoléz-vous*, lui dit quelqu'un, *cette magnifique édition restera chez le Libraire ; & une édition nouvelle de vos Tragédies, im-*

primée en mauvais caractère & en mauvais papier, sera enlevée dans six mois. Cette prédiction s'est trouvée vraie. Les éditions de M. de Voltaire se sont succédées rapidement, & la superbe édition de Crébillon au Louvre, paroît avoir eu peu de couts; le Public ne jugea pas à propos d'acheter si chèrement des Ouvrages qu'il pouvoit se procurer à moins de frais, & qui, moins propres à l'examen paisible du cabinet, qu'à l'illusion du Théâtre, étoient plus faits pour être joués que pour être lus; il ne refusoit pourtant pas de rendre justice aux détails estimables qui s'y trouvent; mais il ne vouloit pas que cette lecture fût pour lui plus dispendieuse que la représentation.



NOTE XI, *relative à la page 466, sur les jugemens portés par les Artistes.*

NON seulement les prétentions de la rivalité nuisent à l'équité des jugemens que les hommes à talens peuvent porter les uns des autres ; mais on peut dire que les Artistes, lorsqu'ils sont de sang froid & sans intérêt, ne sont pas toujours, & sans exception, les meilleurs Juges d'un Ouvrage. Quand tous les Peintres trouveroient les parties les plus difficiles de l'Art supérieurement exécutées dans un tableau, si le commun des Spectateurs le voit sans plaisir, tant pis pour le tableau. Il est dans les Arts de goût, des beautés d'expression dont tous les hommes sont Juges nés, & ces beautés ne sont pas toujours celles auxquelles le pur Artiste est le plus sensible. Les beautés d'expression sont l'ouvrage de la Nature,

les autres sont le fruit du travail ; & l'Artiste , ainsi que les autres hommes , estime les choses ce qu'elles lui content. Mille Musiciens sont beaucoup plus touchés de l'harmonie que du chant ; les Virtuoses applaudissent au *Concert spirituel* un Violon qui joue avec supériorité sur la chanterelle , & le Public est tout prêt à le siffler.

Il n'en est pas moins vrai , qu'en général les Artistes sont les Juges naturels des Arts , comme les Gens de Loi sont les Juges naturels des Procès , quand ils ne sont ni aveuglés par la partialité , ni égarés par la subtilité & les tours de force de la chicane. Ce qu'on peut sur-tout assurer sans restriction , c'est qu'un Artiste mort est toujours mieux jugé par ses pairs que par d'autres.



NOTE XII, *relative à la page 468 ,
sur les Discours de réception des
Académiciens.*

LE premier Discours de remerciement prononcé par un Académicien à sa réception, est celui de Patru, qui entra dans la Compagnie en 1640. Elle fut si satisfaite de ce Discours, qu'elle fit désormais une loi à tout nouvel Académicien d'en prononcer un semblable. Ces remerciemens se faisoient d'abord à huis clos, & , si l'on en croit des Détracteurs amers, auroient peut-être bien fait de se tenir toujours dans cette modeste obscurité. Ce n'est que depuis 1671 (1) que les réceptions ont été publiques.

On a imprimé que le Poëte Saint-Amant, qui avoit, dit-on, peu de goût pour les Discours de réception, proposa à l'Académie, pour être dis-

(1) Voyez l'article de Charles Perrault.

pensé du sien, de se charger de la partie *comique* du Dictionnaire, en recueillant tous les mots burlesques de la Langue Française. Cette occupation étoit sans doute un peu plus gaie que celle d'écrire des complimens, toujours un peu fastidieux; mais si cette anecdote est vraie, elle ne sçauroit regarder Saint-Amant, reçu en 1635, dès l'institution de l'Académie, & par conséquent cinq années avant l'établissement des Discours de réception.

Malgré le dégoût impitoyable que le Public témoigne pour les remerciemens académiques, & le peu de souvenir qu'il en conserve pour l'ordinaire le lendemain du jour qu'ils ont paru, nous croyons qu'il les traiteroit plus favorablement, si on lui donnoit un Recueil, fait avec choix & avec goût, des meilleurs de ces Discours. Il y trouveroit, nous ne craignons point de l'assurer, bien des genres de mérite : ici, l'élégance & la finesse ; là, une sensibilité vraie & touchante ; l'éloquence dans les uns, la philosophie dans les autres ; souvent des principes lumineux sur différens points de Littérature, & les ca-

raâtes bien tracés de nos principaux Auteurs ; enfin , cette délicatesse de tact & de goût , qui fait tout voir , tout démêler & tout apprécier. Nous osons croire que le Recueil choisi , dont nous donnons ici le projet & l'idée , feroit peut être plus d'honneur à l'Académie , que ses Détracteurs ne le voudroient.

NOTE XIII , *relative à la page 469 ,
sur la réception de CRÉBILLON à
l'Académie Française.*

CRÉBILLON pouvoit dire , comme il le fit dans son Discours de réception :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume ,

malgré la petite satire passagère dont nous avons parlé dans son Eloge , & qu'il s'étoit permise long-temps auparavant contre ses ennemis , parce que cette satire avoit en effet moins de fiel que de gaîté ; elle étoit d'ailleurs

si ancienne, il se la reprochoit si sincèrement, & ceux même qui en étoient l'objet la lui avoient pardonnée depuis si long-temps, que ses Confreres & ses Auditeurs l'oublierent entièrement le jour de sa réception, pour applaudir au vers si noble que nous venons de citer, & à l'esprit qui lui dictoit ce vers.

Il n'avoit de fiel ni dans sa plume ni dans son ame, quoique dans ses discours il appréciait quelquefois assez tristement l'espece humaine. Nous avons dit dans son Eloge, qu'il passa plusieurs années de sa vie dans la retraite, entouré d'animaux, qui étoient son unique société. Quand on lui demandoit le motif qui l'avoit déterminé à cette profonde solitude : *C'est, répondoit-il, que je connois les hommes.* Mais il le disoit sans amertume & avec le sang froid d'un Philosophe qui plaint ses semblables d'être méchans, & qui, en craignant leur commerce, ne peut se résoudre à les haïr.



NOTE XIV, relative à la page 475,
sur Crébillon le fils, & sur ses Ro-
mans.

L'ÉLOGE que nous avons donné aux Ouvrages de Crébillon le fils, ne tombe que sur ses premiers Romans, bien supérieurs aux derniers, qui sont même indignes de l'Auteur. On peut ajouter que dans les meilleurs Romans de cet Ecrivain, le style prête beaucoup à la censure, & que le dessin y est bien préférable au coloris.

Le peu de succès des Romans que Crébillon le fils mit au jour dans ses dernières années, & qu'il croyoit pour le moins égaux à ses premiers Ouvrages, lui donna de l'humeur contre cette Philosophie, qu'on accuse aujourd'hui de tout. Les amis de l'Auteur auroient dû lui représenter que la Philosophie n'étoit nullement coupable de la disgrâce dont il se plaignoit, & que dans ses derniers Romans il n'avoit fait que répéter & affoiblir les tableaux qui

avoient plu dans les premiers ; répétition d'autant plus fastidieuse , que ces premiers Romanseux mêmes avoient le défaut de ne peindre souvent que des mœurs locales & passagères ; aussi le temps de la première faveur une fois passé , on les relisoit peu , même en ne lisant point du tout les mauvaises copies que l'Auteur en avoit redonnées : mais Crébillon le fils , qui , de son vivant , avoit vu baisser sa réputation , aimoit mieux s'en prendre au mauvais goût des Gens de Lettres , que d'en accuser le sien.

NOTE XV, *relative à la page 477, sur les honneurs rendus à CRÉBILLON après sa mort.*

LES Comédiens donnerent aux mères de Crébillon un témoignage public & distingué de leur reconnaissance. Ils lui firent faire , dans l'église de S. Jean-de-Latran , un service solennel , où ils assistèrent tous avec la décence la plus respectueuse. Toutes les

Académies , les Gens de Lettres les plus distingués , un grand nombre de personnes du plus haut rang , furent invités à cette cérémonie , & l'assemblée fut aussi brillante que nombreuse. Ces malheureux Comédiens , excommuniés de leur paroisse , avoient choisi une église placée dans un lieu privilégié , pour y rendre , à l'abri des anathèmes , les derniers devoirs à la mémoire de leur illustre bienfaiteur. Le Curé , qui avoit eu l'imprudence de les recevoir , eut bientôt lieu de s'en repentir ; les Supérieurs Ecclésiastiques crièrent au scandale , & peu s'en fallut qu'ils ne fissent revivre l'ancien appareil de la pénitence publique , pour y soumettre le profanateur.

Le mausolée que le Gouvernement voulut faire élever à Crébillon , ne fut point exécuté. Cet hommage n'auroit eu le mérite , ni de flatter celui qui en étoit l'objet , ni de mortifier , comme on l'auroit peut-être voulu , l'Auteur de *Zaïre* , qui pouvoit en espérer un semblable , mais qui n'étoit pas pressé de l'obtenir.

Nous devons apprendre ou rappeler au Public (car il faut faire honneur

à qui il appartient) que ce mausolée de Crébillon avoit été sollicité à la Cour par celui qui étoit alors Directeur général des bâtimens , frere de la protectrice déclarée de cet illustre Poëte tragique. C'est de quoi on sera convaincu par la lettre que ce Directeur adressa à Crébillon le fils , & dans laquelle on doit faire grace au style en faveur de l'objet.

A Fontainebleau , le 28 Octobre 1762.

» Je demanderai au Roi, Monsieur,
 » avec bien de l'empressement , que
 » Sa Majesté veuille bien m'autoriser
 » de faire faire, pour feu M. de Cré-
 » billon , un tombeau par l'un de nos
 » célèbres Artistes, afin de transmettre
 » à la Postérité la haute estime dont
 » Sa Majesté a honoré ses rares ta-
 » lens. Je serai d'autant plus aise si
 » Elle m'y autorise , qu'en remplissant
 » vos désirs , je donnerai en même
 » temps un témoignage de mes sen-
 » timens sur sa célébrité, & une preuve
 » de la sincere amitié que je lui avois
 » vouée.

» J'ai l'honneur , &c. «.

On peut voir encore par la lettre suivante, que le projet du mausolée, abandonné ou négligé par ses auteurs, fut changé, quelques années après, en un autre, qui n'a pas eu plus d'exécution.

A Versailles, le 16 Janvier 1765.

» Depuis les premiers ordres, Mon-
» sieur, que le Roi a donnés pour
» faire ériger à feu M. votre pere
» un monument qui fût un témoignage
» éclatant de la protection dont Sa
» Majesté honore les hommes célèbres,
» Elle a considéré que le temple des
» Muses étoit le lieu le plus conve-
» nable pour conserver la mémoire de
» leurs plus chers favoris, & Elle a
» ordonné en conséquence que le mo-
» nument destiné à perpétuer la gloire
» de feu M. de Crébillon, seroit placé
» dans la Bibliothèque du Roi à Paris.
» Je ne perds pas un instant à vous
» annoncer cette nouvelle destination,
» & j'aurai toujours le même em-
» pressement pour tout ce qui pourra
» vous être agréable.

» J'ai l'honneur, &c. «.

Nous avons parlé du caractère original donné par Crébillon à plusieurs de ses vers. On peut remarquer, par exemple, comme un de ces vers uniquement propres à l'Auteur, celui de *Catilina*, que tout le monde a retenu, & dans lequel l'abdication de Sylla est peinte avec une énergie si singulière & si heureuse :

Abdique insolemment le pouvoir souverain.

Ce vers n'a certainement ni la physionomie de Racine, ni celle de Voltaire, ni celle même de Corneille, mais celle de Crébillon, dont on peut dire qu'il étoit le cachet. Tels sont encore ces deux vers si connus de *Rhadamiste*.

La Nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats;

& plusieurs autres que nous pourrions citer, & qui, si nous pouvons parler ainsi, ressemblent uniquement à Crébillon. Les vers qu'on va citer de la même Piece, ressemblent plus à Corneille. Pharasmane, qui vient de tuer

Rhadamiste son fils sans le connoître ,
dit en frémissant :

D'où vient que je frissonne, & quel est donc mon crime ?
Me serois-je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux ,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?

Nous y joindrons ce que Rhadamiste mourant dit à son pere , sur l'ardeur avec laquelle ce pere malheureux l'a cherché dans la mêlée pour le percer de sa main , animé , sans le savoir , par la haine qu'il portoit à *son propre sang*.

Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux ,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.



NOTE XVI, relative à la page 480,
& aux suivantes, sur le caractère
de nos principaux Auteurs tragi-
ques (1).

Nos faiseurs de Satires périodiques, qui louent Racine parce qu'il est mort, & qui l'auroient déchiré de son vivant, ont opposé à cette observation très-juste, les caractères d'*Acomat* & de *Burrhus*, deux personnages parfaitement vêtus, si on les en croit, à la *Turque* & à la *Romaine*. Ils ont cru avoir gain de cause par cette objection, si futile, que M. de S. Lambert n'a pas même daigné la prévenir; le rôle d'*Acomat* n'est que celui d'un Ministre ambitieux & las d'obéir à ses Tyrans; le rôle de *Burrhus* n'est que celui d'un soldat vertueux dans une Cour corrompue; mais ôtez à

(1) Racine, a dit l'Auteur du Poëme des *Saisons*, n'a peint que les *Juifs*. (Voyez l'*Eloge de Crébillon*.)

Acomat son turban , & changez le nom de Burrhus en un autre , vous ne verrez plus en eux ni Turc ni Romain. *Horace* , *Cinna* , *Cornélie* , &c. , voilà les Romains tels qu'ils étoient ; *Mar- dochée* , *Joad* , *Abner* , voilà les Juifs.

On nous objectera peut-être que dans la Tragédie de *Britannicus* ; Racine a pris *Tacite* pour modele , & que par conséquent il n'a pu manquer de peindre les Romains , au moins ceux du temps de Néron , en les des- finant d'après le tableau qu'en a fait le plus grand Peintre de l'Antiquité. Nous répondrons que Racine a traduit en effet Tacite dans plusieurs endroits de sa Tragédie , mais qu'il ne nous a montré nulle part , comme cet incomparable Historien , le véritable esprit national qui caractérisoit les Romains dans ces temps malheureux , ce fond d'amour pour la liberté , qui subsistoit encore & se débattoit sous les chaînes de l'esclavage , ce sentiment de grandeur , que l'oppression n'avoit pu entièrement étouffer ; enfin la fierté de ce Peuple Roi , qui , tout avili qu'il étoit par ses Tyrans , se regardoit toujours comme le maître

de l'Univers. On peut connoître la différence du pinceau de Racine & de celui de Tacite, par la manière dont le Poëte a traduit un des passages de l'Historien. Burrhus, lorsqu'il vient instruire Agrippine de la mort atroce de Britannicus, empoisonné à la table même de Néron, dit que la moitié des Courtisans épouvantée sortit en jetant des cris, & ajoute :

*fais ceux qui de la Cour ont un plus long usage,
sur les yeux de César composent leur visage.*

Racine, dans ces deux beaux vers, a voulu rendre le beau passage de Tacite : *At quibus altior intellectus, resistunt defixi, & Neronem intuentes.* Nous ne traduirons point ce passage ; Tacite, affoibli par nous, perdrait trop au parallèle. Mais si l'on ne sentoît pas la prodigieuse distance de l'expression fine, *Ceux qui de la Cour ont un plus long usage*, à l'expression profonde, *Quibus altior intellectus*, & du vers élégant, *Sur les yeux de César composent leur visage*, au tableau énergique, *Resistunt defixi, & Neronem intuentes*, on ne seroit digne (nous osons le dire) d'ap-

précier ni Tacite ni Racine. Les deux vers du Poëte sont d'un Courtisan raffiné de Louis XIV ; le passage de Tacite est d'un Philosophe qui peint avec force des esclaves corrompus & penseurs, tels que l'étoient les Courtisans de Néron. On m'accusera peut-être de vouloir déprimer Racine ; ma réponse sera courte : Je le relis sans cesse, je le fais par cœur, & je le regarde comme le plus parfait de nos Poëtes. Après cet aveu, il me sera permis d'ajouter, dussé-je être accusé d'une nouvelle hérésie, que dans la Tragédie d'*Othon*, très-inférieure à *Britannicus*, & même très-foible, je trouve encore quelquefois les Romains, que je voudrois trouver davantage dans la Piece admirable de Racine.

J'ajouterai cependant, en finissant cette note, une autre réflexion sur le passage si *vigoureux* de Tacite, traduit si *élégamment* par Racine dans *Britannicus*, & j'observerai, pour l'excuse, & peut être même pour l'honneur du Poëte, que s'il eût traduit à la lettre ce beau passage sans développer un peu plus le sentiment secret des Courtisans de Néron, que

Tacite n'a fait qu'indiquer, la plus grande partie des Spectateurs auroit pu ne pas entendre l'Auteur, & que la beauté du tableau eût été perdue pour eux. On peut croire que Racine a très-bien fait de donner à la pensée profonde de l'Historien, l'étendue nécessaire pour être saisie par la multitude. Je me rappelle à cette occasion, qu'un Philosophe ayant assisté à la première représentation de la Tragédie de *Rome sauvée*, de M. de Voltaire, donnoit, en présence de l'Auteur, les plus grands éloges au beau récit que fait César du combat qui met fin à la conjuration; il étoit enchanté surtout de la justice rendue par César à tous ceux qui se sont signalés dans cette action; mais il auroit désiré, ajoutoit-il, que M. de Voltaire eût retranché ce vers;

Permettez que César ne parle point de lui.

On auroit dû, selon ce Philosophe, laisser au Spectateur le mérite de s'apercevoir de cette noble réticence, & d'en tenir compte au Héros sans qu'il prît le soin d'en avertir. Certai-

nement, reprit M. de Voltaire, j'aurois supprimé ce vers qui vous fait peine, si tous les Spectateurs vous ressembloient ; mais la preuve que j'ai bien fait de le laisser, c'est que vous êtes jusqu'ici le seul qui m'ayez fait cette objection. Le Philosophe fut frappé de la justesse & de la finesse de cette réponse, & convint sans peine que M. de Voltaire connoissoit mieux que lui les effets de la perspective théâtrale.

En avouant que les Pièces de Crébillon ont presque toutes un air de ressemblance qui leur est commun, nous avons observé que les Pièces de Corneille & celles de M. de Voltaire ont au contraire le rare mérite de ne point se ressembler. Mais dans M. de Voltaire, la différence des Pièces semble tenir davantage à la nature des sujets qu'il a traités, & dans Corneille, à la manière dont il a traité les siens. Si la Tragédie de *Brutus*, par exemple, n'a rien de commun avec celle de *Zaïre*, c'est parce que la scène de *Brutus* est à Rome, & celle de *Zaïre* à Jérusalem, & que l'Auteur a su faire parler des person-
nage

nages si différens d'une maniere conforme à leur caractère, à leur Nation, & à leur Siecle. Corneille au contraire a mis plusieurs fois sur la Scène la même Nation, entre autres les Romains; mais les Pièces où il les fait agir & parler, n'en ont pas pour cela plus de ressemblance les unes aux autres. Les Romains d'*Horace* ne sont pas ceux de *Cinna*, ni les Romains de *Cinna* ceux de la *mort de Pompée*, parce qu'en effet les Romains n'étoient pas les mêmes à ces différentes époques.

Le génie de Crébillon, voué, pour ainsi dire, au genre sombre & terrible, sembloit y avoir été confiné & comme emprisonné par la Nature. Vouloit il faire d'autres vers, même de ceux qu'on se permet & qu'on se pardonne dans la Société? il étoit au dessous du médiocre; en cela bien différent de Voltaire, dont la Muse a su se plier si heureusement aux tons les plus opposés. On peut juger par la Chanson suivante, citée apparemment comme la meilleure de Crébillon, du peu de talent qu'il avoit pour tout ce qui n'étoit pas Tragédie, même

50 É L O G E , &c.
pour le Madrigal , où tant de Fran-
çois ont réuſſi ſans être de grands
Poètes.

Ta beauté toujours nouvelle,
Rend mon feu toujours nouveau ;
J'aimerai juſqu'au tombeau
Mon aimable tourterelle ;
Et ſi l'ame eſt immortelle ,
Nos amours
Dureront toujours.





É L O G E

D E

J E A N : P I E R R E

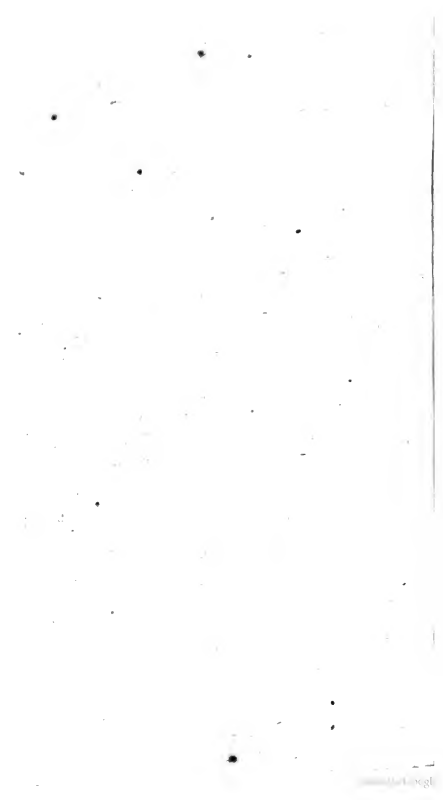
DE BOUGAINVILLE,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES;

*Né à Paris le 1 Décembre 1722 ;
reçu le 30 Mai 1754, à la place
de PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE
LA CHAUSSÉE ; mort le 15 Janvier
1763 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.







É L O G E

D E

PIERRE-CARLET

DE MARIVAUX (1);

Né à Paris en 1688 ; reçu le 14 Février 1743 , à la place de l'Abbé HOUTTEVILLE ; mort le 12 Février 1763.

LA famille de M. de Marivaux étoit originaire de Normandie , & avoit donné plusieurs Magistrats au Parle-

(1) Cet Eloge est plus long que celui des *Despréaux*, des *Massillons*, des *Eoffuets*, & de plusieurs autres Académiciens, très-supérieurs à M. de Marivaux. Le Lecteur en sera sans doute étonné, & l'Auteur avoue lui-même

ment de cette Province. Depuis, elle étoit descendue de la Robe à la Finance, & le pere de M. de Marivaux avoit possédé quelque temps un emploi pécuniaire à Riom en Auvergne. Le fils ne voulut être ni Magistrat, ni Financier ; mais sans autre fortune & sans autre titre que ses talens, il a donné plus d'existence à son nom, que tous les Financiers & les Magistrats ses ancêtres.

L'histoire de ses premières études n'est pourtant ni longue ni brillante (1) ; c'est au moins ce qu'ont prétendu certains Critiques, à la vérité bien mal

qu'il en est un peu honteux ; mais il n'a pas le talent de faire cet article plus court. Les Ouvrages de M. de Marivaux sont en si grand nombre, les nuances qui les distinguent sont si délicates, son caractère même avoit des traits si variés & si fugitifs, qu'il paroît difficile de faire connoître en lui l'Homme & l'Auteur, sans avoir recours à une analyse subtile & détaillée, qui semble exiger plus de développemens, de détails, & par conséquent de paroles, que le portrait énergique & rapide d'un grand Homme ou d'un grand Écrivain.

(1) Voyez la Note (a).

disposés en sa faveur. Ils l'ont accusé, très-injustement peut-être ; mais avec toute l'expression du mépris, d'avoir ignoré le latin ; ils lui passent de n'avoir pas su le grec ; car les beaux-esprits de nos jours, peu jaloux pour eux-mêmes de ce mérite dont ils font peu de cas, ont l'indulgente équité de ne pas l'exiger de leurs semblables.

Pour recevoir aujourd'hui dans la République des Lettres ce que M. de Marivaux lui-même appeloit en plaisantant, les *honneurs du Doctorat*, les preuves sont très-faciles, & la *fourrure* (c'est encore le terme dont il se servoit) extrêmement légère.

» Cette parure mince & peu durable,
 » ajoutoit-il, remplace maintenant,
 » pour la double commodité des pré-
 » tentions & de la paresse, l'étoffe
 » un peu épaisse sans doute, mais
 » riche & solide, dont se couvroient
 » de pied en cap nos laborieux de-
 » vanciers ». Quoi qu'il en soit, l'impossibilité où s'est trouvé M. de Marivaux, si nous en croyons ses Détracteurs, de se nourrir dès son enfance du lait pur & substantiel de la saine antiquité, est la cause fâcheuse à la-

quelle ils attribuent cette étrange manière d'écrire, qui lui a mérité de si fréquens & de si justes reproches. Peut-être seroit-il permis d'opposer à cette assertion, avec toute la modestie de l'ignorance, l'exemple de tant de femmes, qui ne sachant ni latin ni grec, écrivent & s'expriment avec le naturel le plus aimable, & pourroient donner d'excellentes leçons de style & de goût à plus d'un orgueilleux & pesant Littérateur. Mais nous pouvons d'ailleurs assurer que notre Académicien, quand il auroit su par cœur Cicéron & Virgile, n'auroit jamais regardé ces grands Maîtres comme les siens; le genre d'esprit que la Nature lui avoit donné, ne lui permettoit ni d'écrire ni de penser comme un autre, soit ancien, soit moderne. *J'aime mieux*, disoit-il quelquefois avec la naïveté de son caractère & la singularité de son style, *être humblement assis sur le dernier banc dans la petite troupe des Auteurs originaux, qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le nombreux bétail des singes littéraires*. Cependant, quoiqu'il se piquât de ne rien

emprunter ni aux vivans ni aux morts, il faisoit du moins l'honneur à son Siecle de le préférer à ceux d'Alexandre & d'Auguste, par cette raison singulière, mais, selon lui, très philosophique, que chaque Siecle devoit ajouter à ses propres richesses celles de tous les Siecles précédens; principe avec lequel on préféreroit Grégoire de Tours à Tacite, Fortunat à Horace, & Vincent Ferrier à Démosthene (1).

Ami intime, & bientôt complice de deux grands hérésiarques en Littérature, la Motte & Fontenelle, M. de Marivaux fit comme les Disciples de Luther, qui, dans leur licence hétérodoxe, allèrent beaucoup plus loin que leur Maître. Il poussa l'irrévérence pour le *divin Homere* (car il affectoit de l'appeler toujours de la sorte), jusqu'à le travestir comme Scarron avoit fait Virgile; mais si c'est l'intention, suivant l'apophtegme des Casuistes, qui constitue la griéveté de la faute, la différence étoit bien grande

(1) Voyez la Note (b).

entre les deux coupables. Le travestisseur de l'Enéïde, très-éloigné du projet criminel de rabaisser cet immortel Ouvrage, & ne voulant que s'égayer par un tour de force burlesque pour oublier ses maux, ressembloit, si on peut hasarder ce parallèle, à ces libertins croyans, qui se permettent des impiétés dans la débauche. Le travestisseur d'Homere, ennemi déclaré & blasphémateur intrépide de l'Iliade, pouvoit être comparé à ces incrédules endurcis, qui, en attaquant le culte public, outragent avec audace ce qu'ils ont le malheur de mépriser (1).

Nous avons cru qu'il importoit à sa mémoire, de faire ici de bonne grace, & pour lui & pour nous-mêmes, une espece d'amende honorable de ce forfait littéraire, afin que la Critique, fléchie & désarmée par cette confession, nous permette de ne plus parler, dans le reste de cet Eloge, que des Ouvrages qui l'ont rendu vraiment estimable. Nous n'ignorons pas cepen-

(1) Voyez la Note (c).

dant qu'il nous fera bien difficile encore d'apprécier M. de Marivaux au gré des inexorables zélateurs du bon goût; ils ne nous pardonneront pas de nous exprimer froidement sur l'étrange néologisme qui dépare même ses meilleures Productions : ainsi, en réclamant pour lui & pour son Historien, une indulgence dont ils ont également besoin l'un & l'autre, nous pouvons dire à la redoutable Assemblée qui nous écoute, ce que Cicéron disoit à ses Juges dans une affaire épineuse : *Intelligo, Judices, quam scopuloso difficilique in loco verser. Je sens combien la route où je m'engage est difficile & hasardeuse* (1).

Nous avons à considérer deux Ecrivains dans M. de Marivaux, l'Auteur dramatique & l'Auteur de Romans. Ce détail sera bien moins historique que littéraire : nous serons forcés, non sans quelque regret, d'y mettre, comme l'Auteur dans ses Ouvrages, plus de discours que d'action, & plus

(1) Cet Eloge étoit destiné à être lu dans une des Assemblées publiques de l'Académie.

de réflexions que de faits. Heureux si dans cet examen nous évitons, pour nos Auditeurs & pour nous-mêmes, l'écueil d'une discussion trop métaphysique ; qualité dangereuse, qui entraîne presque nécessairement après elle ce redoutable ennui, si mortel aux Ouvrages, & si funeste aux Auteurs (1).

La première Piece de M. de Marivaux fut une entreprise & presque une folie de jeune homme. A l'âge de dix-huit ans, il se trouva dans une société où l'on exaltoit beaucoup le talent de faire des Comédies. La conversation à laquelle il assistoit, bornée sans doute à d'insipides lieux communs sur les Auteurs dramatiques, ne lui donna pas une idée fort effrayante du talent qu'il entendoit louer avec un si froid enthousiasme ; il osa dire que ce genre d'Ouvrage ne lui paroissoit pas si difficile ; on rit, & on le défia de le tenter. Peu de jours après, il apporta à cette société une longue Comédie en un acte, intitulée

(1) Voyez la note (d).

le *Pere prudent*, qu'il avoit même écrite en vers (1), pour remplir plus complètement la gageure; mais satisfait d'avoir répondu si lestement au défi qu'on avoit osé lui faire, il se garda bien de donner sa Comédie au Théâtre, pour ne pas perdre en public, disoit-il, le pari qu'il avoit gagné en secret. Il fit mieux encore que de sacrifier ce premier enfant de sa plume, avec un courage presque héroïque dans un jeune Écrivain; il voulut essayer long-temps ses forces dans le silence, avant de les exercer au grand jour (2); & bien éloigné de la présomption si souvent punie de tant d'avortons tragiques ou comiques, qui viennent naître & mourir au même instant sur la Scène, M. de Marivaux ne s'y montra qu'à trente-deux ans, près de quinze années après qu'il eut condamné à l'obscurité sa première Comédie. Il est vrai qu'il parut au Théâtre dans tout l'appareil possible; car sa première Piece fut une Tragédie, la *mort d'Annibal*.

(1) Voyez la Note (e).

(2) Voyez la Note (f).

Il y peignoit avec intérêt le courage & la fierté de ce grand homme, encore redoutable aux Romains, même après en avoir été vaincu, & bravant jusqu'au dernier soupir leur politique altière & insidieuse; mais si dans cette peinture le dessin avoit de la vérité, le mouvement & le coloris y manquoient. Annibal n'y étoit, pour ainsi dire, qu'un Héros malade & languissant, qui conservoit encore au fond de son ame toute sa grandeur, mais à qui la force manquoit pour l'exprimer (1). Aussi l'Auteur, faisant lui-même, si l'on peut parler ainsi, son examen de conscience dramatique & poétique, reconnut que le caractère de son esprit, plus porté à la finesse qu'à la force, lui interdisoit la Tragédie, & il suivit avec docilité ce sage conseil de la Nature.

Il fit néanmoins encore une légère faute en ce genre, par son Eloge imprimé du *Romulus* de la Motte, qu'il mit sans façon au nombre des chefs-d'œuvres du Théâtre. Cet Eloge res-

(1) Voyez la Note (g).

sembloit à tant d'Oraisons funebres, où le Panégyriste trouve dans le Héros défunt mille qualités dont le Public ne se doutoit pas (1). Il cessa bientôt de louer des Tragédies médiocres, comme il avoit cessé d'en faire, & se livra entièrement au genre comique. Accueilli souvent & long-temps sur les deux Théâtres, ses succès furent encore plus brillans & plus soutenus sur la Scene Italienne que sur la Scene Françoisé; & cette préférence eut plusieurs causes. Le Public, jaloux sans doute de conserver au Théâtre François la supériorité que toute l'Europe lui accorde, juge avec rigueur tous ceux qui se présentent pour en soutenir la gloire, tandis qu'il accueille, avec une indulgence quelquefois excessive, ceux qui se montrant à lui *sur tout autre Théâtre*, ne lui laissent voir que le désir sans prétention de l'amuser un moment. Cette indulgence peut même dégénérer (les exemples en sont récents) en une faveur ridiculement prof-

(1) Voyez la note (h).

tituée au genre le plus vil , humiliante pour la Nation aux yeux des Etrangers , & dont elle s'excuse auprès d'eux en rougissant , mais sans être corrigée pour l'avenir (1). M. de Marivaux fut donc traité au Théâtre Italien avec la même bienveillance que ses autres Confreres , quoique l'Auteur , incapable de changer de goût & de style , n'eût pas l'intention de paroître devant les Spectateurs , plus en négligé sur la Scene étrangere que sur la Scene nationale ; mais il dut encore à une autre circonstance la continuité de ses succès à ce Spectacle. Il y trouva des Acteurs plus propres à le seconder que les Comédiens François ; soit que le génie souple & délié de la Nation Italienne la rendit plus capable de se prêter aux formes délicates que la représentation de ses Pieces paroissoit exiger ; soit que des Acteurs étrangers , moins faits à notre goût & à notre Langue , & par-là moins confians dans leurs talens & dans leurs lumieres , se montrassent plus dociles

(1) Voyez la Note (i).

aux leçons de l'Auteur, & plus disposés à saisir dans leur jeu le caractère qu'il avoit voulu donner à leur rôle.

Parmi ces Acteurs; M. de Mari-vaux distinguoit sur-tout la fameuse Sylvia, dont il louoit souvent, avec une espece d'enthousiasme, le rare talent pour jouer ses Pieces. Il est vrai qu'en faisant l'éloge de cette Actrice, il faisoit aussi le sien sans y penser; car il avoit contribué à la rendre aussi parfaite qu'elle l'étoit devenue; mais il est vrai aussi (& cette circonstance est peut-être à l'honneur de l'un & de l'autre) qu'il n'avoit eu qu'une seule leçon à lui donner. Peu content de la maniere dont elle avoit rempli le premier rôle qu'il lui confia, mais prévoyant sans doute avec quelle perfection elle pouvoit s'en acquitter, il se fit présenter chez elle par un ami, sans se faire connoître, & après avoir donné à l'Actrice tous les éloges préliminaires que la bienséance exigeoit, il prit le rôle sans affectation, & en lut quelques endroits avec tout l'esprit & toutes les nuances qu'un Ecrivain tel que lui pouvoit y désirer.

Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes l'Auteur de la Pièce; dès ce moment, elle devint au Théâtre M. de Marivaux lui-même, & n'eut plus besoin de ses conseils.

Il n'en étoit pas ainsi de la célèbre le Couvreur, qui jouoit dans les Pièces de M. de Marivaux au Théâtre François, des rôles du même genre que ceux de Mademoiselle Sylvia au Théâtre Italien. On a plusieurs fois ouï dire à l'Auteur, que dans les premières représentations, elle prenoit assez bien l'esprit de ces rôles déliés & métaphysiques; que les applaudissemens l'encourageoient à faire encore mieux s'il étoit possible; & qu'à force de mieux faire elle devenoit précieuse & maniérée (1). On sera sans doute un peu étonné d'apprendre que M. de Marivaux, si éloigné de la simplicité dans ses Comédies, la prêchât si rigoureusement à ses Acteurs. Mais cette simplicité, du moins apparente, étoit plus nécessaire au jeu de ses Pièces qu'on ne feroit d'abord tenté de le croire.

(1) Voyez la Note (k).

Presque toutes , comme on l'a dit , sont des *surprises de l'Amour* ; c'est-à-dire , la situation de deux personnes qui s'aimant & ne s'en doutant pas , laissent échapper par tous leurs discours , ce sentiment ignoré d'eux seuls , mais très-visible pour l'indifférent qui les observe. Il faut donc , comme le disoit très-bien M. de Marivaux lui-même , que les Acteurs ne paroissent jamais *sentir la valeur de ce qu'ils disent* , & qu'en même temps les Spectateurs la sentent & la démêlent à travers l'espece de nuage dont l'Auteur a dû envelopper leurs discours. Mais , disoit-il , j'ai eu beau le répéter aux Comédiens , la fureur de montrer de l'esprit a été plus forte que mes très-humbles remontrances , & ils ont mieux aimé commettre dans leur jeu un contre-sens perpétuel , qui flattoit leur amour-propre , que de ne pas paroître entendre finesse à leur rôle. Un seul Acteur lui fit une objection pressante : *Je jouerai* , lui dit-il , *mon rôle d'Amant aussi bêtement qu'il vous conviendra ; mais me répondez-vous que le Parterre , & peut-être la moitié des Loges , m'entendent ?*

Gardez-vous, & nous aussi, de supposer à nos Spectateurs une intelligence qu'ils n'ont pas; nous leur ferions un honneur dangereux pour nous, & peu flatteur pour eux, qui n'en scauroient rien. Eh bien ! lui dit M. de Marivaux, continuons donc, pour être applaudis, vous de mal jouer, moi de le souffrir; & pensons tous deux, mais sans nous en vanter, comme cet Orateur, qui se voyant applaudi par une multitude nombreuse, demanda s'il avoit dit quelque sottise (1).

Cette éternelle *surprise de l'Amour*, sujet unique des Comédies de M. de Marivaux, est la principale critique qu'il ait essuyée sur le fond de ses Pièces; car nous ne parlons point encore du style: on l'accuse, avec raison, de n'avoir fait qu'une Comédie en vingt façons différentes, & on a dit assez plaisamment, que si les Comédiens ne jouoient que les Ouvrages de Marivaux, ils auroient l'air de ne point changer de Pièces. Mais

(1) Voyez la Note (1).

on doit au moins convenir que cette ressemblance est, dans sa monotonie, aussi variée qu'elle le puisse être, & qu'il faut une abondance & une subtilité peu commune, pour avoir si souvent tourné, avec une espèce de succès, dans une route si étroite & si tortueuse. Il se savoit gré d'avoir le premier frappé à cette porte, jusqu'alors inconnue au Théâtre. *Chez mes Confreres*, disoit-il (& on reconnoitra bien ici son langage), *l'Amour est en querelle avec ce qui l'environne, & finit par être heureux, malgré les opposans ; chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul, & finit par être heureux malgré lui. Il apprendra dans mes Pieces à se défier encore plus des tours qu'il se joue, que des pièges qui lui sont tendus par des mains étrangères.* Cette guerre de chicane, si nous pouvons parler ainsi, que l'Amour se fait à lui-même dans les Pieces de notre Académicien, & qui finit brusquement par le mariage, dès l'instant même où les Acteurs se sont éclaircis sur leurs sentimens mutuels, a fait dire encore que ses amans s'aiment le plus tard qu'ils peuvent, &

se marient le plus tôt qu'il est possible. Mais les Auteurs de cette critique ou de cette plaisanterie, auroient dû ajouter, que dans cet amour qui s'ignore, & qui peu à peu se découvre à lui-même, l'Auteur fait ménager avec art la gradation la plus déliée, quoique très-sensible au Spectateur. Cette gradation donne à ses Comédies une sorte d'intérêt de curiosité; elles sont, il est vrai, sans action proprement dite, parce que tout s'y passe en discours bien plus qu'en intrigue; cependant, si l'action d'une Piece consiste, au moins en partie, dans la marche & le progrès des scènes, on peut dire que celles de M. de Marivaux n'en sont pas tout-à-fait dépourvues.

Il sentoît pourtant, ou plutôt il avouoit cet air de famille qu'on reprochoit à ses Pieces; & il s'en est justifié comme il a pu, mais une seule fois & dans une courte Préface; car il avoit trop d'esprit pour multiplier, à l'exemple de tant d'Auteurs, ces petits plaidoyers de la vanité, si peu propres à les faire absoudre; il étoit encore plus éloigné de la prétention, si commune aux Ecrivains dramati-

ques, de faire, à la tête de leurs Pièces, une poétique accommodée à leurs minces Productions, & d'ériger en modèles de bon goût les insultes qu'ils ont faites au bon sens; mais il vouloit, disoit-il, *mettre une fois seulement son procès sur le bureau & sous les yeux des Juges, pour n'être pas condamné par défaut.* Son apologie est courte, mais subtile, & digne de lui; bien loin de passer condamnation sur le défaut dont on l'accuse, il soutient qu'un Auteur ne sçauroit mettre plus de diversité dans ses sujets, qu'il en a mis dans les siens. *Dans mes Pièces, dit-il, c'est tantôt un amour ignoré des deux amans, tantôt un amour qu'ils sentent & qu'ils veulent se cacher l'un à l'autre, tantôt un amour timide, qui n'ose se déclarer, tantôt enfin un amour incertain & comme indécis, un amour à demi né, pour ainsi dire, dont ils se doutent sans en être bien-sûrs, & qu'ils épient au dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. Où est en tout cela cette ressemblance qu'on ne cesse de m'objecter ?*

Mais si l'Amour, comme l'Auteur le prétend, ne se cache pas de la même

maniere dans ses Comédies, c'est toujours un amour qui se cache ; & malheureusement le gros des Spectateurs, qui ne peut y regarder de si près, n'est frappé que de cette ressemblance, sans daigner remarquer que l'Amour se cache *diversement*, & sans savoir par conséquent aucun gré à l'Auteur d'avoir saisi & peint ces différences fugitives. Tel est le jugement, ou plutôt l'instinct de cette multitude, qui ne va pas au Théâtre pour observer au microscope les fibres du cœur humain, mais pour en voir à découvert les mouvemens & les ressorts, qui n'apperçoit, dans ces dissections subtiles, que des redites monotones & fastidieuses, & à laquelle pourtant tout Auteur dramatique est condamné à plaire (1), puisqu'il se l'est donnée pour Juge.

Le style peu naturel & affecté, de ces Comédies, a essuyé plus de critiques encore que le fond des Pièces mêmes, & avec d'autant plus de justice, que ce singulier jargon, tout à la

(1) Voyez la Note (m).

fois précieux & familier, recherché
 & monotone, est, sans exception,
 celui de tous les personnages, de quel-
 que état qu'ils puissent être, depuis
 les Marquis jusqu'aux Payfans, & de-
 puis les Maîtres jusqu'aux Valets.(1).
 Mais l'Auteur soutient encore que le
 Public s'est mépris à ce sujet. *On croit,*
dit-il, voir par-tout le même genre de
style dans mes Comédies, parce que
le dialogue y est par-tout l'expression
simple des mouvemens du cœur; la
vérité de cette expression fait croire
que je n'ai qu'un même ton & qu'une
même langue; mais ce n'est pas moi
que j'ai voulu copier, c'est la Nature,
& c'est peut-être parce que ce ton est
naturel, qu'il a paru singulier. Ce pas-
 sage, plus singulier peut-être encore
 que le style de l'Auteur, est un exem-
 ple frappant de l'illusion qu'un homme
 d'esprit a l'adresse ou le malheur de
 se faire à lui-même sur ses défauts
 les plus sensibles. Il est vrai que cette
 illusion avoit moins en lui pour prin-
 cipe un amour-propre qui s'aveugle,

(1) Voyez la note (n).

que l'erreur où il étoit de très-bonne foi sur la maniere d'être qui lui étoit propre ; il croyoit être naturel dans ses Comédies , parce que le style qu'il prête à ses Acteurs , est celui qu'il avoit lui-même , sans effort comme sans relâche , dans la conversation. S'il ne pouvoit se résoudre à dire simplement les choses même les plus communes , du moins la facilité avec laquelle il parloit de la sorte , sembloit demander grace pour ses Ecrits , parce qu'on pouvoit croire à sa brillante & abondante volubilité , qu'il parloit , en quelque sorte , sa Langue maternelle , & qu'il lui auroit été impossible de s'exprimer autrement quand il l'auroit voulu. On croit entendre dans ses Pieces, des Etrangers de beaucoup d'esprit, qui, obligés de converser dans une Langue qu'ils ne savent qu'imparfaitement , se sont fait de cette Langue & de la leur un idiome particulier , semblable à un métal imparfait , mais faussement éclatant , qui auroit été formé par hasard de la réunion de plusieurs autres.

Cependant , à travers ces conversations si peu naturelles , le cœur parle

quelquefois un moment son vrai langage. Nous citerons pour exemple les scènes de la *Mère confidente*, entre Madame Argante & sa fille. Dans ces scènes, une jeune personne qui aime, mais qui craint de donner trop d'entrée dans son ame à un sentiment d'où pourroit naître son malheur, fait confidence à sa mere, comme à sa meilleure & à sa plus digne amie, de ce sentiment qu'elle chérit & qu'elle redoute, & trouve dans la bonté, dans la prudence, dans les conseils de cette mere sage & vertueuse, les secours & l'appui que sa situation lui rend nécessaires. Il est vrai que dans ces scènes touchantes, où la Nature développe toute sa naïveté d'une part, & toute sa tendresse de l'autre, M. de Marivaux n'a pu résister à la tentation de se montrer encore quelquefois, mais aussi rarement, & aussi peu qu'il lui est possible. Il semble qu'il ait voulu seulement laisser dans ces scènes l'empreinte légère de son cachet, dont nous conviendrons qu'elles auroient pu se passer.

A l'exception de quelques scènes de cette espece, il y a, dans toutes

les Comédies de notre Académicien, plus à sourire qu'à s'attendrir, & plus de finesse que d'intérêt. Le Parterre du dernier siècle, qui donna au Sonnet du Misanthrope de si mal-adroits applaudissemens, n'auroit rien compris au genre de M. de Marivaux; notre Parterre se pique d'une plus subtile intelligence, & ce progrès des lumieres ou de la vanité a prolongé la vie à ses Pieces de Théâtre. Les Spectateurs, tout surpris qu'ils sont de la Langue que l'Auteur parle, se sentent disposés à lui pardonner, parce qu'en le devinant, ils se croient autant d'esprit que lui; & les bons Juges même, qui ne peuvent se déterminer à l'absoudre, le traitent au moins comme ces coupables qu'on ne condamne pas sans regret, & dont on voudroit adoucir la Sentence. Peut-être, s'il eût vécu jusqu'au moment où nous sommes, auroit-il pu jouir d'une consolation plus douce encore pour son amour-propre. Peut-être la bizarrerie de son néologisme, si éloigné de la Langue commune, lui auroit-elle procuré la satisfaction de s'entendre appeler homme de génie par les suprêmes Aristar-

ques, qui honorent si libéralement de ce nom les Productions les plus opposées aux vrais principes des Arts, les plus éloignées du vrai caractère propre à chaque genre, les plus discordantes avec les bons modèles, des chimères prétendues ingénieuses ou philosophiques, & des idées creuses soi-disant profondes, revêtues d'un style de Rhéteur ou d'Ecolier, qu'on appelle de l'éloquence & quelquefois du sublime; enfin le charlatanisme en tout genre, étalant avec un jargon bizarre, qu'on prend pour de l'imagination, la marchandise qu'il veut faire valoir ou pour son compte, ou pour celui des autres. Aussi, pour le dire en passant, M. de Voltaire, peu de temps avant sa mort, s'est-il félicité plus d'une fois en notre présence, d'avoir pour contemporains *tant d'hommes de génie*, sans compter, ajoutoit-il, les grands Juges qui leur font présent de ce titre, sous la condition secrète de le partager avec eux. Rien, disoit Moliere il y a plus de cent années, n'est devenu à si bon marché que le bel-esprit; rien, diroit aujourd'hui ce grand

homme , n'est à si bon marché que le génie.

Les Romans de M. de Marivaux, supérieurs à ses Comédies par l'intérêt, par les situations, par le but moral qu'il s'y propose, ont sur-tout le mérite, avec des défauts que nous avouerons sans peine, de ne pas tourner, comme ses Pièces de Théâtre, dans le cercle étroit d'un amour déguisé, mais d'offrir des peintures plus variées, plus générales, plus dignes du pinceau d'un Philosophe (1). On y voit les raffinemens de la coquetterie, même dans une ame neuve & honnête; les replis de l'amour-propre jusque dans le sein de l'humiliation; la dureté révoltante des bienfaiteurs, ou leur pitié, plus humiliante encore; le manège de l'hypocrisie, & sa marche tortueuse; l'amour concentré dans le cœur d'une dévote, avec toute la violence & toute la fausseté qui en est la suite (2): enfin, ce que M. de Marivaux a sur-tout tracé d'une

(1) Voyez la Note (o).

(2) Voyez la Note (p).

manière supérieure, la fierté noble & courageuse de la vertu dans l'infortune, & le tableau consolant de la bienfaisance & de la bonté dans une âme pure & sensible (1). L'Auteur n'a pas dédaigné de peindre jusqu'à la sottise du peuple ; sa curiosité sans objet, sa charité sans délicatesse, son inepte & offensante bonté, sa dureté compatissante ; & rien n'est peut-être plus vrai dans aucun Roman, que la pitié cruelle de Madame du Tour pour Marianne, à qui elle enfonce innocemment le poignard à force de se montrer sensible pour elle. Il faut pourtant convenir que M. de Mari-vaux, en voulant mettre dans ses tableaux populaires trop de vérité, s'est permis quelques détails ignobles, qui détonnent avec la finesse de ses autres desseins ; mais cette finesse, qu'on nous permette ici un terme de l'Art, demande grace pour ses *bambochades*, & le Peintre du cœur humain efface le Peintre du peuple. Nous avouerons en même temps, que les tableaux

(1) Voyez la Note (9).

même qu'il fait des passions, ont en général plus de délicatesse que d'énergie ; que le sentiment, si l'on peut s'exprimer de la sorte, y est plutôt peint en miniature, qu'il ne l'est à grands traits ; & que si M. de Marivaux, comme l'a très-bien dit un Ecrivain célèbre, connoissoit tous les sentiers du cœur, il en ignoroit les grandes routes. Pour exprimer la recherche minutieuse avec laquelle l'Auteur parcourt & décrit tous ces sentiers, une femme d'esprit employoit, il n'y a pas long-temps, une comparaison ingénieuse, quoique familière. *C'est un homme, disoit-elle, qui se fatigue & qui me fatigue moi-même, en me faisant faire cent lieues avec lui sur une feuille de parquet.* Mais il faut observer que si l'Auteur fait tant de chemin dans ce petit espace, ce n'est pas précisément en repassant par la même route, c'est en traçant des lignes très-proches les unes des autres, & cependant très-distinctes pour qui fait les démêler ; espece de mérite qu'on peut comparer, si l'on veut, à celui de ces Maîtres d'écriture, qui ont l'art d'enfermer un long

discours dans un cercle fort étroit ; & qui bornent leur talent à ne pouvoir être lus qu'avec la loupe (1).

Le défaut de naturel qu'on reproche à son style , est plus frappant encore dans ses Romans que dans ses Pièces de Théâtre ; malgré le penchant irrésistible qui l'entraînoit vers cette manière d'écrire , il a senti qu'il devoit s'y livrer avec plus de ménagement sur la Scene , où il avoit des Spectateurs de tous les états , que dans ses Romans , où il devoit avoir des Lecteurs plus choisis ; il a bravé la censure du cabinet avec plus de courage que celle du Théâtre ; & (pour employer encore plus ses expressions) il a voulu , même dans la Langue qu'il parloit , distinguer l'esprit qui *n'est bon qu'à être dit* , d'avec celui qui *n'est bon qu'à être lu*. Mais un autre inconvénient de cet esprit & de ce style , c'est d'entraîner l'Auteur dans une suite continue & fatigante de réflexions , qui , tout ingénieuses qu'elles peuvent être , ralentissent l'action & refroidis-

(1) Voyez la Note (r).

fent la marche. C'est ce qui a fait dire à un de ses Critiques, dans un Roman où il fait parler une Taupe avec le style de Marivaux : *Avançons, Taupe, mon amie ; des faits, & point de verbiage.*

Ce défaut d'action néanmoins se fait plus supporter dans ses Romans que dans ses Pièces, parce que l'action, dans un Roman, n'est pas exigée avec la même rigueur qu'au Théâtre ; parce que le plaisir du Spectacle tient plus à l'intérêt & au moment, celui des Romans à la réflexion & aux détails ; parce qu'enfin la lecture n'exige pas, comme le Théâtre, une attention continue, qu'elle se quitte & se reprend comme on le veut, sans étude & sans fatigue ; que son principal mérite est de faire sentir & penser, & qu'on ne peut refuser ce dernier éloge aux Romans dont nous parlons (1).

Aussi prend-on assez de plaisir à cette lecture, pour regretter que ni *Marianne*, ni le *Paysan parvenu*, n'aient été achevés par l'Auteur. On a fort

(1) Voyez la Note (f).

reproché à M. de Marivaux cet excès de paresse ; mais c'étoit tout au plus la paresse d'achever, & non pas de produire : le grand nombre de ses Ouvrages prouve que la négligence dont on l'accusoit, n'étoit pas chez lui, comme chez beaucoup d'autres, l'excuse & le masque de l'impuissance. Cette négligence prétendue tenoit à une autre cause, au fond d'inconstance qu'il avoit dans le caractère, & qui se répandant sur son travail, le forçoit à courir d'objets en objets. La vivacité de son esprit s'attachoit promptement à tout ce qui se présentoit à elle ; sa maniere de voir lui faisoit saisir dans chaque sujet le côté piquant, & sa facilité d'écrire lui fournissoit le moyen de le peindre ; dès-lors l'objet ancien qui l'avoit occupé, étoit sacrifié sans regret à l'objet nouveau.

Quelques malheureux Ecrivains qui se sont chargés, sans qu'on les en priât, de finir les Romans de M. de Marivaux, ont eu, dans cette entreprise, un succès digne de leurs talens. Nous ne devons pourtant pas confondre avec eux Madame Riccoboni, qui, par une espece de plaisanterie & de

gagueure, a essayé de continuer Marianne en imitant le style de l'Auteur. On ne sçauroit porter plus loin la vérité de l'imitation; mais Madame Riccoboni s'est contentée avec raison de ce léger essai de son talent en ce genre; elle a trop à gagner en restant ce qu'elle est, pour se revêtir d'un autre personnage que le sien. Avant elle, l'Auteur d'un autre Roman, comme nous l'avons dit, avoit déjà contrefait le style de M. de Marivaux, & si parfaitement, que l'Auteur lui-même en fut la dupe. Il crut (car personne n'étoit plus aisé à tromper) qu'on avoit voulu rendre hommage à sa maniere d'écrire; il eut bientôt le malheur d'être désabusé, & ne pardonna pas à son Critique cette double injure, ou plutôt il ne l'oublia jamais, car il étoit sans fiel, mais non pas sans mémoire.

Nous terminerions ici le détail de ses Ecrits, si nous n'avions encore un mot à dire de son *Spéctateur*, celui de ses Ouvrages peut-être où il a mis le plus d'esprit, le plus de variété, le plus de traits, & où même il a le plus outré les défauts ordinaires de

son langage. Cet Ouvrage périodique, soit justice, soit fatalité, ne reçut qu'un accueil médiocre, & l'Auteur l'abandonna bientôt. Son pinceau s'y est exercé sur bien plus d'objets encore que dans ses Romans & dans ses Pièces de Théâtre. Il y peint, sous diverses images, souvent piquantes & agréables, les manéges de l'ambition, les tourmens de l'avarice, la perfidie ou la lâcheté des amis, l'ingratitude des enfans & l'injustice des peres, l'insolence des riches, la tyrannie des Protecteurs. On a recueilli plusieurs de ces peintures dans la collection qui a pour titre ; *Esprit de Marivaux*, collection faite avec plus de discernement & de goût, que tant d'*esprits* de nos grands Ecrivains, souvent recueillis par des hommes qui n'en avoient guere. Parmi ces morceaux intéressans, on doit sur tout distinguer la lettre d'un pere sur l'ingratitude de son fils. Cette lettre, pleine de la sensibilité la plus touchante & la plus vraie, est peut-être le meilleur Ouvrage de M. de Marivaux, quoique, par malheur pour lui, ce soit un des moins connus. L'ame honnête & tendre

d'un pere affligé, s'y montre avec tant d'intérêt & de vertu, l'expression de sa douleur est si naturelle & d'une éloquence si simple, qu'on seroit tenté de croire cette lettre d'une main étrangère, si l'Auteur n'eût pas été le plus incapable de tous les hommes de se faire honneur du travail d'autrui.

Les Etrangers, dit-on, & sur-tout les Anglois, font le plus grand cas des Ouvrages de M. de Marivaux. Ils lui accordent toute l'estime dont ils peuvent gratifier un Auteur François, parce qu'ils ne voient en lui que l'esprit qu'il a mis dans ses Ouvrages; les défauts de son style ne sont pas faits pour les frapper aussi vivement que nous, au moins quand ils ne savent notre Langue qu'autant qu'il le faut pour trouver des graces où des yeux plus exercés ne verroient que de l'affectation. On pourroit donner une raison plus détournée, mais peut-être encore plus réelle, du suffrage accordé à M. de Marivaux par les Etrangers. Comme l'Auteur ne parle pas le François ordinaire, ils croient, en l'entendant, avoir fait beaucoup de progrès dans notre Langue, & lui

savent gré de les avertir de ce progrès ; ils le lisent à peu près comme un Erudit lit un Auteur Grec ou Latin difficile à traduire ; ils se félicitent d'en avoir bien pénétré le sens , & l'Ecrivain profite de la satisfaction que cette lecture fait éprouver à leur amour-propre. Une Princesse Allemande fit insérer , il y a plusieurs années , dans le *Mercur*e , une lettre où elle prodiguoit à notre Académicien les plus grands éloges : elle y joignit des vers françois à son honneur , assez bons pour une Princesse étrangère. Dans ce panégyrique , on répond aux Critiques dont M. de Marivaux étoit l'objet , comme le pourroient faire les Apologistes zélés d'une jolie femme , que ses rivales chercheroient à déprimer ; on convient de ses défauts , mais on soutient qu'ils lui vont à merveille , & qu'il n'en est que plus aimable (1).

Notre Académicien ne rendoit pas aux Etrangers ses Panégyristes les éloges qu'il recevoit d'eux. Il préféroit sans hésiter nos Ecrivains à ceux de

(1) Voyez la Note (1).

toutes les Nations, tant anciennes que modernes; & l'Anglomanie, si reprochée à quelques Littérateurs de nos jours, n'étoit assurément pas son défaut. Il ne prodiguoit pas même les éloges aux Auteurs François, quoique supérieurs, selon lui, à tous les autres, & souvent il n'hésitoit pas à se déclarer librement, quoique sans amertume, contre les noms les plus révérens dans la Littérature. Il avoit le malheur de ne pas estimer beaucoup Molière, & le malheur plus grand de ne pas s'en cacher. Il ne craignoit pas même, quand on le mettoit à son aise sur cet article, d'avouer naïvement qu'il ne se croyoit pas inférieur à ce grand Peintre de la Nature (1). Il prétendoit, par exemple, que le dévot *M. de Climal*, dont il a en effet si bien tracé le patelinage dans le Roman de Marianne, étoit un caractère beaucoup plus fin que le Tartuffe. On peut dire, non pour sa justification, mais pour son excuse, que la Bruyère auroit peut-être été de son avis; car

(1) Voyez la Note (v).

on fait que dans ses *Caractères* il censure le Tartuffe de Moliere comme un personnage qui lui paroît grossier, & dont il efface successivement tous les traits pour en substituer d'autres qu'il croit plus délicats & plus fins. Nous ajouterons que M. de Climal est un Tartuffe de Cour, un hypocrite de *bonne Compagnie*, mais en même temps d'une hypocrisie trop déliée pour être mise sur le Théâtre & saisie par la foule des Spectateurs. Moliere avoit senti qu'il falloit exposer aux yeux du Public assemblé, un hypocrite plus franc, plus découvert, un Tartuffe *bourgeois*, dont les traits forts & prononcés n'en feroient que plus plaisans pour la multitude. Le Tartuffe de Marianne est peut-être un meilleur Tartuffe de Roman; mais celui de Moliere est à coup sûr un meilleur Tartuffe de Comédie (1).

Malgré le succès de plusieurs de ses Ouvrages, M. de Marivaux fut admis assez tard dans l'Académie Francoise. Jamais il n'avoit songé à bri-

(1) Voyez la Note (x).

guer cette faveur, peut-être même à la désirer; ce n'est pas qu'il n'eût sous les yeux, & que la voix publique ne lui indiquât, comme il l'observoit lui-même, l'exemple encourageant de plusieurs Académiciens, dont l'adoption plus qu'indulgente (c'étoit son expression) auroit pu du moins faire excuser la sienne. *Ces parvenus de la Littérature, disoit-il, mieux pourvus d'adresse pour usurper, que de titres pour obtenir, ont eu le secret que je ne pourrai jamais apprendre, d'employer à leur petite fortune de bel esprit plus de bons amis que de bons Ouvrages.* Ainsi, & par une suite indispensable de cette conduite & de ces principes, M. de Marivaux, moins confiant & moins heureux que ces Charlatans en tout genre, qui arrivent à tout sans rien mériter, mérita long-temps sans arriver à rien (1).

Ne dissimulons pas même que cette réception si long-temps différée, éprouva encore la censure d'une partie

(1) Voyez la Note (y).

du Public. La plupart de ces hommes, qui ne pouvant occuper de place parmi nous, se dédommagent en les donnant ou en les refusant avec la mesure de lumieres & d'équité que la Providence leur a départie, croyoient faire une excellente plaisanterie en disant qu'un tel Ecrivain eût été mieux placé à l'*Académie des Sciences*, comme inventeur d'un idiome nouveau, qu'à l'*Académie Françoisse*, dont assurément il ne connoissoit pas la Langue. Mais il y a, comme ailleurs, dans cette Compagnie, plusieurs places & plusieurs demeures. Si M. de Marivaux n'étoit un modele ni de style ni de goût, du moins il avoit racheté ce défaut par beaucoup d'esprit, & par une maniere qu'il n'avoit empruntée de personne. Les constructeurs de nos plus belles églises gothiques, où tant de délicatesse est unie à tant de mauvais goût, mériteroient sans doute, s'ils revenoient au monde, d'être accueillis & recherchés, même pour Confreres, par les plus éclairés de nos Artistes, qui cependant se garderoient bien de bâtir comme eux. Notre Académicien a mérité la même distinc-

tion ; mais elle ne doit pas s'étendre jusqu'à ceux qui voudroient imiter sa manière & son style ; c'est à ces singes , s'il en existoit quelques-uns , qu'il ne faudroit point faire grace : si l'Académie s'écartoit un jour de cette loi sévère , mais indispensable , ce seroit vraiment alors que le bon goût auroit perdu sa cause sans espoir de la regagner jamais (1).

M. de Marivaux lisoit ses Ouvrages avec une perfection peu commune , sur-tout dans les Sociétés particulières , où il faisoit sentir , par les inflexions délicates de sa voix , toute la finesse de sa pensée ; mais ces inflexions légères , plus faites pour un petit Théâtre que pour une grande assemblée , échappoient , dans nos Séances publiques , à des Auditeurs que sa métaphysique trouvoit déjà peu favorables. Il eut même un jour le dégoût de voir qu'on ne l'écoutoit pas , & termina brusquement sa lecture avec un mécontentement qu'on lui pardonna. Il est vrai que , par un nou-

(1) Voyez la Note (1).

veau malheur pour lui, cette lecture succédoit à une autre qui avoit été très-brillante, semée de traits vifs & saillans, à la suite desquels toute la méthaphysique de M. de Marivaux ne parut, si on peut s'exprimer de la sorte, qu'une vapeur imperceptible. Son caractère n'étoit guere moins singulier que ses Ecrits. L'homme offroit en lui, comme l'Auteur, des qualités & des défauts, mais des qualités aimables, & des défauts légèrement répréhensibles.

Plus il croyoit être naturel & sans recherche, moins il pardonnoit aux autres de ne pas l'être. Un jour il alla voir un homme de qui il avoit reçu beaucoup de lettres qui étoient à peu près dans son style, & qui, comme on le croit bien, lui avoient paru très-ingénieuses; ne le trouvant pas, il prit le parti de l'attendre. Il apperçut par hasard sur le bureau de cet homme, les brouillons des lettres qu'il en avoit reçues, & qu'il croyoit écrites au courant de la plume. *Voilà, dit-il, des brouillons qui lui font grand tort : il fera désormais des minutes de ses lettres pour qui il voudra,*

mais il ne recevra plus des miennes.
Il sortit à l'instant, & ne revint plus.

Il devint amoureux d'une jeune personne qu'il vouloit épouser, & chez laquelle il entra un jour sans qu'elle s'en apperçût; il la vit devant son miroir, occupée à étudier son visage & à se donner des graces; dès ce moment son amour s'éteignit, & il ne songea plus à elle.

Sa conversation, semblable, comme nous l'avons dit, à ses Ouvrages, paroïssoit, dans les premiers momens, amusante par sa singularité; mais bientôt elle devenoit fatigante par sa monotonie métaphysique, & par ses expressions peu naturelles; & si l'on aimoit à le voir quelquefois, on ne désiroit pas de le voir long-temps, quoique la douceur de son commerce & l'aménité de ses mœurs fissent aimer & estimer sa personne. Par une suite de ce caractère doux & honnête, il ne laissoit jamais voir dans la Société cette distraction qui blesse toujours quand elle ne fait pas rire; il sembloit même prêter à ceux qui lui parloient, une espece d'attention; mais en paroissant attentif, il écoutoit peu ce qu'on

lui disoit ; il épioit seulement ce qu'on vouloit dire, & y trouvoit souvent une finesse dont ceux même qui lui parloient ne se doutoient pas. Aussi toutes les Sociétés lui étoient-elles à peu près égales, parce qu'il savoit en tirer le même avantage pour son amusement ; les gens d'esprit le mettoient en action, & lui faisoient prendre librement tout son essor. Se trouvoit-il avec des fots ? il faisoit effort pour les faire *accoucher*, (comme le disoit Socrate), & ne s'appervant pas qu'il leur prêtoit son esprit, il leur savoit gré de ses pensées, comme si elles eussent été les leurs ; aussi n'y avoit-il proprement pour lui ni gens d'esprit, ni fots. On prétend même que s'il avoit été tenté d'accorder quelque préférence, les fots auroient pu avoir cet honneur, parce que la conversation avec eux lui ayant coûté davantage, il en sortoit plus content de lui, & par conséquent d'eux. Peut-être aussi étoit-il coupable de cette préférence par un autre motif plus puissant & plus secret ; les fots, trop flattés d'être comptés par lui pour quelque chose, lui prodiguoient des

hommages qui lui plaisoient beaucoup, de quelque part qu'ils vinssent, & dont les gens d'esprit lui paroissoient plus avarés. Nous avons connu plus d'un homme célèbre qui avoit la même foiblesse & les mêmes motifs. *La vanité humaine*, dit quelque part M. de Marivaux lui-même, *n'est pas difficile à nourrir, & se repaît des alimens les plus grossiers comme des plus délicats*; il en étoit la preuve.

Sensible, & même ombrageux dans la Société, sur les discours qui pouvoient avoir rapport à lui, il avoit souvent le malheur de ne pouvoir cacher cette disposition, aussi importune pour lui que pour les autres; il la déceloit quelquefois au point d'être vivement blessé de ce qu'on n'avoit pas dit. Un homme qui avoit reçu de lui des marques d'amitié, étonné de la froideur qu'il éprouva de sa part en plusieurs occasions, lui demanda la cause d'un changement qu'il ne croyoit pas avoir mérité. *Il y a un an*, répondit M. de Marivaux, *que vous avez parlé en ma présence à l'oreille de quelqu'un; j'ai vu que vous parliez de moi, & ce n'étoit sûrement*
pas

pas pour en dire du bien, car vous ne l'auriez pas dit à l'oreille. Son ami l'assura qu'il n'avoit point du tout été l'objet de ce peu de mots, qui l'affligeoient mal à propos depuis si longtemps. M. de Marivaux le crut, l'embrassa, & lui rendit en même temps son amitié, car il étoit aussi prompt à revenir qu'à s'offenser; mais ce retour ne le corrigeoit guere, & n'empêchoit pas qu'à la première occasion il ne laissât voir un nouveau mécontentement, aussi mal fondé que le premier. Il oublioit trop souvent, pour son bonheur, une de ses maximes favorites : *Qu'il faut avoir assez d'amour-propre pour n'en pas trop laisser paroître.*

• Dans une société d'amis où il se trouvoit souvent, il se servit d'une expression qui les étonna eux-mêmes par sa singularité, tout accoutumés qu'ils étoient à son langage. *Messieurs*, dit le Philosophe Fontenelle qui étoit présent, *il faut passer les expressions singulieres à M. de Marivaux, ou renoncer à son commerce.* Il parut mécontent de cette espece d'apologie; le Philosophe s'en aperçut : M. de

Tome VI. E

Marivaux, lui dit-il, *ne vous pressez pas de vous fâcher quand je parlerai de vous.*

M. de Fontenelle avoit pour lui un goût & une estime dont on a voulu trouver la source dans une ressemblance prétendue entre le genre d'esprit de ces deux Écrivains, qui sont néanmoins bien différens. Fontenelle affecte quelquefois la familiarité dans l'expression des idées les plus nobles ; Marivaux, la singularité dans celle des idées les plus communes : le premier rend la finesse même avec simplicité ; le second, la naïveté même avec affectation : Fontenelle ne dit souvent que la moitié de sa pensée, en ayant soin de faire entendre le reste ; M. de Marivaux dit toute la sienne, en détaille même jusqu'aux moindres faces ; & l'on pourroit dire avec quelques-uns de ses Censeurs, qu'il ne quitte pas une phrase qu'il ne l'ait gâtée, si sa première façon de la dire n'étoit pas, pour l'ordinaire, aussi peu naturelle que les autres : le premier peint la Nature humaine en Philosophe ; le second, les individus en Observateur. M. de Ma-

rivaux enfin a des momens de sensibilité, & par cela seul, seroit très-différent de M. de Fontenelle, dont la philosophie, comme on l'a dit avec raison, est utile aux hommes, sans intérêt pour eux. Certainement le Philosophe n'eût jamais trouvé ce mot si sensible de Marianne, qui, délaissée dans la rue, sans ressource, sans asile, n'inspirant plus ni intérêt ni pitié même à qui que ce soit au monde, voit passer une foule d'inconnus, dont le plus malheureux lui paroît digne d'envie. *Hélas ! s'écrie-t-elle, quelqu'un les attend !* Du reste, on ne trouvera dans le style de ces deux Ecrivains, ni cette *chaleur* dont on parle tant & qu'on sent si peu, ni cette *fraîcheur de coloris*, le refrain éternel & ridicule de nos Auteurs à prétentions. La touche, quelquefois trop peu soignée dans Fontenelle, est, dans Marivaux, peignée & tourmentée ; mais du moins les défauts qu'on leur reproche à tous deux, ont, dans l'un & dans l'autre, une sorte de grace qui tient à leur caractère, & qui par-tout ailleurs ne seroit que caricature & grimace. Leur manière

d'écrire est comme ces plantes étrangères & délicates, qui ne pouvant vivre tout au plus que dans le sol où elles sont nées, s'alterent & se flétrissent en passant de ce sol dans un autre (1).

L'amour-propre de M. de Marivaux, quelque chatouilleux qu'il fût, n'étoit ni injuste ni indocile. Il a exprimé, d'une manière bien vraie & bien naïve, sa soumission pour le Public, à l'occasion d'une de ses Pièces qui avoit pour titre, *l'Isle de la Raïson*, ou *les petits Hommes*, & qui fut traitée par le Parterre avec la rigueur la plus inexorable. L'idée de cette Piece étoit très-singulière; c'étoient des hommes qui devenoient fictivement plus grands à mesure qu'ils devenoient plus raisonnables, & qui se rapetissoient fictivement aussi quand ils faisoient ou disoient quelque sottise. L'Auteur n'avoit, disoit-il, excepté de cette métamorphose que les Poètes & les Philosophes, c'est-à-dire, selon lui, les deux especes les plus

(1) Voyez la Note (aa).

incorrigibles, &, par cette raison, les plus immuables dans leur forme. Cette idée, exécutée avec tout l'esprit que M. de Marivaux pouvoit y mettre, avoit eu le plus grand succès dans les Sociétés particulières où il avoit lu son Ouvrage. Les Spectateurs furent bien plus sévères, & l'Auteur fut étonné lui-même de n'avoir pas prévu que ces hommes, qui devoient en public s'agrandir & se rapetisser aux yeux de l'esprit, en conservant, pour les yeux du corps, leur taille ordinaire, exigeoient un genre d'illusion trop forcée pour le Théâtre. A la lecture, on avoit été plus indulgent, parce que ses Auditeurs, trompés sur l'effet dramatique par la manière séduisante dont l'Auteur lisoit, avoient oublié de se transporter en idée dans le Parterre, & de sentir qu'on y seroit infailliblement blessé de cette métamorphose imaginaire, grossièrement & ridiculement démentie par le Spectacle même. Eclairé par l'expérience, à la vérité un peu trop tard, M. de Marivaux eut du moins le mérite de se condamner de bonne grâ : J'ai

eu tort, dit-il, de donner cette Piece au Théâtre, & le Public lui a fait justice; ces petits Hommes n'ont point pris, & ne le devoient pas : on n'a fait d'abord que murmurer légèrement; mais quand on a vu que ce mauvais jeu se répétoit, le dégoût est venu avec raison, & la Piece est tombée.

Ayant une autre fois assisté à la premiere représentation d'une de ses Pieces, où le Parterre avoit affecté de bâiller beaucoup, il dit en sortant, que cette représentation l'avoit plus ennuyé qu'une autre; il est vrai qu'il ajouta, *c'est que j'en suis l'Auteur*. La Fontaine avoit été plus sincere encore, lorsqu'au milieu d'une de ses Pieces qu'on écoutoit paisiblement, il se leva tout à coup : *Je m'en vais*, dit-il, *car cela m'ennuie à la mort, & j'admire la patience des Spectateurs* (1).

Dans les momens de disgrâce que les Pieces de notre Académicien avoient quelquefois le malheur d'éprouver, ses amis accusoient la cabale, suivant l'usage, & s'en prenoient à elle du

(1) Voyez la Note (16).

mauvais succès. M. de Marivaux, plus soumis & plus résigné, ne put jamais se prêter à ce genre de consolation; il ne pouvoit, disoit-il, se persuader qu'il y eût des hommes assez vils pour nuire au succès d'autrui aux dépens de leur propre amusement & de celui des autres. Ce jugement lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il ne peut lui avoir été dicté que par son cœur honnête & pur, incapable en effet d'un sentiment si méprisable, quoique malheureusement si commun parmi les Artistes, & même parmi leurs Juges. Pour peu que son esprit eût voulu, en ce moment, juger au lieu de son ame, il auroit vu que le premier besoin des hommes est celui de leur vanité, & que le besoin de leur amusement ne vient qu'après; que la jalousie des concurrens est bien plus pressée de juger l'Auteur à mort, que de le couronner; que ceux qui, sans oser ni pouvoir être ses rivaux, prétendent néanmoins au titre de connoisseurs, n'ont qu'une manière de se donner quelque existence, c'est de se montrer d'autant plus difficiles, qu'ils n'ont point de représailles à re-

douter. M. de Marivaux comparoit quelquefois ces Juges sans miséricorde & sans titre, à ce sot enfant que son pere avoit décoré d'une petite charge de judicature, *faute de pouvoir*, disoit-il, *en faire quelque chose de mieux.* Je respecte comme je le dois, disoit-il dans une autre occasion, *ce qu'on appelle les jugemens du Public ; une chose pourtant m'y fait peine, c'est la multitude immense de sots qui contribue à former l'arrêt, & dans laquelle, disoit-il à sa maniere, il y a si peu de gens qui soient de leur avis.*

M. de Marivaux n'étoit pas moins scandalisé, (& il le seroit bien plus aujourd'hui) de l'intolérance littéraire, qui prodigue le dénigrement ou l'enthousiasme à certains Auteurs, certains Ouvrages, certains Artistes. Je conçois, disoit-il, *l'intolérance dans les Ministres même d'une fausse Religion, parce que du moment où ils cesseroient d'être révérends, ils tomberoient dans un mépris qu'ils ne sont pas pressés d'obtenir : mais je ne puis concevoir qu'on soit assez l'ennemi de son plaisir, pour n'en vouloir goûter que d'une seule*

espece, & assez l'ennemi de son prochain, pour vouloir qu'il n'ait point d'autre plaisir que nous. Il auroit pu dire encore qu'il y a entre l'intolérance religieuse & l'intolérance littéraire une différence bien remarquable; c'est que l'intolérance religieuse, fiere, pour ainsi dire, de ses motifs réels ou apparens, ne craint point de paroître ce qu'elle est, & de se montrer à tous les yeux avec une rigueur dont elle s'applaudit elle-même; au lieu que l'intolérance littéraire, intérieurement honteuse de la frivolité de son objet, ne se montre, autant qu'il lui est possible, que sous le masque de la tolérance même, & ressemble à cette femme de l'esprit de contradiction, qui accusée par son mari de n'être jamais de l'avis de personne, lui répond, qu'à proprement parler elle ne contredit jamais, mais qu'elle n'aime pas qu'on la contredise (1).

Fréquemment outragé, suivant l'usage, dans tous les libelles périodiques qui s'imprimoient de son temps, &

(1) Voyez la Note (cc).

qui nous ont laissé une postérité si digne d'eux, M. de Marivaux en portoit un jour les plaintes les plus modestes & les moins ameres à un homme fait, par sa place, pour réprimer ces libelles. *Cette licence, lui dit froidement le Magistrat, est une suite de la liberté tant réclamée par les Gens de Lettres. En ce cas, répondit sans aigreur M. de Marivaux, souffrez donc que cette liberté s'étende jusqu'à parler aussi de vous, & peut-être alors changerez-vous d'avis. Au reste, la petite remontrance que je vous fais est bien plus pour votre intérêt que pour le mien; car les injures dites par un Ecrivain décrié à un Homme de Lettres estimable, sont l'opprobre de celui qui les dit, la honte de celui qui les autorise, & souvent l'éloge de celui qui en est l'objet.*

Ainsi M. de Marivaux, à l'exemple de son illustre ami M. de Fontenelle, ne répondit jamais à la Satire que par le mépris & le silence, & montra toujours à ses détracteurs une modération dont ils n'ont que trop abusé. D'illustres Ecrivains ont fait tout le contraire, & peuvent en être justifiés

par le ridicule & l'opprobre dont ils ont couvert leurs ennemis. La conduite de nos deux Philosophes paroît néanmoins encore plus sûre, & pour le repos du mérite outragé, & peut-être pour l'humiliation de ses Censeurs. Indignes & incapables de partager la gloire des Héros de la Littérature, les Therfites n'ont d'autre ressource que de s'attacher à cette gloire, comme le Ciron de la Fable s'attache au Taureau pour le piquer; rien ne peut les humilier davantage que l'insensibilité du Taureau à leurs piqûres, & la réponse qu'il daigne faire au Ciron : *Hé ! l'ami, qui te savoit là ?* Cette indifférence est bien plus mortifiante pour eux, que la sensibilité mal-adroite de ces Ecrivains, qui répandent le fiel sur leurs Critiques en protestant qu'ils n'ont point de fiel; semblables à Turcaret, qui accable sa Maîtresse d'injures en l'assurant qu'il est de sang froid (1).

Si l'amour-propre de M. de Ma-

(1) Voyez la Note (dd).

Marivaux étoit facile à blesser, au moins il n'étoit pas personnel, & se montrait aussi délicat pour les autres que pour lui. Ces Satires & ces Epigrammes, dont on s'amuse si volontiers quand on n'en est pas l'objet, le révoltoient toujours lors même qu'elles auroient pu lui être indifférentes. *J'en fais justice*, disoit-il, *en ne les lisant jamais ; & si tous les honnêtes gens en usoient de même, cette vile espèce périroit bien vite d'inanition.* Personne en conséquence n'étoit plus attentif que lui à n'offenser jamais qui que ce soit, ni dans la Société, ni dans ses Ouvrages. Le Public, dont la malignité cherche à se repaître de tout, même lorsqu'on n'a pas songé à la nourrir, avoit cru voir dans le Prologue d'une de ses Pièces, des traits indirects contre la Comédie du *François à Londres*. M. de Marivaux s'en défendit de manière à ne pas laisser de soupçon sur sa bonne foi. *La façon dont je me suis conduit jusqu'à présent*, dit-il, *prouve assez combien je suis éloigné de cette bassesse ; ainsi ce n'est pas une accusation dont je me justifie, c'est*

une injure dont je me plains (1).

Il reprochoit souvent aux Comédiens Italiens les *Parodies* qu'ils représentoient sur leur Théâtre, & qui, au grand regret des Auteurs, n'y faisoient que trop de fortune. Ce n'est pas qu'il en eût souffert personnellement ; car les Tragédies seules sont honorées de ce genre de critique ; & lorsque M. de Marivaux donna son *Annibal*, on ne s'étoit point encore avisé de ce détestable genre, qui outrage le bon goût en paroissant le venger : mais il regardoit avec raison les Parodies comme propres à décourager les talens naissans, à contrister les talens reconnus, & à jeter sur le genre noble une espece d'avilissement, toujours dangereux chez une Nation frivole, qui pardonne, oublie & sacrifie tout, pourvu qu'on l'amuse (2).

M. de Marivaux répétoit avec plaisir le mot, aussi juste que plaisant, de la Motte sur cette misérable espece d'ouvrage. Un Parodiste, disoit-il,

(1) Voyez la Note (cc).

(2) Voyez la Note (ff).

qui se donne fièrement pour l'inventeur de sa farce , ressemble à un fripon qui ayant dérobé la robe d'un Magistrat , croiroit l'avoir bien acquise en y cousant quelques lambeaux de l'habit d'Arlequin , & qui appuieroit son droit sur le rire qu'exciteroit sa mascarade.

Un homme qui prétendoit aimer M. de Marivaux , un de ces hommes qui , par air , caressent le mérite , & sont ravis en secret de le voir humilié , lui reprochoit quelquefois sa sensibilité excessive à la critique. *Vous devriez* , lui disoit-il , *être de marbre pour ces miseres*. Cet ami si modéré , & si Philosophe pour supporter les maux d'autrui , se vit , peu de temps après , pour quelque sottise qu'il fit , le sujet d'une assez mauvaise Epigramme. Sa philosophie n'y tint pas , & il s'exhala , devant M. de Marivaux , en injures contre le Satirique : *Ah !* dit M. de Marivaux , *voilà donc l'homme de marbre !*

Avec une fortune très-bornée , & que beaucoup d'autres auroient appelée indigence , il se dépouilloit de tout en faveur des malheureux. Le spectacle de ceux qui souffroient lui étoit si

pénible, que rien ne lui coutoit pour les soulager; il pratiquoit la véritable bienfaisance, celle qui fait se priver elle-même pour avoir le plaisir de s'exercer. Un infortuné qui se trouvoit réduit à la plus grande misère, mais qui n'osoit la laisser voir au dehors, parce qu'il redoutoit encore moins l'indigence que le mépris dont elle est payée, vint un jour demander à M. de Marivaux des secours dont il ne paroissoit pas avoir besoin. Il fut reçu très-froidement, refusé même, & alla se plaindre de cet accueil à ceux qui l'y avoient exposé en lui donnant de fausses & cruelles espérances. Ils devinèrent la cause du refus; & ce même homme, mieux conseillé par eux, al'a retrouver, quelques jours après, M. de Marivaux avec tout l'extérieur de la misère. Le Philosophe humain & sensible lui marqua pour lors tout l'intérêt qu'il se plaignoit de n'avoir pas éprouvé dans sa première visite, & lui prodigua tous les secours dont il étoit capable.

Il fit sur une jeune Actrice qui n'avoit ni talent ni figure, une plaisanterie qu'il se reprocha, & dont

même il se punit, si c'est se punir que de réparer une faute par une action généreuse ; il détermina cette Actrice à se retirer dans un couvent, où il paya sa pension, en se refusant presque le nécessaire pour cette bonne œuvre.

Un mendiant qui lui demandoit l'aumône, lui parut jeune & valide. Il fit à ce malheureux la question que les fainéans aisés font si souvent aux fainéans qui mendient : *Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Hélas ! Monsieur*, répondit le jeune homme, *si vous saviez combien je suis paresseux !* M. de Marivaux fut touché de cet aveu naïf, & n'eut pas la force de refuser au mendiant de quoi continuer à ne rien faire. Aussi disoit-il, *que pour être assez bon, il falloit l'être trop.* La Morale rigoureuse peut condamner cette maxime ; mais l'Humanité doit absoudre ceux qui la pratiquent ; ils sont malheureusement assez rares, pour qu'il n'y ait pas à craindre que leur exemple soit contagieux.

Bienfaisant & prodigue, même à l'égard des autres, M. de Marivaux ne recevoit pas de toute espece de

moins le bien qu'on vouloit lui faire, sur-tout quand il soupçonnoit que la vanité pouvoit en être le principe. Il avoit besoin d'aimer & d'estimer ses bienfaiteurs ; ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit espérer de l'être : mais personne aussi ne savoit recevoir avec plus de grace , quand on avoit obtenu son attachement & son estime. Dans une maladie qu'il eut , M. de Fontenelle , craignant qu'il ne souffrît à la fois la douleur & l'indigence , & sachant qu'il étoit homme à souffrir sans se plaindre , lui apporta cent louis , & le pria de les recevoir ; M. de Marivaux prit cette somme les larmes aux yeux , mais la lui remit aussi-tôt : *Je sens , lui dit-il , tout le prix de votre amitié , & de la preuve touchante que vous m'en donnez. J'y répondrai comme je le dois & comme vous le méritez ; je regarde ces cent louis comme reçus , je m'en suis servi , & je vous les rends avec reconnoissance.*

En recevant avec tant de délicatesse les bienfaits de ses amis , il leur faisoit un autre honneur dont il les jugeoit dignes ; il ne se croyoit pas obligé à plus de ménagement pour

eux, qu'il n'en auroit eu s'il avoit été, à leur égard, libre de toute obligation. Un jour, dans une dispute, il s'emporta assez vivement contre M. Helvétius, dont la mémoire est si chère aux Lettres & à la vertu, & dont il recevoit une pension depuis plusieurs années. M. Helvétius essuya cette sortie avec la tranquillité la plus philosophique, & se contenta de dire, quand M. de Marivaux fut parti : *Comme je lui aurois répondu, si je ne lui avois pas l'obligation d'avoir bien voulu accepter mes bienfaits (1) !*

Cette liberté de M. de Marivaux avec ses amis, n'étoit pas en lui l'effet de l'orgueil, qui ne se sent obligé qu'à regret, mais de l'estime réelle dont il étoit pénétré pour eux. Il avoit le cœur si peu fait pour l'ingratitude, qu'il croyoit même impossible d'être ingrat, du moins au tribunal de son propre cœur. *Les ingrats ont beau faire, dit-il dans un de ses Ouvrages, leur conscience ne sçauroit être ingrate de concert avec eux ; elle a*

(1) Voyez la Note (gg).

des replis où les reproches que nous méritons se conservent ; & quelque bonne contenance que nous fassions contre elle au dehors , elle sait bien faire justice au dedans.

Quoique très-éloigné d'afficher la dévotion , il l'étoit encore plus de l'incrédulité : *La Religion*, disoit-il, *est la ressource du malheureux , quelquefois même celle du Philosophe ; n'enlevons pas à la pauvre espece humaine cette consolation , que la Providence divine lui a ménagée.* Il tournoit en ridicule ces prétendus Mécréans , *qui ont beau faire*, ajoutoit-il assez plaisamment , *pour s'étourdir sur l'autre Monde , & qui finiront par être sauvés malgré eux.* C'est ce qu'il dit un jour en propres termes à quelqu'un de ces esprits forts ; & l'esprit fort fut très-blessé , comme on peut le croire , de l'assurance qu'on lui donnoit de son salut. Dans une autre circonstance , où il entendoit encore quelqu'un d'eux parler avec beaucoup d'irrévérence de nos Mysteres , & avec beaucoup de crédulité de revenans & d'autres sottises semblables : *On voit bien*, lui dit-il , *que si*

vous n'êtes pas bon Chrétien, ce n'est pas faute de foi.

Mais en sachant respecter ce que sa raison ne comprenoit pas, il n'avoit pas non plus assez de confiance en ses lumieres, pour vouloir expliquer ce qu'il ne pouvoit concevoir; & si sa philosophie, pour ainsi dire, littéraire, étoit très-subtile, sa philosophie religieuse étoit très-simple & très-moderne. On lui demandoit un jour ce que c'est que l'ame : *Je fais*, répondit-il, *qu'elle est spirituelle & immortelle, & n'en fais rien de plus* (1). Il faudra, lui dit-on, le demander à M. de Fontenelle : Il a trop d'esprit, répliqua-t-il, pour en savoir là-dessus plus que moi.

L'hypocrisie & le faux zèle, si communs & si révoltans de nos jours, ne trouvoient guere plus de grace à ses yeux, que l'impiété scandaleuse & affichée. Un Prédicateur de son temps, dont la déclamation fougueuse s'appeloit de l'éloquence, mais qui démentoît par une conduite très-peu

(1) Voyez la Note (A).

décente, & des propos très peu religieux, la Doctrine respectable qu'il osoit annoncer sans la croire, prêchoit un jour, *sur la Foi & sur les bonnes œuvres*, un Sermon renommé parmi quelques dévotes, & auquel M. de Marivaux fut invité d'assister : *Rien ne manque à ce beau Discours*, dit-il en sortant de l'église, *que la foi & les bonnes œuvres du Prédicateur*. Il n'avoit pas meilleure opinion de la croyance d'un Ecrivain connu, qui venoit d'imprimer un gros Livre sur la vérité de la Religion Chrétienne, avec les injures ordinaires contre les Mécréans : *Je souhaite*, lui dit M. de Marivaux, *que les Incrédules soient convaincus ; il ne vous reste plus qu'à l'être vous-même, & c'est une grace que je vais demander à Dieu pour vous.*

Il mourut le 12 Février 1763, après une assez longue maladie, dans laquelle il vit en Philosophe le dépérissement de la machine, & attendit avec la confiance de l'homme de bien, une vie meilleure que celle qu'il alloit quitter sans regret. Il avoit été marié

avec une personne aimable & vertueuse , & fut long-temps inconsolable du malheur qu'il eut de la perdre. Il fut enfin assez heureux pour trouver, long-temps après , un autre objet d'attachement , qui , sans avoir la vivacité de l'amour, remplit ses dernières années de douceur & de paix. M. de Marivaux, qui , dans sa jeunesse , avoit senti vivement les passions , réduit , dans la vieillesse , au calme de l'amitié , n'affectoit point sur cet état une fausse philosophie ; il sentoît tout ce que l'âge lui avoit fait perdre ; il ne cherchoit point , comme tant de faux Sages , à s'exagérer le bonheur du repos , il en jouissoit seulement comme d'une ressource que la Nature laisse à nos derniers jours pour adoucir la solitude de notre ame.

En renonçant avec regret à un sentiment plus vif & plus tendre , il n'avoit pu renoncer à la société de cette partie du genre humain qui nous inspire ce sentiment dans la jeunesse , & qui , dans le déclin de l'âge , nous offre le dédommagement de la dou-

neur & de la confiance, de ce sexe
 enfin sans lequel, comme l'a dit une
 femme aussi spirituelle que sensible,
 le commencement de notre vie seroit
 privé de secours, le milieu de plaisir,
 & la fin de consolation. C'est sur-tout
 lorsque le temps des passions est fini
 pour nous, que nous avons besoin
 de la société d'une femme complai-
 sante & douce, qui partage nos cha-
 grins, qui calme ou tempere nos dou-
 leurs, qui supporte nos défauts. Heu-
 reux qui peut trouver une telle amie !
 Plus heureux qui peut la conserver &
 n'a pas le malheur de lui survivre !



NOTES sur l'Eloge de M. DE
MARIVAUX.

(a) **N**OUS avons sur la première jeunesse de notre Académicien, deux leçons très-oppoſées. Selon l'une, » il » brilla beaucoup dans ſes études ; il » annonça de bonne heure , par des » progrès rapides , la fineſſe d'eſprit » qui lui étoit propre , & qui caractérife ſes Ouvrages « . Voilà ce qu'on lit dans un éloge hiſtorique de notre Académicien , imprimé à la tête du Livre qui a pour titre , *Eſprit de Marivaux*. Et dans une eſpece de Satire du même Ecrivain , imprimée ailleurs ſous le titre d'*Eloge* , on lit au contraire : » M. de Marivaux , » à ce qu'on peut juger , n'avoit point » fait de bonnes études , on peut même » ſouſçonner qu'il n'en avoit fait aucunes..... L'ignorance où il étoit des » bonnes ſources..... lui fit néceſſairement commettre beaucoup de fautes « . Si nous avons à choiſir entre ces

ces deux leçons, nous ajouterions foi plus volontiers à la première, dont l'Auteur paroît avoir connu particulièrement M. de Marivaux, & doit avoir su de lui plus exactement les détails de sa jeunesse. Nous conviendrons pourtant que jamais M. de Marivaux, dans sa conversation, ne citoit les Anciens, comme il arrive presque nécessairement à tous les Gens de Lettres qui se sont nourris de cette excellente lecture; mais il ne citoit guere plus les Modernes, dont cependant les bons Ouvrages ne lui étoient pas inconnus; il aimoit, disoit-il, à parler d'après lui, bien ou mal, & non pas d'après les autres.

Quoi qu'il en soit de l'ignorance réelle ou prétendue qu'on lui reproche, il ne seroit pas le premier homme de Lettres estimable qui n'auroit pas su le latin. Sans parler de Racan, un de nos bons Poètes dans le temps où ils étoient si rares, de Bourfault, Auteur d'*Esopé à la Cour*, & de plusieurs autres Ecrivains, Valentin Conrart, premier Secrétaire de l'Académie Française, n'avoit point fait d'études; c'est ce que nous ap-

prend un passage curieux de l'Histoire de l'Académie, par M. l'Abbé d'Olivet, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir attaché trop peu de prix à la connoissance des Langues anciennes. » Quoi-
» que M. Conrart, dit-il, ne fût ni
» latin ni grec; tous ces Hommes
» célèbres (*les premiers Membres de l'Académie Francoise*) l'avoient choisi
» pour le confident de leurs études,
» pour le centre de leur commerce,
» pour l'arbitre de leur goût. A la
» vérité, il possédoit l'italien & l'es-
» pagnol; mais enfin, puisqu'il n'avoit
» pas la moindre teinture de ce qu'on
» appelle Langues savantes, avouons,
» pour encourager les honnêtes gens
» qui lui ressemblent, que sans ce
» secours un esprit naturellement dé-
» licat & juste peut aller loin. Je ne
» fais même si M. Conrart, ne vou-
» lant être ni Théologien ni Juriscon-
» sulte, n'eut pas assez de sa Langue
» toute seule pour arriver au double
» but que nous nous proposons dans
» nos travaux littéraires, éclairer notre
» raison, orner notre esprit. Rarement
» la multiplicité des Langues nous
» dédommage de ce qu'elle nous coûte,

Homere, Démosthene, Socrate lui-même, ne savoient que la Langue de leur nourrice. Un jeune Grec employoit à l'étude des choses, ces précieuses années qu'un jeune François consacre à l'étude des mots. Ce passage nous paroît suffisant pour la justification de M. de Marivaux ; en effet il n'a pas su le latin, & il a besoin de justification pour l'avoir ignoré.

Quant à la Langue grecque, nous conviendrons qu'il l'ignoroit absolument ; mais nous dirons pour son excuse, qu'il n'est pas, à beaucoup près, le seul ignorant en ce genre ; que cette belle Langue, si cultivée par nos devanciers littéraires, a malheureusement peu de faveur aujourd'hui parmi nous. Dans les Académies même qui ont pour objet l'érudition, & à la tête desquelles doit être placée celle des Inscriptions & Belles-Lettres, il se trouve très-peu d'hommes qui sachent parfaitement cette Langue ; quelques-uns l'ignorent absolument, & la plupart n'en ont qu'une connoissance assez légère, mais n'en citent pas moins

Homere & Sophocle, comme s'ils les favoient par cœur.

La fureur du bel-esprit a gagné, pour ne pas dire infecté, tous les États de la République littéraire, & fait mépriser tout autre genre de prétention. Nous appelons nos avans aïeux, des pédans instruits; ils nous appelleroient tout au plus de jolis écoliers.

Cette Langue grecque, si peu accueillie de nos jours, & devenue, pour nos Littérateurs, un objet d'indifférence, éprouvoit, dans le seizieme siecle où elle étoit fort cultivée, une autre espece de malheur, la haine & presque la rage de ceux qui l'ignoroient. Il suffisoit de la cultiver, pour être accusé, ou tout au moins soupçonné d'hérésie. Un Savant de ce temps-là assure avoir entendu dire en chaire à un Moine Orateur très-éloquent, & sur-tout d'une science profonde: » On a trouvé une nouvelle Langue qu'on appelle » *Grecque*; il faut s'en garantir avec » soin; cette Langue enfante toutes » les hérésies: je vois entre les mains » d'une foule de gens un livre écrit » en cette Langue, qu'on appelle le

» *Nouveau Testament* ; c'est un Livre
 » plein de ronces & de viperes ». Le
 même Moine ne faisoit pas plus de
 grace à l'hébreu ; & soutenoit que
 tous ceux qui l'apprennent devenoient
 Juifs.

(b) Dans les jugemens qu'une superstition aveugle, ou une philosophie dénuée de goût, ont si souvent prononcés pour ou contre les Anciens, il entre presque toujours une dose plus ou moins légère d'amour-propre. Les Fanatiques de l'Antiquité croient s'élever au dessus des vivans, en les mettant au dessous des morts ; & ses détracteurs préfèrent leur Siècle aux Siècles passés, parce qu'ils se donnent une part secrète dans cette préférence. M. de Marivaux, par un principe d'amour-propre différent (car l'amour-propre est toujours ici le premier moteur), ne reconnoissoit en aucun genre, en aucune Nation, en aucun Siècle, ni Maître, ni modèle, ni Héros, & disoit quelquefois en plaisantant sur ce sujet :

Je ne fers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

Plus hardi même que ses amis, Fontenelle & la Motte, dans leurs assertions mal sonnantes contre les Anciens, *jeune & dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte*, il ne parloit jamais d'Homere qu'avec un mépris bien fait pour révolter les justes admirateurs de ce grand Poëte. S'il avoit eu besoin d'autorités pour servir d'appui à ses blasphèmes littéraires, il auroit à peine trouvé des défenseurs dans les deux Philosophes qui lui avoient peut-être inspiré ces principes, mais qui, plus modérés ou plus discrets, n'osoient s'expliquer aussi librement que lui, & auroient craint de reconnoître pour leur discip'e celui qui outroit leurs jugemens jusqu'à s'exposer à leur dé-faveu.

(c) M. de Marivaux avouoit qu'il avoit osé *travestir* Homere, non à l'imitation (car il avoit trop peu de goût pour le rôle d'imitateur), mais à l'exemple du *Virgile travesti* de Scarron. Il savoit

que cette bouffonnerie de notre Poëte burlesque avoit été fort accueillie dans un Siècle à la vérité bien peu sévère, & que les admirateurs même de Virgile n'avoient pas cru offenser les manes de ce grand Homme, en s'amusant un moment d'une telle Parodie. Il espéroit, de la part des enthousiastes d'Homere, la même faveur ou la même indulgence; mais, comme nous l'avons dit, ces deux outrages à la mémoire de deux grands Poëtes, bien différens par le motif & les principes, ne devoient pas non plus être regardés du même œil par les Gens de Lettres. Scarron, accablé de douleurs cruelles, dont il avoit besoin de se distraire à quelque prix que ce fût, est excusable d'avoir cherché, même aux dépens de Virgile & du bon goût, à se faire rire lui-même pendant quelques momens, & à faire rire, s'il le pouvoit, ses Lecteurs: on assure qu'en travestissant ce grand Poëte, il le prioit quelquefois de pardonner à sa goutte l'espece de mascarade qu'il faisoit subir à l'Enéide. M. de Marivaux, qui n'avoit pas besoin d'indulgence pour ses amusemens, montrait

une intention bien plus répréhensible ; il en vouloit sérieusement , disoit-il , au Poëte Grec , à ses Héros , qui parlent tant & qui agissent si peu , à ses Dieux , pires que ses Héros , à ses longs discours , à ses plus longues comparaisons , à toutes les absurdités enfin (c'étoit son expression) que ce Poëte s'étoit permis de mettre en vers. Le Censeur d'Homere croyoit rendre plus sensible , par sa longue parodie , tout ce qui avoit été si amèrement relevé par Charles Perrault , cet intrépide Censeur du Prince des Poëtes , qu'il a bien moins ménagé dans ses *Parallèles* , que n'avoit fait la Motte dans la Préface de son Iliade , & dans ses *Réflexions sur la Critique*. M. de Marivaux , qui croyoit avoir bien réussi par ce moyen à rendre Homere ridicule , prétendoit que le burlesque de Scarron n'étoit que *dans les mots* , & , ce qui étoit selon lui un grand avantage , que le sien étoit *dans les choses*. Mais , malheureusement pour lui , & heureusement pour le bon goût , le temps du burlesque étoit passé ; à peine quelques Lecteurs peu difficiles s'amusoient-ils encore du *Virgile tra-*

vesti, comme d'une folie sans conséquence, & jugée telle par son Auteur même. Le moderne Scarron n'obtint pas même le succès peu flatteur dont l'ancien s'étoit contenté. Le génie d'Homere, déjà vainqueur de tant de Satyres, écrasa sans peine son nouveau détracteur, & douze beaux vers de ce grand Poëte suffisoient pour anéantir les mauvais vers françois de son insipide Critique; car cette Critique, afin que rien n'y manquât pour la rendre mauvaise, étoit en vers burlesques, mais moins gais que ceux de Scarron, à qui cependant l'austere Despréaux ne pardonnoit pas ce mauvais genre, malgré la gaité naturelle & sans prétention qui paroissoit le lui avoir inspiré. La Parodie d'Homere fut oubliée presque en naissant; & l'Auteur, qui, dit-on, conserva toujours du foible pour cet enfant bizarre & difforme, n'osoit pourtant en parler jamais, soit qu'il se repentit de lui avoir donné naissance sous des auspices malheureux, soit que mécontent de l'indifférence avec laquelle le Public avoit accueilli cette Production avortée, il aimât mieux étouffer son

affection paternelle & malheureuse , que de la laisser voir en pure perte à ses impitoyables Lecteurs.

Il eut, quelques années après, un tort encore plus grand que d'avoir travesti dans l'Illiade la Production d'un grand Poëte ; il travestit, dans le Télémaque, l'ouvrage d'un Citoyen vertueux ; la morale saine & pure que ce Livre respire, l'amour que l'Auteur y montre pour ses semblables, les leçons si sages & si douces qu'il y donne au Maître du Monde, sembloient demander grace au Parodiste, quand il n'eût pas d'ailleurs rendu justice au syle enchanteur de Fénélon, aux graces de son imagination & de ses tableaux, au sentiment & à l'intérêt qu'il fait répandre sur tout ce qu'il touche. Aussi le Télémaque fut il vengé par le Public, plus cruellement encore que ne l'avoit été l'Illiade ; les Gens de Lettres, qui avoient reçu avec une forte d'indignation la Parodie d'Homere, ne virent celle de Fénélon qu'avec un dédain bien plus mortifiant pour le Parodiste. Sa disgrâce fut si fâcheuse & si complète, qu'il ne put même avoir, en cette occasion, pour con-

solateurs ses dangereux amis Fontenelle & la Motte, qu'on accusoit d'avoir été pour le moins les auteurs secrets & peut-être les complices de l'*Homere travesti*. Ils étoient déjà assez criminels envers le Poëte Grec, pour n'avoir pas besoin de se rendre encore coupables à l'égard de l'Auteur François; & nous devons à la vérité & à la justice de les disculper tous deux de cette seconde faute de leur ami, qu'il eut grand soin de leur laisser ignorer: car il savoit le cas infini qu'ils faisoient l'un & l'autre du Télémaque, jusqu'à le mettre au dessus d'*Homere*, à qui Fénélon, disoient-ils, avoit fait l'honneur de le prendre pour modele. Il ne s'agit point ici d'apprécier un tel jugement; si c'étoit pour *Homere* un nouvel outrage, c'étoit au moins une preuve que l'ombre de Fénélon n'avoit point à se plaindre d'eux, & qu'ils étoient bien éloignés d'approuver l'injure qu'on venoit de lui faire. Aussi M. de Marivaux, qui, peut-être par remords de conscience, n'avoit pas achevé cet Ouvrage, & l'avoit abandonné en cet état à toute

la sévérité de ses Lecteurs, fut si humilié, soit de la faute, soit de la punition, qu'il alla même jusqu'à dé-favouer le *Télémaque travesti*, quoique sa manière d'écrire, empreinte à toutes les pages, ne permit pas de chercher un autre coupable.

On peut voir dans la Préface de cet Ouvrage, avec quelle liberté M. de Marivaux cherche à s'égayer aux dépens d'Homere; car il en vouloit bien plus à Homere qu'à Fénélon, à qui seulement il savoit mauvais gré d'avoir pris ce grand Poète pour modele. Nous citerons quelques traits de cette Préface. » Je ne fais si les ado-
» rateurs d'*Homere* ne regarderont pas
» le *Télémaque travesti* comme une
» Production sacrilège & digne du
» feu; peut-être même que dans les
» transports d'admiration qu'ils ont
» pour le *divin Homere*, l'Auteur de
» cette Parodie burlesque, & son es-
» prit impie, retourneroient au néant,
» si leurs imprécations pouvoient autant
» que pouvoit jadis le courroux des
» Fées; mais heureusement pour moi,
» les dévots du *divin Homere* n'ont

» pour moyen de vengeance , contre
 » la profanation de sa divinité , qu'un
 » ressentiment dont l'effet ne passera
 » pas l'expression.

» N'est-il pas étrange que l'impu-
 » nité suive des crimes pareils au mien !
 » Mais par bonheur pour les Adver-
 » saires de cette Religion infortunée ,
 » ils ne périssent ni dans ce monde
 » ni dans l'autre. *Homere* , tu t'es ac-
 » quis un culte , souvent aussi scrupu-
 » leusement observé que le vrai ; mais
 » si le mépris de ce culte est sans
 » vengeance , tu n'es donc qu'un
 » homme ? Parlez , Adorateurs ! est-ce
 » un blasphème que de le penser &
 » de l'écrire « ?

Ce qui suit , veut dire en substance
 qu'*Homere* pouvoit être un géant pour
 son Siècle barbare , mais n'est qu'un
 pygmée pour le nôtre. » Seroit-il seu-
 » lement raisonnable , je ne dis pas
 » de mépriser , mais de comparer nos
 » richesses au petit gain de celles que
 » possédoient les temps d'*Homere* ?
 » Par ses Ouvrages , ils ont eu droit
 » d'être frappés de leurs richesses ; mais
 » elles ne sont à présent qu'une légère
 » portion des nôtres ; encore a-t-il fallu

» se donner bien de la peine pour les
 » mettre en état de s'en servir. Mais
 » brisons là-dessus. Ce seroit trop de
 » crimes à la fois, qu'une Préface qui
 » apprécieroit *Homere* à sa juste va-
 » leur, & un Livre qui démasque
 » ses Héros «.

Ces assertions peu réfléchies de M. de Marivaux, ces Parodies insipides, ces écarts, en un mot, de sa jeunesse, ont été (qu'on nous permette cette expression) la partie honteuse de sa vie; il étoit digne de se faire connoître d'une manière plus avantageuse qu'en travestissant des Productions immortelles; & *Marianne* a fait oublier le *Télémaque* & l'*Homere travestis*.

(d) Destiné, soit par la Nature, soit au moins par son goût, à faire des Romans & des Comédies, M. de Marivaux, qui avoit débuté de très-bonne heure dans l'une & l'autre carrière, les suivit en même temps toutes les deux presque jusqu'à la fin de sa vie, donnant successivement au Public tantôt une partie de Roman, tantôt un Ouvrage de Théâtre. Comme toutes ses Comédies sont à peu près du même

genre, qu'il en est aussi à peu près de même de ses Romans, & qu'en même temps nous croyons voir entre ses Romans & ses Comédies, des différences assez sensibles, les réflexions que nous avons à faire sur ces doubles Productions de notre Académicien, seront, à plusieurs égards, applicables, les premières à toutes les Comédies, les secondes à tous les Romans; mais pour mettre dans ces réflexions plus de précision & de clarté (autant du moins que nous en sommes capables), nous avons cru devoir, pour ainsi dire, décomposer les talens de M. de Marivaux, considérer séparément en lui d'abord l'Auteur dramatique, ensuite l'Auteur de Romans, & marquer le caractère général de ses Ouvrages en ces deux genres, l'espece de mérite qui les distingue, & les défauts qui leur sont propres. Puissé la justice & la vérité que nous avons tâché de ne point perdre de vue dans cet examen, suppléer à la finesse que M. de Marivaux a su répandre dans ses Productions, & que nous ne nous piquons pas d'imiter !

(e) La prose, disoit souvent M. de Marivaux, est le vrai langage de la Comédie. Un ami & partisan de la Motte n'avoit garde de penser autrement; & c'est en effet ainsi qu'il a écrit toutes ses Pièces comiques, à l'exception du *Pere prudent*, son coup d'essai, soit que dans ce coup d'essai son amour-propre vou!ût montrer tout ce que son esprit savoit faire, soit qu'il n'eût point encore, sur cet objet, de système arrêté. Son peu de goût pour la Poésie, dont il ne se cachoit guere, tenoit d'une part à sa communauté de principes avec la Motte & Fontenelle, & de l'autre, au peu de talent qu'il se sentoit, quoiqu'il n'en convînt pas, pour ce genre d'écrire. Après cela, on ne sera pas étonné qu'il ait pros crit la versification de ses Pièces de Théâtre; il auroit mis Annibal même en prose, s'il l'avoit osé. Des Auteurs qui ont brillé sur la Scene comique, & dont presque toutes les Comédies sont en vers, n'étoient pas éloignés de penser comme M. de Marivaux sur les Comédies en prose. Voyez l'article de M. de Boissy.

(f) La Comédie du *Pere prudent* ne doit être regardée que comme la tentative d'un talent naissant, dont la Philosophie & le Goût aiment à voir les premiers efforts pour en observer la marche & les progrès. En effet, on apperçoit déjà dans cette Piece, quoique foiblement, ce que M. de Marivaux promettoit d'être, & ce qu'il a été depuis. On y voit à la fois & les motifs d'encouragement, & les objets de critique qu'un ami d'un goût sûr y auroit trouvés; c'est une espece de chrysalide, si nous pouvons parler ainsi, où des yeux exercés peuvent démêler au microscope le germe de ses talens & de ses défauts; & peut-être concluera-t-on de cet examen, qu'il n'eût pas été impossible à des Censeurs sévères, s'il eût été assez heureux pour les trouver, de rendre vraiment utile aux Lettres le talent dont-il donnoit déjà des marques, & de mettre ce talent dans toute sa valeur, en épurant, pour ainsi dire, le genre d'esprit que l'Auteur avoit en partage, & en le sauvant des écarts où l'abus de cet esprit devoit l'entraîner. Il y a lieu de croire que la

docilité pour leurs leçons n'auroit pas manqué au jeune Ecrivain, si l'on en juge par le peu de cas qu'il parut faire lui-même de son coup d'essai, malgré le succès qu'il avoit eu dans les Sociétés, & la tendresse si naturelle & si pardonnable d'un Auteur novice pour ses premières Productions.

(g) Le sujet de la *mort d'Annibal*, en prêtant beaucoup à l'élévation des idées, présentoit, dans le grand Corneille, un dangereux objet de comparaison. M. de Marivaux osa presque lutter contre ce grand homme, & quelques scènes de cette Piece ne parurent pas tout-à-fait indignes du parallèle. Cette Tragédie néanmoins eut peu de succès, parce qu'il faut au Théâtre de l'intérêt & du mouvement, & que la Piece en avoit peu. La faiblesse du coloris & du style contribuoit encore à cette langueur. Cependant, quoique l'Ouvrage n'eût pas attiré la foule, une partie du moins des Spectateurs l'accueillit avec bienveillance; & déjà ses suffrages bénévoles, qui offrent si souvent aux Auteurs une tentation bien propre à les

faire succomber, encourageoient M. de Marivaux à courir encore la carrière tragique; mais plus éclairé par son peu de succès, qu'aveuglé par les éloges, il s'apprécia lui-même plus sévèrement encore qu'il n'avoit fait l'indulgence ou l'estime de ses Juges, & n'eut garde de faire, en ce genre, un nouvel essai de ses forces. Non seulement il se rendoit justice sur la *vigueur tragique* dont il étoit dépourvu, mais quelque peu favorable qu'il fût à la Poésie, il ne pouvoit se dissimuler la nécessité d'écrire la Tragédie en vers, pour ne pas courir, disoit-il; même injustement, le risque d'une chute humiliante; & il se sentoit peu de talent pour la versification noble, élégante & harmonieuse, si nécessaire à ce genre d'Ouvrage, quand l'Auteur joint à l'ambition d'être applaudi au Théâtre, celle de l'être encore à la lecture, & de jouir, après une existence brillante & passagère, d'une existence solide & durable.

(h) En renonçant au Théâtre tragique, & en le jugeant trop au dessus

de ses forces , M. de Marivaux conserva du moins ce sentiment honnête & assez peu commun chez les Poëtes , d'applaudir au succès d'un autre dans un genre auquel il s'étoit condamné lui-même à renoncer. Il est vrai qu'il ne choisit pas fort heureusement l'objet de son culte ; mais nous ne voulons louer ici que sa candeur & non pas son goût. M. de la Motte , son ancien & dangereux ami , avoit donné , peu de temps après les représentations d'*Annibal* , sa Tragédie de *Romulus* , Ouvrage foible d'intérêt , de conduite & de style ; mais l'Auteur avoit tâché , suivant ses moyens , d'y mettre une énergie & une élévation de sentimens qui donna aux Spectateurs un moment d'illusion , & qu'*Annibal* leur avoit montrée avec un succès moins heureux. M. de Marivaux ; séduit peut-être uniquement par l'amitié (car nous devons l'excuser autant qu'il est en nous) , entreprit l'éloge de cette Piece , & la défense de l'Auteur contre les critiques que son triomphe , bien ou mal mérité , lui attiroit de toutes parts ; c'étoit déjà beaucoup pour une Pro-

duction, qui, malgré la vogue passagère qu'elle obtint dans sa nouveauté, est aujourd'hui presque entièrement tombée dans l'oubli : mais il osa plus encore ; il eut le courage mal-adroit de hasarder une comparaison assez avantageuse de Romulus avec les Pièces de Corneille & de Racine. Certainement l'illusion, soit du goût, soit de l'amitié, ne pouvoit aller plus loin. Aussi l'éloge fit-il à la Pièce plus de mal encore que ses critiques ; les Auditeurs même qui avoient un moment applaudi l'Ouvrage, trouverent que le faiseur d'éloges, en voulant motiver leur estime, avoit de beaucoup passé ses pouvoirs. Il fut presque accusé d'avoir voulu se moquer de celui qu'il célébroit, en lui donnant, entre les deux Héros du Théâtre tragique, une place que ses partisans même étoient bien éloignés de lui accorder. Le Public prononça si énergiquement son désaveu sur ce point, que si les louanges de M. de Marivaux eussent été données à *Romulus* dans le fort de son succès, peut-être ce succès en auroit-il souffert, tant il est utile de répéter aux Ecrivains avides de gloire,

& à leurs trop zélés prôneurs, ces vers si sages de la Fontaine, que nous avons déjà trouvé l'occasion d'appliquer à des jugemens semblables :

Rien n'est si dangereux qu'un imprudent ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

M. de Marivaux, peu louangeur de son naturel ; le devint encore moins dans la suite, quand il eut vu le peu de fortune de ses éloges. Il croyoit n'avoir guere besoin d'être corrigé sur cet article ; & cependant il le fut.

(i) Dans le cours d'environ trente ans, M. de Marivaux donna, sur la Scène François & sur la Scène Italienne, environ trente Pièces, qu'il partagea à peu près également entre les deux Théâtres ; il semble qu'il ait craint de faire de la jalousie. S'il voulut mettre dans le partage cette sorte de délicatesse, elle eut pour lui quelque désavantage ; car il fut, comme nous l'avons dit, plus heureux chez les Italiens que chez les François, par les raisons sans doute que nous en avons données. C'est une chose assez singu-

liere, que l'indulgence du Public à tous les autres Théâtres, & sa fêvérité à celui de la Comédie Françoisé. Dans ce dernier, il regarde les Auteurs comme des hommes qui ont affiché leurs prétentions aux talens & à l'esprit, & d'après ces prétentions, il les juge à la rigueur. Par tout ailleurs, il voit à peine dans les Pièces qu'on lui donne, un objet de critique, & il tient à la fois compte aux Auteurs de leurs tentatives pour lui plaire, & du peu de confiance qu'ils ont eu dans leurs propres forces, en cherchant à lui plaire sans prétention à ses éloges. Il est vrai que certains Spectateurs ne sont pas toujours aussi indulgens que la multitude. Un de ces derniers, qui voyoit au Théâtre Italien une Pièce fort applaudie, & qui la trouvoit mauvaise, le disoit franchement à ses voisins : *Mais cela est assez bon pour le Théâtre Italien*, lui dit un Spectateur moins difficiles que lui. *A la bonne heure*, répondit-il ; *mais cela n'est pas assez bon pour moi.*

Nous permettroit-on de hasarder à ce sujet une réflexion que le zèle du bien public nous inspire ? On se plaint

depuis long-temps, & avec raison, que les farces journallement représentées sur les Théâtres des Boulevarts, & sur ceux de la Foire, ne sont bonnes, pour la plupart, qu'à corrompre le goût & les mœurs. On soutient d'un autre côté, & ce me semble encore avec raison, que trop de faveur accordée au genre de Pièces connues sous le nom de *Drames*, & qui ont pour objet des actions intéressantes & morales tirées de la vie commune, pourroit nuire sur le Théâtre François à la Tragédie & à la Comédie proprement dites, deux genres d'Ouvrages bien supérieurs aux *Drames* par les beautés dont ils sont susceptibles, & par le talent qu'ils supposent. Pourquoi, en réservant à la Comédie Française ces dernières Pièces, ne permettroit-on pas de représenter les *Drames* sur les Théâtres subalternes ? Le Peuple y trouveroit au moins des leçons d'honnêteté & de vertu ; il y apprendroit à compatir au malheur de ses semblables ; il y verroit dans des tableaux frappans, les funestes effets du vice ; & ce spectacle jugé si pernicieux, deviendroit alors utile, très-digne

très-digne même d'être encouragé.

Il est un autre genre dont on a tenté quelques essais, & qui pourroit encore réussir à ces mêmes Spectacles; nous voulons parler des Pièces où l'on a essayé de mettre en action les faits historiques, comme le *François II* de M. le Président Hénault. Ces sortes d'Ouvrages, représentés encore sur les petits Théâtres, instruiraient le peuple des événemens les plus intéressans de notre Histoire, &, par les différens exemples qu'on lui mettroit sous les yeux, entretiendroient en lui l'amour de la vertu, l'horreur du crime, le dévouement pour la Patrie, & l'honneur national. On pourroit, dans la même vue & avec le même succès, composer & faire jouer de pareilles Pièces dans les Colléges, pour l'instruction & pour l'éducation morale de la jeunesse. Ce genre d'exercice seroit bien préférable aux mauvaises Tragédies dont on chargeoit autrefois la mémoire des enfans, & même aux bonnes Tragédies estropiées & mutilées, qu'on leur faisoit apprendre ou représenter.

(k) M. de Marivaux, qui avoit fort
Tome VI. G

connu Mademoiselle le Couvreur, racontoit d'elle un trait singulier. Accoutumée à jouer sur le Théâtre les rôles de Princesse, elle en avoit tellement pris l'habitude, qu'elle en portoit souvent dans la Société le ton & les manieres. Et ce n'est pas la seule personne de sa profession à qui l'on ait reproché ce ridicule. Elle passoit un jour avec M. de Marivaux devant la porte d'une Communauté religieuse, où elle avoit reçu la premiere éducation, & se tournant vers cette porte, elle se mit à pleurer : *Qu'avez-vous donc*, lui dit M. de Marivaux ? *Hélas !* répondit-elle, *je pleure d'avoir si mal suivi les principes que j'ai reçus dans cette maison.* Mademoiselle, lui dit-il, *je ne puis que respecter vos pleurs ; mais choisissez donc ou d'être la plus grande Princesse du monde, ou la personne du monde la plus raisonnable.*

(1) L'Acteur dont nous avons rapporté les paroles, justifioit assez bien auprès de M. de Marivaux sa maniere de jouer ; ce ne sont pas en effet des Métaphysiciens subtils, mais des Au-

diteurs pour la plupart très ordinaires, qui remplissent le Spectacle, & qui n'y viennent que pour rire ou pleurer, sans apprêt comme sans étude. Le Misanthrope pensa être sifflé dans la critique du Sonnet, parce que le Parterre avoit eu la bêtise d'en applaudir les vers, & l'Auteur l'imprudence de ne pas le prévenir que les vers étoient mauvais. Moliere se repentit de lui avoir supposé tant d'intelligence, & M. de Marivaux eut raison de laisser les Acteurs jouer à leur fantaisie, sinon de la maniere qui convenoit le mieux à ses Pieces, au moins de celle qu'ils jugeoient le plus profitable pour lui & pour eux. *Il se pourroit bien en effet, disoit-il, que cette simplicité de jeu pour laquelle je réclame, réellement meilleure pour l'Ouvrage, fût réellement aussi plus mauvaise pour le pauvre Auteur.* On a reproché à plusieurs Comédiens de trop jouer pour le Parterre; peut-être ce qu'ils faisoient par défaut d'intelligence, étoit-il plus utile qu'on ne croyoit au succès des Acteurs & de la Piece.

(m) Il est surprenant que M. de
G ij

Marivaux, donnant, pour ainsi dire, toujours la même Comédie sous différens titres, n'ait pas été plus malheureux sur la Scene : car nous devons dire à son honneur, que presque toutes les Pièces qu'il a faites dans ce genre métaphysique, sont restées au Théâtre Italien, & un assez grand nombre au Théâtre François. Plus d'un Auteur s'est répété moins souvent & avec moins de succès & de bonheur. *J'ai guetté*, disoit-il, qu'on nous permette de le faire parler encore un moment, *j'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, & chacune de mes Comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches.* Il faut avouer qu'on ne sçauroit l'en faire sortir avec plus d'esprit & d'adresse ; mais il faut convenir aussi que ce genre d'esprit & d'adresse n'est pas celui qu'il faut au Théâtre, surtout quand c'est le genre unique de l'Auteur & le pivot continuel de toutes ses Comédies. M. de Marivaux fait aux Spectateurs & aux Lecteurs mêmes un honneur qu'ils ne méritent pas, en leur supposant à tous le genre

d'esprit que la Nature lui avoit donné, & qui ne sçauroit tout au plus être entendu & goûté que du petit nombre de ses pareils. Il ne se contenta pas de donner, sous différens titres, *la surprise de l'Amour*, distinguée seulement dans chaque Piece par des nuances différentes. Il donna, sous le même titre, aux Italiens & aux François, une *surprise de l'Amour*, dont le sujet étoit le même. C'étoit un nouveau tour de force, qui, à la vérité, ne lui réussit pas tout-à-fait, au moins dans la nouveauté. La Piece qu'il donna aux Italiens réussit; celle des François tomba; cependant la dernière étoit mieux faite; & pleine de détails plus fins; mais la première étoit plus gaie, & le Public préféra ce qui le faisoit rire. Mais bientôt la *surprise de l'Amour*, d'abord malheureuse aux François, se releva avec assez de distinction pour balancer au moins sa rivale. Elle est restée au Théâtre; & continuera d'y être vue avec plaisir, tant qu'il s'y trouvera des Acteurs capables de la jouer.

Au reste, il n'est pas le seul à qui on puisse reprocher d'avoir fait de

Comédies qui sont toutes jetées dans le même moule. M. de Sainte-Foix, tant loué de son vivant dans les Journaux, & qui a fait, dans le genre médiocre, quelques Ouvrages agréables, mérite absolument la même critique par rapport à ses Pièces de Théâtre. Toutes sont aussi des *surprises de l'Amour* ; mais avec cette différence, disoit M. de Marivaux lui-même, » que dans les Pièces de M. de Sainte- » Foix, c'est un amour naissant qui » ne se connoît pas lui-même, & dans » les miennes, un amour adulte & » tout formé, qui craint & refuse de » se connoître ». Dans ces Comédies de M. de Sainte-Foix, qui sont pour la plupart des Pièces en un acte, il y a plus de naturel, mais moins d'esprit & de finesse que dans celles de M. de Marivaux ; les premières doivent aux Acteurs la plus grande partie de leur succès, & les secondes à l'Auteur même. On peut ajouter que les Pièces de M. de Sainte-Foix se ressembtent encore plus que celles de M. de Marivaux, qui du moins a mis dans les siennes toute la variété que pouvoit lui permettre le cercle

étroit qu'il s'étoit tracé ; au lieu que M. de Sainte-Foix ne peint jamais que l'amour d'une jeune personne ingénue & naïve. M. de Marivaux, ainsi que nous l'avons observé, décrit dans son cercle des lignes qui ne sont pas les mêmes, & qui s'approchent sans se confondre ; M. de Sainte-Foix décrit toujours la même ligne dans le sien.

(n) On auroit pu dire de M. de Marivaux dans la Société comme dans ses Ecrits, ce que dit Francaleu dans la *Métromanie*, en parlant d'un Poète dont il fait l'éloge : *C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.* Et cet éloge ne lui auroit pas déplu. Cependant, malgré l'affectation qu'on lui a si justement reprochée, personne ne croyoit être plus simple, & ne s'en piquoit davantage, par la raison qu'il faisoit aussi peu d'efforts pour être affecté, que les autres en font pour être simples. *On croit, disoit-il, que dans mes Pièces je dis toujours la même chose : j'avoue cette ressemblance de style dans mes Ouvrages ; mais c'est le ton de la conversation en gé-*

néral que j'ai tâché de prendre. Bien convaincu de la solidité de cette défense, il a cherché ; de la meilleure foi du monde, la cause secrète, & selon lui très-singulière, qui a pu faire sur ce sujet illusion à ses Juges, & lui attirer le reproche d'affectation. Il lui étoit en effet si difficile de parler une Langue différente de celle dont on l'accuse, que cette Langue est celle de tous ses Acteurs, de quelque état qu'ils soient, & quelque situation qu'ils éprouvent : c'est sur-tout dans les conditions les plus basses, dans les Valets & les Paysans, que ce style paroît le plus étrange au Spectateur. M. de Marivaux, voulant d'un côté ne faire dire à ces personnages du peuple que des choses assorties à leur état, & ne pouvant de l'autre se résoudre à les faire parler naturellement comme les Valets & les Paysans de Molière, & de toutes les bonnes Comédies, met dans leur bouche un jargon tout à la fois bas & précieux ; alliage rare, & que peut-être lui seul pouvoit tenter sur la Scène sans s'exposer à une disgrâce trop humiliante. Il résulte de ce bizarre amalgame, un effet singu-

lier au Théâtre, & d'autant plus singulier, qu'il est bien différent à la lecture. Le Spectateur rit souvent d'assez bonne foi dans ces Scenes si étranges de Valets & de Payfans, parce que d'un côté il y a toujours dans ce qu'ils disent le genre d'esprit & de finesse dont ces personnages sont susceptibles; & que de l'autre, le langage singulier dont ils se servent, aidant le Spectateur à mieux sentir cette finesse, ne lui laisse pas le temps de s'appercevoir qu'ils ne parlent ni en Payfans ni en Valets; mais à la lecture, on ne voit plus que le défaut de naturel & de vérité de ce langage; & si le Spectateur rit un moment aux choses qu'ils disent, le Lecteur, il faut l'avouer, rit un peu plus long-temps de ce que l'Auteur leur fait dire.

Néanmoins, à travers ce jargon si entortillé, si précieux, si éloigné de la Nature, M. de Marivaux a su conserver un mérite dont on doit lui savoir d'autant plus de gré, qu'on le croiroit incompatible avec un pareil langage, & qu'il est même peu commun dans nos Auteurs dramatiques, quoiqu'ils parlent une Langue plus na-

turelle que lui. Ce mérite est la vérité du Dialogue. Qu'on passe un moment à ses Acteurs ce jargon bizarre, comme s'ils ne pouvoient en avoir un autre, on verra qu'ils se disent & se répondent toujours ce qu'ils doivent se dire & se répondre dans la situation où ils se trouvent ; il est vrai que ce Dialogue , malgré sa justesse, deviendrait à la fin très-fatigant, au moins dans les longues scènes ; mais l'Auteur , qui apparemment a senti cet inconvénient, y a remédié de son mieux par un Dialogue très-coupé, & par des scènes aussi courtes que chaque situation peut le permettre.

(o) Le premier Roman que donna M. de Marivaux , avoit pour titre , *Pharsamon*, ou *les nouvelles Folies romanesques* ; il se proposoit d'imiter Don Quichotte ; mais il ne fut guere plus heureux à imiter, qu'il ne l'avoit été à travestir. Il parut fort au dessous de son modele , qui lui-même , malgré son rare mérite, auroit peut être assez de peine, s'il n'étoit ancien , à nous intéresser aujourd'hui , parce que le genre de folie qu'il attaque n'existe

plus, & que d'autres ridicules ont succédé à celui du Héros de la Manche, devenu suranné pour nous. Il y a aussi dans cet Ouvrage un *Cliton*, qui est au Sancho Espagnol ce que Pharfamon est à Don Quichotte. Ce Cliton, dans le Roman de M. de Marivaux, parle à peu près la même Langue que les Valets de ses Comédies; il a, comme Sancho, de l'esprit & même de la gaieté; mais l'esprit & la gaieté de Sancho sont d'un homme du peuple, & si ses idées ne sont pas nobles, si son langage est familier, il ne tombe jamais ni dans le précieux ni dans le bas. Cliton est tantôt une manière de Métaphysicien qui n'a de Valet que l'habit, tantôt un personnage ignoble qui n'a de propos que ceux de la plus vile populace.

(p) Les deux principaux Romans de M. de Marivaux, auxquels même il doit presque entièrement la réputation dont il a joui, sont *Marianne*, & le *Payſan parvenu*; Ouvrages où l'esprit avec des fautes, & l'intérêt avec des écarts, valent encore mieux que la froide sagesse & la médiocrité

raisonnable. C'est l'éloge qu'on peut leur donner, avec quelques restrictions sans doute, mais pourtant avec justice.

De ces deux Romans, *Marianne* est celui qui a la première place, au moins pour le plus grand nombre de Lecteurs, parce qu'ils y trouvent plus de finesse & d'intérêt; cependant le *Paysan parvenu* a aussi ses partisans par le but moral que l'Auteur s'y propose, & par une sorte de gaité qu'il a tâché d'y répandre.

Marianne est une jeune personne d'une naissance illustre, mais qui ignore le sang dont elle est sortie, & qui privée, dès sa première jeunesse, de ses parens qu'elle ne connoît pas, successivement recueillie par différens bienfaiteurs, ayant essuyé la dureté des uns & la compassion avilissante des autres, tourmentée sur-tout par un amour qui la rend malheureuse, éprouve enfin, après bien des traverses & des larmes, qu'il reste encore sur la terre de l'honnêteté, de la bienfaisance & de la vertu.

Dans le *Paysan parvenu*, dont le titre montre assez le sujet, l'objet principal de l'Auteur, comme il le dit

lui-même , a été de faire sentir le ridicule de ceux qui rougissent d'une naissance obscure , & qui cherchent à la cacher. » Cet artifice, dit-il , ne réussit » presque jamais ; on a beau se déguiser la vérité là - dessus , elle se venge » tôt ou tard des mensonges dont on » a voulu la couvrir , & jamais je ne » vis en pareille matière de vanité qui » fit une bonne fin ». M. de Marivaux avoit la prétention , au moins très-louable , de faire trouver dans ses Romans des leçons semblables, & d'y être un Auteur moral ; car quoiqu'il paroisse n'avoir été occupé que d'y mettre de l'esprit , il désiroit d'être utile encore plus que de plaire. » Je serois » peu flatté , disoit il , d'entendre dire » que je suis un bel esprit ; mais si on » m'apprenoit que mes Ecrits eussent » corrigé quelques vices, ou seulement » quelques vicieux , je serois vraiment » sensible à cet éloge ».

(9) Ce tableau si intéressant de la vertu noble & fiere au milieu du malheur & de l'indigence , fait d'autant plus d'honneur à M. de Marivaux , que dans cette peinture il a tracé le por-

trait de son ame , & exprimé ce que lui-même avoit plus d'une fois senti. Par une suite de cette fierté , il dédaignoit de faire sa cour à ceux qui auroient pu contribuer à l'enrichir , & qui même auroient mis de la vanité à lui être utiles. Sa vie privée étoit uniforme & simple , bornée à la société d'un très-petit nombre d'amis , & presque obscure par le peu d'empressement qu'il avoit de se répandre. Aussi se piquoit-il de la plus grande indifférence sur sa fortune ; & le peu d'aisance où il a vécu , n'a que trop prouvé combien il disoit vrai. Nous avons même de lui à ce sujet une lettre intéressante , où il peint d'une manière aimable , quoique toujours avec son style , son indolence & son incurie philosophique. » Oui , mon cher ami , » dit-il , je suis paresseux , & je jouis » de ce bien-là en dépit de la fortune , » qui n'a pu me l'enlever , & qui m'a » réduit à très-peu de chose sur tout le » reste ; & ce qui est fort plaisant , ce » qui prouve combien la paresse est » raisonnable , c'est que je n'aurois rien » perdu des autres biens , si des gens » qu'on appeloit sages , ne m'avoient

» pas fait cesser un instant d'être pa-
 » resseux. Je n'avois qu'à rester comme
 » j'étois & ce que j'avois m'ap-
 » partiendrait encore Mais ,
 » moitié honte de paroître un sot en
 » ne faisant rien , moitié bêtise d'ado-
 » lescence , & adhérence de petit gar-
 » çon au conseil de ces gens sensés . . .
 » je les laissois disposer , vendre pour
 » acheter , & ils me menoient comme
 » ils vouloient Ah , sainte pa-
 » resse ! salutaire indolence ! si vous
 » étiez restées mes gouvernantes , je
 » n'aurois pas vraisemblablement écrit
 » tant de *néants* plus ou moins spiri-
 » tuels ; mais j'aurois eu plus de jours
 » heureux que je n'ai eu d'instans sup-
 » portables « .

(r) Un autre reproche qu'on peut
 faire à M. de Marivaux dans ses Ro-
 mans , c'est de s'y être permis de trop
 longs épisodes ; celui de la Religieuse,
 dans Marianne , occupe lui seul plus
 d'un volume , & distrait trop le Lec-
 teur de l'objet principal. Si j'osois ha-
 sarder ici mon opinion dans un genre
 où je me sens peu digne de juger , il
 me semble que les épisodes dans les

Romans sont faits pour impatienter le Lecteur , au moins si j'en juge par le sentiment qu'ils me font éprouver. On les permet , on les autorise même dans les Poèmes épiques , parce que l'objet de ces Ouvrages est encore moins d'exciter un grand & vif intérêt , que d'attacher le Lecteur par la richesse des détails. Aussi n'y a-t-il pas un Poème épique dont on n'interrompe sans peine la lecture où l'on voudra , sans être trop pressé de la reprendre ; mais malheur à tout Roman que le Lecteur n'est pas pressé d'achever. Quel plaisir peut-on donc espérer de lui voir prendre aux épisodes , dont presque tous nos Romans sont surchargés ? fécondité malheureuse , qui veut jouer l'imagination , mais qui n'indique qu'une stérilité véritable , & l'impuissance de soutenir long-temps un grand intérêt réuni sur un seul objet. » Quand je ren-
» contre un de ces épisodes , disoit un
» Philosophe , je suis tenté de déchirer le feuillet ; sauter l'épisode est
» plus tôt fait encore , & je n'y manque jamais. Eh ! mon Dieu , dis - je
» tout bas à l'Auteur , si vous avez de
» quoi faire deux Romans , faites-en

» deux, & ne les mêlez pas pour les
 » gâter l'un & l'autre «.

(/.) Le Théâtre demande du mouvement & de l'action, & les Pièces de M. de Marivaux n'en ont pas assez ; la Comédie est un spectacle national & populaire ; & les Pièces de M. de Marivaux sont d'un genre peu propre à la multitude. Dans ses Romans, les peintures sont, à la vérité, plus fines encore que dans ses Comédies, mais on a le temps de les envisager plus à son aise ; les tableaux d'ailleurs sont plus variés, & par conséquent réveillent davantage. Telle est, à notre avis, la raison de la préférence que les Romans de M. de Marivaux ont obtenue sur ses Comédies. Ces Romans néanmoins, outre les défauts que nous y avons reconnus, ont encore celui de n'être achevés ni l'un ni l'autre ; défaut qui doit diminuer beaucoup le plaisir qu'on peut prendre à cette lecture, ou dégouter du moins d'en faire une seconde ; & malheur à tout Roman qu'on n'est pas tenté de relire !

(t) Les Anglois sont sur-tout beau-

coup de cas du *Speſtateur* de M. de Marivaux, qui, d'après l'idée que nous en avons donnée, doit être en effet pour eux la plus intéreſſante de ſes Productions. On aſſure qu'ils mettent ce Livre à côté de la Bruyere; il nous ſera permis de ne pas penſer comme eux, & de croire ſans vanité que nous ſommes ſur ce point des Juges plus compétons. Ils ne placent pas de même M. de Marivaux ſur la ligne des Ecrivains qu'ils ont eus dans le même genre; d'abord parce qu'un Anglois préfère rarement d'autres Ecrivains à ceux de ſa nation, & enſuite par une raiſon à laquelle toutes les nations doivent ſouſcrire, par la ſupériorité réelle & bien reconnue des Pope, des Adiſſon & des Stecle, auxquels le *Speſtateur* Anglois eſt redevable de ſon ſuccès & de ſa renommée. A cette reſtriction près, ils ſont ſi favorables à M. de Marivaux, qu'ils nous reprochent de n'avoir pas pour lui aſſez d'eſtime.

(u) Nous avons dit dans l'Eloge de Deſtouches, que Duſfreni avoit aſſi le même travers que M. de Marivaux, d'eſtimer peu le Créateur de notre

Théâtre Comique. C'étoit peut-être par cette raison que notre Académicien, si avare d'éloges pour Moliere, en donnoit volontiers à Dufreni, le seul de ses contemporains que nous lui ayons entendu louer. Nous avouerons cependant pour l'honneur de l'un & de l'autre, que M. de Marivaux pouvoit fonder sur d'autres motifs beaucoup plus justes, le cas qu'il faisoit de cet Ecrivain ; l'originalité piquante de Dufreni étoit auprès de son Panégyriste une assez bonne recommandation ; peut-être croyoit-il y trouver un exemple & une apologie du style dont on l'accusoit lui-même ; peut-être se flattoit-il, sans trop le laisser voir, que ses contemporains, si prompts à le censurer, lui rendoient enfin la même justice qu'ils rendroient à Dufreni depuis qu'il n'existoit plus. Mais il y avoit entre l'originalité de l'un & celle de l'autre cette prodigieuse différence, que l'originalité de Dufreni est plus dans les choses, & celle de Marivaux dans le langage ; la diction singulière du premier est toujours la peinture naïve d'une idée singulière, & , par cette raison, paroît naturelle, quoiqu'origi-

nale ; le style du second ne fait souvent qu'exprimer d'une manière précieuse des choses ordinaires , qui ne méritoient pas tant de frais.

Corneille & Montagne étoient , après Dufreni , les seuls Auteurs que M. de Marivaux daignoit louer quelquefois ; & Montagne encore plus que Corneille , par cette seule raison que la manière d'écrire de Montagne étoit plus à lui , moins faite pour tenter le peuple imitateur , & plus faite par conséquent pour plaire à un Ecrivain , qui se piquoit lui-même de ne ressembler à personne.

(x) Une différence essentielle entre le Tartuffe de Moliere & celui de Marivaux , c'est que le dernier se repent , à la mort , d'avoir voulu corrompre sa pupille. Ce rôle de Climal est un des meilleurs de l'Ouvrage. M. de Marivaux lui fait parler successivement , & avec la plus grande vérité , le langage apprêté & mielleux de la fausse dévotion , lorsqu'il n'est qu'hypocrite & séducteur , & le langage touchant & vrai de la contrition , lorsqu'il est repentant. Ce dernier morceau , qui est comme

la confession de Climal, est écrit avec beaucoup de naturel ; en général, M. de Marivaux l'est presque toujours lorsqu'il veut peindre des objets intéressans. Marianne, toutes les fois qu'elle parle sentiment, s'exprime d'une manière aussi simple que touchante. Elle ne quitte ce style que lorsqu'elle s'abandonne aux réflexions, si prodiguées dans son Histoire, & que l'Auteur, dans la Préface de ce Roman, a essayé de justifier, comme la ressemblance de ses Pièces. Mais il a beau dire, dans un Roman comme dans une Histoire, les longues réflexions impatientent & glacent le Lecteur. On les aime chez Tacite, parce qu'elles sont courtes, énergiques, renfermant un grand sens en peu de paroles, & incorporées avec les faits ; presque partout ailleurs elles ennuiant ; & de plus, chez M. de Marivaux, elles fatiguent, parce qu'elles joignent à l'ennui de la longueur l'affectation du style.

(y) Lorsque l'Académie adopta M. de Marivaux, on trouva sur-tout très-mauvais, & sur ce point seul on étoit juste, que les portes de cette Compa-

gnie fussent ouvertes à l'Auteur de *Marianne* & d'*Annibal*, dans le temps qu'elles étoient fermées à celui de *la Henriade* & de *Zaïre*. On avoit très-grande raison de se récrier contre cette préférence incompréhensible; il étoit en effet bien étrange de n'avoir pas mis encore le plus célèbre Ecrivain de nos jours à une place où le Public s'étonnoit depuis trente ans de ne le pas voir, & nos prédécesseurs ont trop fait durer ce scandale, que nous ne sçaurions trop avouer & trop réparer. Mais on avoit tort d'ailleurs de reprocher amèrement à l'Académie le choix qu'elle venoit de faire. Si Pline & Lucain eussent vécu du temps de Cicéron & de Virgile, & qu'il y eût eu dans Rome une Académie, croit-on qu'il eût été juste d'y refuser à Lucain & à Pline une place au dessous de l'Orateur & du Poëte Latin? Le Borromini, qui a gâté, du moins pour un temps, l'Architecture moderne, mais qui l'a gâtée avec esprit & même avec talent, auroit-il pu être exclus, sans injustice, d'une Académie d'Architecture? M. de Marivaux est, si l'on veut, le Borromini de la Littérature moderne;

mais ce Borromini est encore préférable à tant d'Ecrivains médiocres, qui croient avoir un style sage, parce qu'ils ont un style commun. Il est vrai que les singes de M. de Marivaux seroient encore au dessous de cette populace d'Ecrivains médiocres. Si Horace a donné le nom le plus méprisant aux simples imitateurs, en les appelant un *Bétail esclave*, quelle place auroit-il assignée dans la Littérature aux détestables Copistes d'un mauvais genre ?

(2) La réception de M. de Marivaux à l'Académie Française a été le seul événement un peu remarquable de sa vie. Non seulement il fut orageux pour lui avant sa réception, il le fut encore le jour de sa réception même. L'Archevêque de Sens, Languet de Gergy, chargé de le recevoir, & obligé, par la place qu'il occupoit, de louer ses Ouvrages, qu'il ne vouloit pas paroître avoir lus, tempéra un peu fortement ses louanges par quelques critiques, qu'il assaisonna, il est vrai, de tous les dehors de la politesse ; mais sur lesquelles il auroit pu glisser d'une main plus adroite & plus légère. Le

Récipiendaire s'en trouva blessé , & fut sur le point, nous le savons de lui-même , de demander publiquement justice à l'Académie & à l'Assemblée, d'une leçon qui , pouvoit être juste, mais qui par la circonstance & par la forme , n'étoit pas en ce moment fort à sa place. Il eût peut être trouvé de l'appui dans l'Auditoire, déjà blessé , comme lui , de l'espece de réprimande qu'on lui faisoit essuyer , & prévenu d'ailleurs peu favorablement pour le Prélat Directeur , qui , par ses Ecrits multipliés sur nos querelles théologiques, s'étoit fait des amis peu zélés & des ennemis implacables. Mais M. de Marivaux prit un parti plus sage , celui de garder le silence sur un Discours qui devoit bientôt tomber dans l'oubli, & de ne pas lui donner, par ses plaintes, une célébrité à laquelle il ne prétendoit pas.

(aa) M. de Fontenelle reconnoissoit lui-même toute la différence qui étoit entre M. de Marivaux & lui. » Il a , » disoit-il , un genre d'esprit qui lui » appartient uniquement, & dont seulement il abuse quelquefois ». Voilà, disoit

disoit encore le Philo'sophe , *du bon Marivaux*, lorsqu'il approuvoit quelque trait de ses Ouvrages ; & nous ajouterons qu'il approuvoit souvent , car il étoit plus favorable en littérature à l'originalité de l'Ecrivain , qu'à la sévérité du bon goût.

Si M. de Marivaux a sur M. de Fontenelle l'avantage d'avoir quelquefois peint le sentiment avec la plus touchante vérité , il n'en a pas parlé de même ; rien n'est peut-être plus extraordinaire dans ses Ouvrages , (& c'est beaucoup dire) que la définition qu'il en a donnée. *C'est*, selon lui , *l'utile enjolivé de l'honnête*. A peine peut-on entrevoir dans ce jargon bizarre le sens que prétendoit y attacher l'Auteur ; à peine devine-t-on qu'il a voulu définir le sentiment de l'amour , lorsque ce sentiment est commandé par la vertu , qui permet à la Nature de s'y livrer , & d'en goûter la douceur & les charmes. Un de nos plus illustres Ecrivains a donné, de l'amour, dans le style même de M. de Marivaux, une définition plus vraie & plus vivement sentie : *C'est*, dit-il, *l'étoffe de la Nature, que l'imagination a brodée*.

M. de Fontenelle , dans la dernière édition qu'il donna de ses Ouvrages , fit imprimer cinq ou six Comédies dans ce genre si décrié par les uns , si protégé par les autres , qu'on appelle *Tragique bourgeois* , ou *Comique lar-moyant* ; il mit à la tête une Préface très-ingénieuse , & même , selon plus d'un Critique , assez solidement ingénieuse , qui contient une apologie pour le moins très-fine de ce genre inconnu à Moliere & à nos meilleurs Orateurs comiques. Dans cette Préface , il parle avec éloge de MM. de la Chaussée & Destouches , qui s'étoient le plus distingués dans cette carrière nouvelle ; il oublia M. de Marivaux , & ne se le pardonnoit pas. On eut beau lui dire , pour le consoler , que l'omission étoit pour le moins bien excusable , puisque le genre de M. de Marivaux étoit différent de celui dont cette Préface étoit l'apologie. *N'importe* , répondit-il , *je ne me consolerais jamais d'avoir manqué cette occasion de lui témoigner toute mon estime*. Il étoit d'autant plus affligé de cette omission très-involontaire , qu'il n'osa jamais en parler à son ami. *Je lui connois* , disoit-il , *une sen-*

sibilité dont la délicatesse va jusqu'à la défiance, & je craindrois d'augmenter encore à ses yeux, par mon excuse, la faute que je suis déjà si fâché d'avoir commise.

(bb) L'Auteur des *Petits Hommes*, en reconnoissant que sa Piece avoit dû ennuyer les spectateurs, ne s'exécuta pas, à la vérité, aussi franchement que La Fontaine, qui s'étoit le premier ennuyé à la sienne, & qui l'avoit dit bonnement à ses voisins ; mais notre Académicien, en avouant que la principale cause de son ennui avoit été l'humiliation de son amour-propre, pouvoit au moins, par la naïveté de cet aveu, qu'il se soumettoit à l'arrêt prononcé contre lui, & que son dernier mot étoit de n'en pas appeler. Soumis & docile à la critique quand elle lui paroissoit juste, il la méprisoit souverainement quand il la croyoit déraisonnable ; cependant il ne laissoit voir son mépris que par le silence, & ne faisoit jamais d'autre réponse. Le seul désir de la paix l'auroit d'ailleurs engagé à se taire : *J'aime mon repos*, disoit-il, *& ne veux point troubler celui des au-*

ires. Mais si la douceur de son caractère lui défendoit de se venger, la sensibilité de son amour-propre ne lui permettoit pas d'oublier.

(cc) M. de Marivaux ajoutoit encore une raison bonne ou mauvaise en faveur de l'intolérance religieuse dans les vrais croyans : *Je l'excuse*, disoit-il, *quoique sans l'approuver*, *parce qu'il s'agit là du plus grand intérêt de l'espece humaine.* L'intolérance littéraire n'est pas dans ce cas-là, & je voudrois bien qu'elle fût plus accommodante. Aussi assure-t-elle toujours qu'elle ne demande pas mieux que de l'être. Elle ne paroît, si on l'en croit, tenir fortement à son avis, que parce qu'on veut la contraindre à y renoncer, & elle laisseroit en paix celui des autres, si on daignoit faire la même grace au sien ; telle est, dans toutes les querelles littéraires, le langage ordinaire & réciproque des partis opposés qui s'égorgeant mutuellement pour leurs opinions, en assurant qu'ils se bornent à demander grace pour elles.

(dd) Notre Académicien étoit pres-

que aussi révolté des éloges qu'on lui donnoit, lorsque ces éloges paroissent ridicules, qu'il auroit pu l'être d'une épigramme ou d'une satire. Il trouva mauvais que l'Auteur du *Mercur*e l'eût appelé *Théophraste moderne*, en louant un de ses Ecrits sur les mœurs & le caractère des François; dans la lettre qu'il écrivit là-dessus à ce Journaliste, on a de la peine à démêler si son mécontentement venoit de ce que la louange lui paroissoit trop forte, ou simplement déplacée par le peu de justesse & d'équité qu'il croyoit voir dans ce parallèle. Ce qui pourroit faire soupçonner dans ses réclamations un peu de vanité secrète, c'est que dans la lettre dont nous parlons, il se moque un peu des Anciens; c'étoit une vieille & mauvaise habitude dont il avoit peine à se défaire.

(ce) Si M. de Marivaux a jamais montré du fiel & même de l'injustice, ç'a été contre un seul homme, & par malheur pour lui, contre le plus illustre Ecrivain de nos jours. Il ne pardonnoit pas à ce grand Homme d'avoir lancé un trait contre lui dans un de

ses vers ; il s'en souvenoit avec amertume , & ne parloit jamais de sang froid de son détracteur ; il n'entendoit pas même de sang froid les éloges qu'on en faisoit quelquefois en sa présence , & que le Public est si sujet à répéter. Il est vrai que le trait dont il avoit à se plaindre étoit piquant , fait pour être retenu par tous les Lecteurs , & à plus forte raison pour n'être pas oublié par celui qui en étoit l'objet & la victime : pardonnons à l'amour-propre humilié d'être injuste à son tour pour ceux qui l'humilient ; mettons - nous un instant à sa place , & souvenons-nous des momens de notre vie où notre vanité , excitée par le même motif , & non moins pressée de sa vengeance , n'a été ni plus éclairée ni plus équitable.

Avouons cependant que si M. de Voltaire , peut-être par une tentation de Poète (qui ne méprise pas toujours celui dont il paroît se moquer) ; s'étoit permis sur M. de Marivaux un vers plaisant & satirique , il lui avoit rendu en prose une justice plus sérieuse , plus détaillée , & apparemment plus sincère. » Je serois fâché , dit-il dans une de

» ses Lettres, en parlant de M. de Ma-
 » rivaux, de compter parmi mes en-
 » nemis un homme de son caractère,
 » & dont j'estime l'esprit & la pro-
 » bité. Il a sur-tout dans ses Ouvrages
 » un caractère de philosophie, d'hu-
 » manité & d'indépendance, dans le-
 » quel j'ai retrouvé avec plaisir mes
 » propres sentimens. Il est vrai que je
 » lui souhaite quelquefois un style
 » moins recherché & des sujets plus
 » nobles ; mais je suis bien loin de
 » l'avoir voulu désigner en parlant des
 » Comédies métaphysiques. Je n'en-
 » tends par ce terme que ces Comé-
 » dies où l'on introduit des personna-
 » ges qui ne sont point dans la nature,
 » des personnages allégoriques, pro-
 » pres, tout au plus, pour le Poème
 » épique ; mais très-déplacés sur la
 » Scene, où tout doit être peint d'a-
 » près Nature. Ce n'est pas, ce me
 » semble, le défaut de M. de Mari-
 » vaux. Je lui reprocherai au con-
 » traire de trop détailler les passions,
 » & de manquer quelquefois le chemin
 » du cœur, en prenant des routes un
 » peu détournées. J'aime d'autant plus
 » son esprit, que je le prierois de ne le

» point prodiguer. Il ne faut pas qu'un
 » personnage de Comédie songe à être
 » spirituel, il faut qu'il soit plaisant
 » malgré lui & sans croire l'être. C'est
 » la différence qui doit être entre la
 » Comédie & le simple Dialogue «.

Nous ne voudrions pas répondre que M. de Voltaire pensât bien exactement & à la rigueur tout ce qu'il dit dans cette Lettre, & qu'en se moquant des *Comédies metaphysiques*, il n'eût pas eu tant soit peu en vue celles de M. de Marivaux, dont c'est-là, en effet, le défaut principal. Mais en général la maniere dont il juge ici notre Academicien, est assez équitable pour laisser croire qu'en effet c'étoit au fond, & à peu de chose près, sa vraie façon de penser sur cet ingénieux Ecrivain.

(ff) Dans ses mouvemens d'humour ou de justice contre les Auteurs de Parodies, M. de Marivaux ne se souvenoit pas qu'en travestissant autrefois Télémaque, il s'étoit lui-même rendu coupable de la faute qu'il leur reprochoit; mais il se croyoit moins criminel, parce qu'il n'avoit travesti que des morts, à qui la louange & la

critique étoient indifférentes ; c'en étoit assez pour mettre sa morale à couvert , mais non pas pour justifier son goût.

(gg) Dans quelques-uns de ces *Ana*, dont les Anecdotes sont si suspectes , on a rapporté autrement un fait si honorable à M. Helvétius. On lui fait dire : *Oh ! comme j'aurois traité Marivaux, si je ne lui faisois pas une pension ; & on a la sottise de lui donner des éloges pour avoir parlé de la sorte. Le Compilateur d'Anecdotes n'a pas senti combien il y auroit eu peu de délicatesse dans un pareil discours. Aussi n'a-t-il pas été tenu par M. Helvétius , qui avoit l'ame trop honnête & trop élevée pour se venger ainsi de celui dont il étoit le bienfaiteur. Parlant un jour à l'Auteur de cet éloge , de l'honneur que M. de Marivaux avoit souvent avec lui : » Il me paye , disoit-il , » avec usure le peu de bien que je lui » fais ; heureusement pour moi je m'en » souviens quand il me maltraite , & » je dois à ce souvenir la satisfaction » inexprimable que je ressens de ne » pas rendre ma bienfaisance amère à*

» l'homme vertueux & sensible que
 » j'ai eu le bonheur d'obliger ».

(hh) On pourroit ajouter à cette réponse si philosophique & si modeste sur la nature de l'ame, que le Pere Mallebranche, qui avoit étudié l'ame toute sa vie, avouoit lui-même n'en pas savoir davantage, & se bornoit à en croire la spiritualité & l'immortalité, sans se piquer, comme il le disoit en propres termes, d'avoir une idée claire de sa substance. Si on étoit tenté de former quelque soupçon sur l'ignorance de M. de Marivaux à cet égard, celle du pieux Oratorien suffiroit pour la justifier aux yeux du moins des hommes sages, qui déjà trop affligés de voir l'impiété où elle est, n'ont garde de la chercher encore où elle n'est pas.





É L O G E
D E
J A C Q U E S
H A R D I O N ,

*Garde des Livres du Cabinet du Roi ,
de l'Académie des Belles-Lettres ;
né à Tours le 17 Octobre 1686 ;
reçu le 28 Septembre 1730 , à la
place de MICHEL PONCET DE LA
RIVIERE , Evêque d'Angers ; mort
le 3 Octobre 1766 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.







É L O G E
D E
J O S E P H
T H O U L L I E R
D' O L I V E T,

*Conseiller d'Honneur en la Chambre
des Comptes de Besançon ; né à
Salins en Franche - Comté le 30
Mars 1682 ; reçu le 25 Novembre
1723, à la place de JEAN DE LA
CHAPELLE ; mort le 8 Octobre 1768.*

AP R È S avoir fait ses Humanités
de la manière la plus brillante, son
goût décidé pour l'étude le détermina
à entrer chez les Jésuites, où il espé-

roit trouver en tout genre d'excellens Maîtres & de bons modèles, & principalement tout le loisir nécessaire pour se livrer à sa passion favorite ; car parmi tant d'Ordres Religieux, dont l'Eglise & l'Etat sont chargés, la Compagnie des Jésuites a été la seule où tous les momens, le temps du noviciat excepté (1), fussent consacrés à s'instruire ; on n'y consumoit point dans une psalmodie fastidieuse un temps qu'on savoit mieux employer (2). C'est à une Constitution si bien assortie aux véritables intérêts d'une Congrégation monastique, que cette Société doit les hommes célèbres qu'elle a produits, & dont le mérite lui auroit assuré une existence glorieuse & durable, sans l'esprit de domination & de cabale qui l'a rendue odieuse & l'a précipitée dans l'abîme où elle s'est perdue.

Ce fut pendant son séjour chez les Jésuites, que le P. Thoullier, car c'est ainsi qu'on appeloit alors M. l'Abbé

(1) Voyez la Note II sur l'Eloge de Crébillon.

(2) Voyez la Note (a).

d'Olivet, eût l'avantage de connoître l'illustre Despréaux. Il alloit voir souvent ce Poëte célèbre dans sa retraite d'Auteuil ; il recueilloit avidement ses leçons ; il étoit là comme un Disciple de Pythagore, *pendens dicentis ab ore* ; immobile & dans le silence , écoutant ce grand Maître avec une espèce de vénération religieuse (1). Aussi adopta-t-il sans réserve toute la sévérité de ses jugemens littéraires. Peut-être avoit-il, comme son Oracle , le goût plus austère que fin (2) ; son esprit ressembloit à ces palais sains & vigoureux , qui expriment avec force & goûtent avec plaisir le suc des viandes pleines de substance , mais qui ne savent ni distinguer ni apprécier des alimens plus délicats ; peut-être , après tout , ne perdent-ils pas , autant qu'on le croit , à être privés de cette subtilité exaltée & fugitive , souvent plus propre à énerver le goût qu'à le raffiner.

(1) Voyez la peinture que M. l'Abbé d'Olivet a faite lui-même [Hist. de l'Acad. T. II, p. 267] de son attention respectueuse aux discours de Despréaux.

(2) Voyez les Notes sur l'article de Despréaux.

L'attachement du P. Thoullier pour les opinions de Despréaux, s'étendit jusqu'à sa personne ; l'humeur un peu brusque & quelquefois chagrine du Maître, s'accordoit assez avec la franchise & l'espece de rudesse dont le Disciple paroissoit se piquer aussi. C'est au moins sous cet extérieur que l'Abbé d'Olivet s'est montré dans le monde à ceux qui l'ont connu : le Public apprendra néanmoins avec quelque surprise, que tant qu'il fut chez les Jésuites, il eut une réputation toute différente ; on lui trouvoit une urbanité ; une politesse, une douceur, qui faisoient regretter à la plupart de ses amis, que tant de charmes & d'agréments fussent perdus pour le monde, & condamnés à l'obscurité monastique. On ne peut expliquer cette différence singulière du P. Thoullier & de l'Abbé d'Olivet, qu'en supposant, ou que l'Abbé d'Olivet avançant en âge, avoit sur la route prodigieusement changé d'extérieur & de forme, ou que la sévérité attachée à la robe Jésuitique, faisoit louer en lui comme un agrément rare, ce qui n'étoit que l'effet simple & naturel d'une éducation moins agreste

que celle de la plupart de ses Confreres. D'ailleurs le crédit énorme dont cette Société jouissoit alors par la confiance que le Monarque avoit la foiblesse de lui accorder, donnoit à presque tous ses Membres un air de morgue & d'orgueil qui révoltoit jusqu'à leurs amis mêmes ; mais qu'apparemment le Pere Thoullier ne partageoit pas, & dont on lui savoit gré d'être exempt.

Il eut le bonheur de payer à Despréaux, par un service essentiel, l'amitié & les leçons dont l'illustre Satirique le gratifioit. Nous avons dit dans l'Eloge de ce grand Poëte, que l'implacable Jésuite le Tellier lui avoit attribué des vers détestables contre la Société ; vers dont il auroit bientôt cessé de le croire Auteur, s'il eût daigné consulter sur ce sujet le dernier Préfet du Collège de Louis-le Grand, ou même le dernier Ecolier de ce Collège, qui se connût tant soit peu en vers françois. Mais le Tellier, plus fougueux Controversiste que bon Ecrivain, prévenu d'ailleurs contre Despréaux, dont les liaisons avec Port-Royal lui déplaisoient, s'affermissoit,

par cette prévention, dans une erreur dont il ne se foucioit pas de sortir ; il paroïssoit déterminé à perdre le Poëte dans l'esprit du Monarque, que Despréaux avoit tant célébré ; mais qui, devenu vieux & dévot, n'auroit pas hésité à sacrifier son Panégyriste à son Confesseur, & son amour-propre à ses scrupules. Le Pere Thoullier se rendit médiateur, entreprit de justifier son ami, fut assez heureux pour y réussir, & appaisa tout. Le fidele ami de Despréaux & son respectueux Commentateur, l'Avocat Lyonnois Brossette, nous a conservé quelques Pièces curieuses de cette grande négociation (1). On y voit le fiel & l'insolence du Confesseur Jésuite, la sage modération du Médiateur, & la violence que le Poëte se fait en frémissant pour contenir la bile dont il est-plein contre son odieux adversaire, sans pouvoir, malgré ses efforts, empêcher qu'elle ne lui échappe.

Le P. Thoullier dut se faire aussi lui-même quelque violence pour la médiation dont il se chargeoit ; car il n'aimoit pas le P. le Tellier, & par-

(1) Voyez la Note (b).

tageoit ce sentiment avec presque tous ses Confreres. On lui a plusieurs fois entendu dire , que lorsque ce Jésuite passa de la dignité de Provincial, dont il étoit revêtu , à celle de Confesseur du Roi, la plupart des Jésuites , & surtout les plus jeunes , au nombre desquels étoit le P. Thoullier, furent transportés de joie, non de l'honneur que recevoit le P. le Tellier, mais d'être délivrés du sceptre de fer avec lequel il les gouvernoit. Heureuse l'Eglise de France , si elle n'avoit pas trouvé son malheur dans un événement qui soulageoit tant la Société !

Le jeune Jésuite, qui voyoit si assidument le Législateur du Parnasse , crut par cela même avoir quelque droit de s'y placer. Il osa pendant quelques années être Poëte : nous savons de lui-même qu'il avoit fait beaucoup de vers françois, & qu'il fut assez juste ou assez sévère, dans un âge plus avancé, pour les dévouer à ce qu'il appeloit lui-même , *emendaturis ignibus* (1); bien différent de cette foule de jeunes Littérateurs , qui , craignant de perdre ce que le Pu-

(1) Au feu destiné à les corriger.

blic n'eût jamais réclamé, se hâtent de lui offrir les fruits avortés de leur verve, & ont la douleur d'entendre prononcer contre ces Productions malheureuses, la sentence qu'ils auroient prévenue en les condamnant à l'oubli.

Il passa de la Poésie à la Chaire, & s'y livra avec la même ardeur; mais pour se pénétrer des principes & du goût d'une éloquence saine, & pour avoir sous les yeux, dans le même Ecivain, le précepte & l'exemple, il s'attacha sur-tout à Cicéron; à force de le lire & de le méditer, il prit pour cet Auteur le goût vif & l'espece de passion qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours, & consignée dans tous ses Ecrits; cet enthousiasme déclaré, cette profession de foi constante, a été parmi les Gens de Lettres comme l'écusson de M. l'Abbé d'Oliver, ou, si l'on veut, sa cotte d'armes distinctive. Il sembloit répéter sans cesse à tout ce qui l'environnoit, l'espece de cri de guerre qu'il a fait retentir dans une de ses Harangues Académiques : *Lisez Cicéron, lisez Cicéron* (1). A peine

(1) Voyez le Recueil des Harangues de l'Académie, T. VI, p. 253.

permettoit-il aux jeunes gens d'autres lectures, qui ne lui paroissent guere propres qu'à leur corrompre le goût. On lui demandoit son avis sur les Ouvrages d'un jeune Ecrivain, qui annonçoit dès lors les plus grands talens, & qui a tenu depuis tout ce qu'il promettoit, l'Auteur des Eloges de Sulli, de Descartes & de Marc-Aurele ; l'inflexible Cicéronien répondit avec une sévérité chagrine : *Il a trop lu Tacite.* M. l'Abbé d'Olivet n'eut point *cet* *écueil* à éviter. Fidele au Dieu qu'il avoit choisi, il ne porta point ailleurs son hommage. Aussi, quoiqu'obligé chez les Jésuites à d'autres études, la lecture de Cicéron, devenue son occupation chérie, lui rendit bientôt toute autre occupation fastidieuse ; & comme il craignit que ses Supérieurs ne le forçassent de faire diversion à cette lecture en se tournant vers des objets contraires à son goût, il quitta la Société à l'âge de trente trois ans, c'est-à-dire, au moment où il étoit près de s'y engager pour toujours (1). Mais en la quittant, il conserva pour elle

(1) Voyez la Note (c).

cet attachement, pour ainsi dire, filial, devenu parmi nous comme le signallement de presque tous ceux qui ont appartenu à cette Société célèbre ; attachement qui prouve en eux , ou le souvenir estimable de ce qu'ils lui doivent , ou l'habitude qu'ils y ont contractée du patriotisme général qui étoit comme inhérent à tous les Membres de cette Compagnie , & que la robe Jésuitique sembloit en quelque maniere envelopper. On a vu même (& M. l'Abbé d'Olivet en citoit d'illustres exemples) , on a vu plusieurs de ceux qui avoient dépouillé cette robe par mécontentement de leurs Confreres , afficher pour eux , après les avoir quittés , le zele le plus courageux & le plus vif , non seulement dans les beaux jours de la Société , mais dans ses jours d'infortune & de destruction ; on a vu la plupart de ses déserteurs travestis , ou plutôt de ces Ex-Jésuites honoraires , conserver jusqu'à cet esprit d'intrigue fourde & de manége hypocrite , qui , des Chefs de la Société , se répandoit jusqu'à ses Membres. On a vu enfin , comme le disoit encore M. l'Abbé d'Olivet , des Ex-Jésuites , qui , dans

cette Société, n'avoient point fait parler d'eux, en montrant tellement l'esprit après leur retraite, qu'on a dit, *qu'ils s'étoient faits Jésuites depuis qu'ils ne l'étoient plus.* Notre Académicien, & pendant qu'il fut Jésuite, & depuis qu'il eut cessé de l'être, a toujours été à l'abri de ce reproche. Il ne fut ni ambitieux, ni tartuffe, ni adulateur; il le fut si peu, qu'il ne voyoit pas même ces vices dans plusieurs de ses Confreres, en qui néanmoins ils pouvoient être apperçus par des yeux moins clairvoyans que les siens. Tout Jésuite étoit son ami, même sans en être connu, & comme par provision ou par sympathie. Peut être aussi y entroit-il une sorte de prudence & presque de politique; peut-être craignoit-il de déplaire à une Société qui ne pardonnoit pas, & de mériter par quelque faute, même involontaire, ce ressentiment implacable dont il avoit été à portée de voir de près & souvent les redoutables effets. Son amitié ferme & intrépide pour les Jésuites a fait présumer qu'en conservant l'esprit général qui attache à cette Compagnie ses anciens Membres, il avoit de plus con-

servé avec elle des relations particulières plus ca: hées & plus intimes. Il fut, dit on, lié aux Jéuites jusqu'à la fin par cette espece d'*affiliation* qui s'étendoit jusqu'aux Séculiers, qui les mettoit dans une espece de dépendance de la Société, qui a donné à cette Société tant d'amis & des partisans déclarés ou secrets; on assure même que ces PP. ont eu l'adresse d'engager dans une association si habilement formée, des Princes & des Monarques, s'avilissant eux-mêmes par ce dévouement, qui les réduisoit à n'être plus que les premiers des Moines.

Pendant que M. l'Abbé d'Olivet étoit encore dans la Société des Jéuites, on avoit voulu l'appeler en Espagne pour lui confier l'éducation du Prince des Asturies. Mais il sentit que l'éducation d'un Prince avoit trop de difficultés morales, pour qu'il pût espérer un succès capable de le dédommager du sacrifice qu'il auroit fait de sa liberté. Il renonça donc à cet emploi si flatteur pour la vanité, mais presque impossible à bien remplir; il préféra à la faveur & aux richesses, la liberté & l'étude, & à l'humble métier de courtisan,

tifan, l'état noble d'Homme de Lettres. Peut-être aussi (car pourquoi taire ce motif ?), peut-être M. l'Abbé d'Olivet, instruit par ses Confreres du peu de considération dont les Lettres jouissoient alors à la Cour d'Espagne, voulut, sans oser trop le dire, imiter Pétrarque, qui dédaigna avec un noble orgueil de paroître à la Cour de Philippe de Valois, parce que le Monarque avoit pour les Lettres, non seulement l'indifférence dont tant de Rois ont été coupables, mais une haine dont il avoit l'ineptie & la mal-adresse de se glorifier ; quoiqu'ayant donné sur lui tant de prises par ses fautes & par ses revers, il eût le plus grand intérêt de ne pas offenser des hommes qui devoient, par leurs Ecrits, le livrer à la Postérité. Ce Roi, si peu considéré par elle, n'avoit pas même la misérable finesse de ce Tyran de Syracuse, qui » disoit : J'entretiens à ma Cour des » Philosophes & des Beaux-esprits, » non que je les estime, mais parce que » je veux être estimé à cause de la fa- » veur que je leur montre (1) «.

(1) Voyez la Note (d).

Le premier Ouvrage de notre Académicien ne pouvoit manquer d'avoir Cicéron pour objet ; ce fut la Traduction des *Entretiens sur la nature des Dieux*. Il donna depuis, conjointement avec M. le Président Bouhier, la Version des *Tusculanes*, du même Auteur ; il publia ensuite celles des *Catilinaires* ; enfin il recueillit dans les Ouvrages de Cicéron , les endroits qui lui parurent les plus propres, non seulement à former le goût des jeunes gens , mais à leur inspirer des principes solides & lumineux de justice , de sagesse & de bienfaisance : ces morceaux , traduits avec soin , parurent sous le titre de *Pensées de Cicéron , pour servir à l'éducation de la Jeunesse*. C'est une espece d'*esprit* de cet Orateur Philosophe ; *esprit* infiniment plus digne de ce nom , que ces extraits informes & mal choisis de tant d'Auteurs modernes , compilés aussi sous le nom d'*esprit* , & quelquefois de *génie* , par des hommes qui ne donneront à personne la peine de recueillir le leur (1).

(1) On nous a donné le génie de *Montesquieu* , le génie de *M. Hume* , l'*esprit* de

Toutes ces Traductions furent très-bien reçues , & ont conservé jusqu'aujourd'hui la réputation qu'elles obtinrent lorsque l'Auteur les donna pour la première fois. Elles parurent écrites avec la fidélité la plus exacte , & la correction grammaticale la plus scrupuleuse. Ces deux qualités les rendirent sur-tout très-recommandables pour cette classe d'hommes , qui est chargée d'enseigner dans nos Colléges les principes des deux Langues ; ils pouvoient, en envisageant sous ce point de vue les Versions de M. l'Abbé d'Olivet , les offrir à leurs Disciples comme des modèles. Des Juges plus délicats ou plus difficiles décideront si , au mérite de l'exactitude & d'une diction pure , ces Versions joignent celui de l'élégance & des graces qu'on doit désirer dans un Traducteur de Cicéron ; si l'on trouve dans M. l'Abbé d'Olivet cette heureuse aisance , ce choix & cette noblesse d'expression jointe à la plus aimable simplicité , & sur-tout cette

M. de Voltaire , celui de Fontenelle , celui de Montagne , &c. , & jusqu'à celui de l'Abbé des Fontaines , & des Journalistes de Trévoux.

harmonie si douce & si facile qui caractérise les Ouvrages de l'Orateur Romain ; qualités si propres tout à la fois , & à charmer ceux qui lisent Cicéron dans sa Langue originale , & presque à désespérer ceux qui voudront faire passer dans notre Langue , non pas seulement les traits grossiers de son visage , mais le caractère intéressant de sa physionomie , & la mélodie séduisante de son style.

M. l'Abbé d'Olivet , en se consacrant au pénible métier de Traducteur , n'ignoroit ni le travail qu'il exige , ni les dégoûts que l'opinion même des Gens de Lettres semble y avoir attachés. » Un Traducteur , dit-il dans son Histoire de l'Académie , doit être un » Protée qui n'ait point de forme immuable , & qui sache prendre tous » les caractères de ses originaux ; mais » pour cela , outre la souplesse du génie , il faut de la patience , vertu qui » manque plus que le génie aux Français , & qui manque sur-tout aux » Traducteurs ; car tout Ecrivain ne » fait d'efforts qu'à proportion de la » gloire qu'il se promet de son Ouvrage ; & comme les Traducteurs » savent que le Public n'attache qu'une

» gloire médiocre à leur travail, aussi
 » sont-ils sujets à ne faire que des es-
 » forts médiocres pour réussir ». C'est
 aux connoisseurs à juger si M. l'Abbé
 d'Olivet a mieux fait parler Cicéron
 qu'un autre Académicien dont il fait
 mention dans son Histoire, le Jansé-
 niste Dubois, qui, ayant traduit plu-
 sieurs Ouvrages de ce grand Orateur,
 & quelques-uns de S. Augustin, avoit
 fait croire à quelques-uns de ses Lec-
 teurs, que l'Auteur de *la Cité de Dieu*
 & celui des *Offices* se ressembloient
 absolument par la manière d'écrire (1).

En s'occupant à mettre en françois
 les Ouvrages philosophiques de Cicé-
 ron, M. l'Abbé d'Olivet avoit eu oc-
 casion de faire quelques recherches sur
 la Philosophie ancienne; le résultat de
 ces recherches est imprimé à la suite
 de sa Traduction *de la nature des*
Dieux, sous le titre de *Théologie des*
Philosophes. C'étoit à peu près à cette
 Théologie ancienne que se bor-
 noient ses connoissances philosophiques;
 elles ne s'étendoient pas jusqu'à la Phi-
 losophie moderne, qu'il avoit même l'in-

(1) Voyez la Note (c).

justice de mépriser au fond de son cœur, quoiqu'il ne pût s'en dissimuler les progrès journaliers, & que ces progrès lui donnassent même quelquefois une humeur secrète dont il ne s'apercevoit pas. Plein d'admiration pour les Anciens, il trouvoit dans leur philosophie jusqu'aux vérités les plus sublimes, dont ils étoient si loin d'avoir même une idée confuse.

L'admirateur passionné & le Traducteur infatigable de Cicéron ne se contenta pas d'enrichir notre Langue, autant qu'il étoit en lui, des Productions de ce grand Homme qui lui en parurent les plus dignes; il entreprit de donner une édition complète de tous ses Ouvrages, avec le texte le plus pur, & avec des remarques, où, sans rien mettre de superflu, il n'omettoit aussi rien d'utile. Il se livra avec ardeur à ce grand travail durant plusieurs années, & il eut la satisfaction de jouir du fruit de ses veilles par le succès avec lequel son édition fut accueillie de tous les Savans de l'Europe. En effet, elle ne laisse rien à désirer pour la correction du texte, pour la netteté, la précision, le savoir & le goût qui brillent

dans les remarques , & pour la beauté même de l'exécution typographique. La plupart des Editeurs & Commentateurs promettent beaucoup , tiennent peu ; M. l'Abbé d'Olivet , dans son *Cicéron* , donne beaucoup sans le promettre. Il n'y a pas une note de lui , mais toutes sont des meilleurs Commentateurs , & chacune est appuyée d'un nom illustre. Ainsi le goût de l'Editeur paroît également & dans le choix des richesses qu'il a empruntées d'ailleurs , & dans celles qui lui appartiennent , entre autres , dans une Préface savante , judicieuse & bien écrite , qui sert de frontispice à l'Ouvrage , & qui en décore l'entrée. M. l'Abbé d'Olivet avoit d'abord entrepris cette Edition à la sollicitation de la Cour d'Angleterre ; on eut honte à la Cour de France de laisser aux Etrangers l'honneur de récompenser son travail ; & il dut à cette émulation nationale ou ministérielle , une pension de 1500 livres qu'il eut sur la cassette ; prix modique de ses peines , mais qui suffisoit à ses desirs , & qui n'étoit à ses yeux qu'une marque précieuse & chère de la satisfaction de son Souverain. Il est vrai

qu'il jouissoit d'ailleurs d'une aisance honnête pour un Savant livré à la retraite & à l'étude ; mais combien d'hommes plus opulens que lui n'en ont pas été moins avides ? Les distributeurs des graces, auprès desquels son mérite lui donnoit accès, étoient étonnés de le voir sans cesse demander pour les autres & jamais pour lui. Il vivoit avec cette économie & cette simplicité si ordinaire & si naturelle à ceux qui cultivent les Lettres ; économie que l'on a injustement taxée d'avarice dans quelques Ecrivains célèbres, à qui leur fortune sembloit permettre un état plus fastueux ; heureux, quoi qu'on en dise, d'avoir été assez sages pour trouver dans le travail leurs plaisirs les plus chers, & d'avoir ignoré ces besoins factices, si tristement nécessaires à tant d'hommes dont l'ame & la tête sont également vides (1).

M. l'Abbé d'Oliver n'étoit encore connu que par une de ses Traductions, lorsqu'il fut reçu dans l'Académie Française. Cette Compagnie crut lui devoir tenir compte de ses premiers tra-

(1) Voyez la Note (f).

vaux , de sa modestie , & des suffrages qu'il avoit obtenus dans un genre d'écrire où les succès , encore si rares de nos jours , l'étoient alors bien davantage. Il fut élu , quoiqu'absent , dans le temps qu'il étoit allé rendre les derniers devoirs à son pere : l'Académie , en le dispensant de solliciter les suffrages que ses travaux sollicitoient assez , fit en cette occasion ce qu'elle devoit toujours faire ; les Lettres & la Compagnie y gagneroient ; mais l'intrigue & le crédit , ces deux ressources de la médiocrité, rendront nos vœux inutiles.

Comme les Traductions publiées par M. l'Abbé d'Olivet , soit avant , soit après son entrée dans cette Compagnie , étoient de très-bons modèles pour la pureté de la Langue Françoisse , il pouvoit se flatter d'avoir suffisamment rempli par ce travail le devoir d'Académicien , même avant que d'en avoir le titre ; il crut cependant que sa nouvelle qualité l'obligeoit à faire quelque chose de plus pour une Langue qui lui étoit chère , & qu'il n'avoit pas eu , à l'exemple de tant d'Erudits , l'injustice & l'ineptie de négliger pour apprendre très imparfaitement les Langues ancien-

nes. Il donna son Traité de la *Profodie Francoise*, qu'on peut regarder comme étant à la fois l'apologie & l'éloge de notre Langue. L'Auteur se propose de développer dans cet Ouvrage toutes nos richesses & nos ressources quant à la Profodie ; il tâche sur-tout de prouver, ce qui ne paroît pas facile, que nous n'avons à cet égard rien ou presque rien à envier aux Grecs & aux Latins, & que presque toutes nos syllabes ont une mesure déterminée. On ne peut dissimuler que M. l'Abbé d'Olivet, qui étoit né loin de la Capitale, & qui n'y étoit pas venu d'assez bonne heure, s'est trompé sur la *quantité* de quelques syllabes qu'il prononçoit à la manière de sa province. Mais on doit en même temps rendre justice à son travail, le plus détaillé & le plus utile qui eût encore paru sur cette matière. Il le seroit parfaitement à tous égards, si quelque Homme de Lettres, bien versé dans notre Profodie, entreprenoit de donner une édition de ce Livre, avec des remarques où il corrigeroit les méprises très-excusables qui sont échappées à l'Auteur, & suppléeroit les omissions presque inévitables qu'il a

faites. On procureroit à la Littérature plus d'avantages en rajeunissant de la sorte les Ouvrages vraiment utiles, par des éditions revues avec soin, corrigées avec intelligence, augmentées quelquefois avec goût, & souvent élaguées avec plus de goût encore, qu'en redonnant vingt fois au Public, dans des Ouvrages qu'on appelle nouveaux, le bien dont il étoit déjà en possession, & en multipliant les Livres, sans multiplier l'instruction ni les lumières (1).

Au *Traité de la Prosodie Française*, M. l'Abbé d'Olivet fit succéder des *Remarques de Grammaire sur Racine*. Quoique plein d'une juste admiration pour ce grand Poète, il jugea utile de marquer les fautes légères qu'il croyoit lui être échappées dans ses Ouvrages. On reproche néanmoins au Censeur d'avoir poussé la sévérité trop loin, & d'avoir plus jugé Racine en Grammairien qu'en Poète; les *Remarques* déplurent sur-tout à un Satirique plus fameux que célèbre, & plus caustique que juste, qui, à chaque ennemi qu'il se faisoit toutes les semaines par ses

(1) Voyez la Note (g).

Feuilles périodiques , croyoit avoir fait une nouvelle conquête. L'Abbé Desfontaines (puisqu'il faut l'appeler par son nom) attaqua les observations sur Racine , par un Ouvrage qu'il intitula *Racine vengé* ; titre d'autant plus impropre , que M. l'Abbé d'Olivet étoit bien éloigné d'avoir voulu par ses Remarques porter la moindre atteinte à la gloire de ce grand Poëte ; il l'avoit au contraire choisi comme le modele le plus parfait de la pureté grammaticale , comme un Ecrivain digne d'être étudié & médité par tous ceux qui veulent s'instruire à fond de notre Langue. Il n'est pas étonnant , il étoit même presque indispensable que celui de tous nos Auteurs qui a le plus enrichi la Langue Française , qui a le mieux vu ce que le génie de cette Langue pouvoit interdire ou permettre , qui a su le plus heureusement & le plus hardiment tout à la fois marier ensemble tant d'expressions , dont l'alliage étoit une entreprise délicate & dangereuse , payât , dans un petit nombre de négligences ou de méprises , le tribut à la condition humaine ; il étoit donc nécessaire , en marquant ces légères ta-

ches , de rendre la lecture de ce Poëte inimitable , aussi utile qu'elle pouvoit l'être aux jeunes Auteurs , qui ne sçau-roient trop étudier Racine , si la Na-ture les a faits pour le remplacer un jour , ou même pour en approcher. Nous n'examinerons point si quelques-unes des fautes ou des licences que M. l'Abbé d'Olivet remarque dans *Racine*, sont permises en poésie, ou même y sont des beautés. Mais il est au moins cer-tain que presque toutes les incorrec-tions que notre scrupuleux Grammai-rien croit appercevoir dans ce grand Poëte, doivent être évitées dans une prose sévère , & que la plupart de ces incorrections , nonobstant même les beautés qui en résultent , n'ont peut-être pas de sauve-garde plus assurée contre le peuple des Critiques , que l'autorité qu'elles tirent du nom res-pecté de Racine. L'Ouvrage de M. l'Abbé d'Olivet , étudié & médité dans cet esprit , fera de la plus grande ins-truction pour les Prosateurs & pour les Poëtes ; il leur apprendra ce qu'ils doivent proscrire ou adopter dans les autres Ecrivains ; il les éclairera sur le caractère de notre Langue , sur ses en-

traves & ses ressources, sa richesse & son indigence, la sagesse de ses loix & la singularité de ses bizarreries. Ce seroit un travail facile, mais digne d'un Poète homme de goût, de marquer avec soin, dans les Pièces de Racine, toutes les expressions nouvelles & hardies qu'il s'est permises, & de les réunir dans un même Recueil, aussi précieux pour la Langue, qu'intéressant pour les Gens de Lettres. Ils ne pourroient, en lisant ce Recueil, se refuser à une réflexion bien naturelle; c'est que s'il avoit existé du temps de Racine quelqu'un de ces Cerberes de la Littérature, qui, trois ou quatre fois le mois, déchirent à tort & à travers les Ouvrages des autres, il n'eût pas manqué de tourner ces expressions en ridicule, & d'appeler leur Auteur un Poète gothique & barbare, abusant des libertés de la Poésie pour se faire une Langue qui ne seroit jamais parlée que de lui seul. Une pareille critique auroit fourni la plus douce pâture à ce même Abbé Desfontaines, qui défendoit Racine mort, & qui l'auroit décrit vivant. Il faisoit un crime à M. l'Abbé d'Olivet de n'avoir pas témoi-

gné assez de respect pour un grand Homme , que soixante ans plus tôt ce prétendu *Vengeur* eût vilipendé sans pudeur & sans égards. Aussi notre Académicien , bien tranquille sur l'utilité de son Ouvrage , sur la justesse de ses remarques , & sur la sincérité de son admiration pour Racine , dédaigna de répondre aux critiques de l'Abbé Desfontaines ; il fit seulement quelques observations légères sur cet Aristarque , dans une lettre qu'il adressa à M. le Président Bouhier. Il y avoue à son illustre ami , combien il est étonné de l'acharnement du moderne Zoïle , avec lequel il n'avoit cependant aucune espèce de concurrence : » Car je ne suis » occupé , dit-il , qu'à faire honneur » aux morts , & lui à déchirer les vivans ». Il ajoute , après avoir caractérisé , avec autant de vérité que d'énergie , la partialité , la passion , & les bévues fréquentes du Critique , » qu'occupé depuis tant d'années à » nous faire le portrait d'un millier » d'Auteurs , l'Abbé Desfontaines n'a » jamais fait que le sien ». M. l'Abbé d'Olivet rappeloit à cette occasion la sottise naïve de ce même Compileur

d'invectives hebdomadaires, qui, embarrassé des reproches que lui faisoit un homme en place sur le vil métier qu'il exerçoit, lui dit tranquillement : *Il faut que je vive ;* & en reçut cette courte réponse : *Je n'en vois pas la nécessité.* Ex - Jésuite, ainsi que M. l'Abbé d'Olivet, il se piquoit, disoit-il, de beaucoup d'estime & d'amitié pour lui malgré leur querelle, & lui auroit dit volontiers, comme il avoit fait dans une autre occasion à un homme qui se croyoit son ami, & dont il avoit déchiré l'Ouvrage : *Alger mourroit de faim, s'il vivoit en paix avec tout le monde.* Il osa dédier à l'Académie Française (sans l'en avoir prévenue,) son *Racine vengé*, en protestant, comme le font toujours les pareils, *de la pureté de ses intentions & de son zèle pour les Lettres,* & sur-tout, ce qui donnoit à cette protestation un grand air de vérité, en *désavouant* quelques Satires grossières qu'il avoit faites contre l'Académie, & dont il eût été bien fâché qu'on ne le crût pas l'Auteur. » Vous êtes, Messieurs, dit-il, les arbitres de la Langue ; plût à Dieu, » ajoute-t-il par un *rebus* ingénieux,

» que vous le fussiez aussi *de la langue*
 » prise dans un autre sens, c'est-à dire,
 » que vous fussiez les Juges de tous les
 » traits que la malignité ou la préven-
 » tion sement contre la réputation des
 » Gens de Lettres ». L'Académie,
 sans que M. l'Abbé d'Olivet l'en sol-
 licitât, déclara qu'elle se tenoit d'au-
 tant plus offensée de cette Dédicace
 faite sans son aveu, que si l'Auteur lui
 en avoit demandé la permission, elle
 la lui auroit refusée ; & elle ne fit pas
 plus d'attention à l'apologie du Sa-
 tirique, que les Magistrats n'en font aux
 plaintes de ces criminels, dont la
 réponse aux preuves qui les condam-
 nent, est qu'ils ont le malheur *d'avoir*
des ennemis. Tel étoit l'Antagoniste à
 qui M. l'Abbé d'Olivet avoit à faire.
 Nous rapportons ces différens traits,
 non seulement parce qu'ils font la
 peinture fidelle du Satirique dont il
 s'agit, mais parce que nous avons plus
 d'une fois entendu notre Académicien
 en faire une application peu flatteuse
 aux dignes successeurs de ce Forban
 Littéraire, qui se sont ignominieuse-
 ment traînés sur ses traces, & qui,
 pleins du même fiel que lui, n'ont pas

même eu comme lui l'art facile & méprisable de le préparer & de le répandre.

Nous sommes pourtant fâchés que M. l'Abbé d'Olivet ait un peu gâté la réponse, de très-bon goût, qu'il a faite à son Censeur, par une Epigramme latine qui n'est pas tout-à-fait du même genre; Epigramme faite pour le temps des Scioppius & des Saumaïses (1).

Ce léger écart où se laissa entraîner en ce moment un Ecrivain tel que M. l'Abbé d'Olivet, mesuré dans ses Ecrits, & accrédité par la sagesse de sa conduite, est une leçon utile pour nos Auteurs; ils apprendront, par cet exemple, que quand on fait à des Satires l'honneur d'y répondre, ce doit être avec le sel & la gaîté de la Motte (2), & non avec le fiel & la fange de Scalliger; supposé néanmoins qu'il ne vaille pas mieux encore y opposer le mépris & le silence de Fontenelle, plus fait pour humilier l'envie que les repré-

(1) Voyez la Note (h).

(2) Voyez l'Eloge de cet Académicien, & sa réponse aux invectives de Madame Dacier.

faillies les plus sanglantes & les mieux méritées. Il n'y a peut-être qu'un exemple de conduite encore plus estimable ; c'est celui d'un autre Philosophe, qui, outragé par un Satirique, lui répondit par une Epigramme ingénieuse & sanglante, & la lui envoya en l'assurant qu'elle ne seroit vue de personne : l'offensé vouloit prouver à l'agresseur, par cette vengeance si noble, qu'au talent de faire des Satires, il joignoit le mérite d'en dédaigner l'usage.

M. l'Abbé d'Olivet étoit si éloigné de vouloir déprimer Racine en y cherchant des fautes, qu'il a même défendu de son mieux, dans ces *Remarques* tant critiquées, une des fautes principales que de sévères Critiques ont reprochée à ce grand Poëte, le récit de *Théramene* dans la Tragédie de *Phédre*. Il est vrai que l'Apologiste de ce récit auroit pu le mieux justifier; car il s'attache presque uniquement à faire voir que l'expression de *Théramene*,

Le flot qui l'apporta, recule épouvané,

est très-poétique & très-belle, ce qui n'est pas l'état de la question, & même

est un des objets de la critique : mais la foiblesse seule de la défense, jointe au ton de bonne foi qu'on y remarque, suffiroit pour prouver le zele du défenseur (1). Il s'est montré admirateur si vrai de Racine, même en ne plaidant pas assez bien pour lui, qu'il seroit encore moins absurde, quoique toujours très-injuste, de le regarder comme un enthousiaste peu éclairé de ce grand Poëte, que comme son ennemi secret & son Commentateur perfide.

Il ne borna pas ses travaux académiques aux deux Ouvrages sur la *Prosodie* & sur *Racine* ; il entreprit d'écrire l'Histoire de cette Compagnie, dont Pélisson n'avoit fait qu'environ vingt années, & il la continua jusqu'au commencement de notre siècle. L'Ouvrage de Pélisson avoit conservé long-temps une réputation dont il n'étoit pas tout-à-fait digne. M. l'Abbé d'Olivet, dans sa continuation, feint de ne succéder qu'en tremblant à un tel prédécesseur ; mais s'il étoit décent qu'il parût effrayé de son modele, au

(1) Voyez la Note (i).

fond il ne devoit pas le redouter beaucoup ; sa continuation de l'Histoire de l'Académie, éloge rare dans un Continuateur , soutient le parallele avec avantage ; elle est d'ailleurs recommandable par la fidélité des recherches , & par plusieurs faits intéressans pour la Compagnie , que l'Auteur y a conservés. On y désireroit un peu plus de noblesse & d'aménité dans le style. L'austérité du goût dont l'Historien faisoit profession , les leçons qu'il avoit reçues de Despréaux , la lecture des Anciens dont il étoit rempli, lui avoient inspiré un juste éloignement pour l'affectation & l'enflure ; mais peut-être a-t-il donné dans l'écueil contraire , en cherchant la simplicité jusqu'à l'excès , peut-être tombe-t-il quelquefois dans le style bourgeois & familier , en voulant éviter le style guindé & précieux. Cette critique, la seule qu'on puisse faire de cet Ouvrage , ne fut pourtant pas celle qu'on en fit. On accusa l'Auteur d'avoir été l'apologiste de *Cotin* : il ne faut que lire l'article de cet Académicien infortuné , pour voir à quel point le reproche est injuste ; M. l'Abbé d'Olivet n'a eu garde de défen-

dre les vers de *Cotin* : il passe condamnation de très-bonne grace sur ces Productions malheureuses ; mais il a cru ne devoir pas refuser, à d'autres égards, de modestes éloges à cet Ecrivain , qui auroit pu tenir quelque rang dans les Lettres , s'il n'avoit pas voulu être Poète malgré la Nature. Cependant le prétendu Apologiste de *Cotin* fut l'objet de quelques Epigrammes , aujourd'hui entièrement oubliées , comme toutes celles qui joignent au malheur d'être méchantes , la mal-adresse d'être mauvaises. Une de ces Epigrammes fut attribuée au fameux Jean - Baptiste Rousseau , soi-disant ami de M. l'Abbé d'Olivet , à qui même il avoit des obligations ; mais le Poète étoit bien capable d'avoir oublié en cette occasion son bienfaiteur , & n'avoit déjà que trop annoncé par des satires de cette espece , ce qu'on pouvoit attendre de lui : il se défendit pourtant bien on mal d'avoir fait à son ami cette galanterie poétique , & l'offensé voulut bien le croire.

On auroit un peu plus de peine à disculper entièrement M. l'Abbé d'Olivet de n'avoir pas , dans son Histoire

de l'Académie , rendu une justice suffisante à la Bruyere & à Quinault. Il reproche au premier , à qui d'ailleurs il donne de justes louanges , un style entortillé & guindé , qui n'est certainement pas son défaut , & que le Censeur Panégyriste a confondu avec le style énergique & original qui fait le caractère du Théophraste moderne. M. l'Abbé d'Olivet ne paroît pas non plus avoir assez senti le prix & le charme de la sensibilité exquise qui respire dans les vers de Quinault ; il lui accorde seulement le mérite d'avoir fait des vers propres pour le chant ; mérite auquel notre Académicien ne paroît pas avoir attaché beaucoup d'estime , si l'on en juge par la manière sobre & mesquine dont il l'apprécie. Mais Despréaux avoit critiqué Quinault & la Bruyere ; & les décisions de Despréaux sembloient à M. l'Abbé d'Olivet des arrêts sans appel. Il étoit pour ce grand Poète ce que ce grand Poète étoit pour les Anciens ; & dans son Histoire de l'Académie , il auroit écrit volontiers en plus d'un endroit, *le Maître l'a dit*. Soyons cependant équitables , & convenons que si Despréaux , comme Cri-

tique , étoit l'objet de son dévouement & de son culte, il ne l'étoit pas autant comme Satirique. Le cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet , naturellement bon , quoiqu'en apparence peu sensible , a exprimé sa louable délicatesse sur ce point dans l'article du malheureux Abbé *Cassagne* , à qui les traits envenimés de Despréaux dérangerent la tête & couterent la vie à la fleur de son âge. » Triste fruit de la Satire , » s'écrie l'honnête Historien , & qui » devoit bien rendre amer pour l'Auteur lui-même, le plaisir qu'elle pouvoit d'ailleurs lui donner « !

La sévérité , & , si on l'ose dire , la roideur & l'âpreté de goût que notre Académicien portoit dans ses Ouvrages , le rendoit très - difficile sur ceux des autres. De toutes nos Productions modernes , à peine y en avoit-il quelques - unes qui eussent le bonheur de lui plaire , d'obtenir même son indulgence. Attaché avec superstition aux anciennes maximes , il s'élevoit par une espèce d'ostracisme contre toute innovation littéraire, soit dans les principes , soit dans les Ouvrages ; il ressembloit à ces vieux Officiers , qui, accoutumés

coutumés aux anciennes manœuvres de leur troupe , & croyant qu'on ne peut gagner de batailles que par ces manœuvres , s'écrient que tout est perdu, s'ils-voient faire quelque changement à l'exercice militaire.

Quoique ses études fussent principalement tournées vers des objets de littérature sérieuse & presque aride , il se délassoit quelquefois par des occupations plus légères & plus agréables. Nous avons dit qu'il avoit renoncé de bonne heure à la Poésie Françoisé ; mais il ne renonça jamais absolument à la versification Latine , pour laquelle il se sentoît ou se croyoit plus de talent. Il a même fait imprimer quelques-uns de ses Essais en ce dernier genre, dans un Recueil où il a réuni plusieurs Poésies Latines, & même Grecques, de trois ou quatre Académiciens François ; Poésies fort accueillies lorsqu'elles parurent , & fort estimées encore aujourd'hui de cette classe de Littérateurs , qui tâchent de se persuader qu'on peut faire d'excellens vers dans une Langue morte, par l'impuissance où ils se trouvent , pour la plupart , d'en faire de passables dans leur propre

Langue. Quoi qu'il en soit , les Pieces de M. l'Abbé d'Olivet soutiennent parfaitement le voisinage de leurs rivales. Nous ignorons si le Parnasse Latin de l'ancienne Rome l'eût souffert à côté de Catulle ; mais le Parnasse Latin de l'Academie Françoisé le verra sûrement sans murmure à côté des Massieux, des Huets & des Fraguier, ses Confreres & ses dignes Emules.

Il fut toujours d'une assiduité exemplaire à nos assemblées ; il écoutoit avec autant d'intérêt que d'attention toutes les questions qui s'y propoisoient, & opinoit sur ces questions avec tout le savoir & toute la justesse possible. Il a fait plus, il nous a donné des Remarques en forme d'*Opuscules*, sur quelques difficultés de notre Langue, qu'il a discutées avec autant de clarté que d'exactitude. Ces difficultés regardent les noms, l'article, les pronoms, & sur tout les participes déclinaibles. Son travail sur cette dernière question mérite en particulier la reconnaissance des amateurs de notre Langue, par les principes qu'il a établis sur ce sujet, & les exemples choisis qu'il a résolus & discutés : on y trouve

toutè la précision nécessaire pour éclairer les Grammairiens dans la solution des questions délicates, & quelquefois épineuses, qu'on peut proposer sur ces participes (1).

Il a joint à ces Remarques un Journal écrit par l'Abbé de Choisi, de quelques discussions grammaticales, faites & rédigées avec soin dans nos anciennes assemblées; ce Journal est précieux, & par les observations très-fines qu'il contient, & par l'idée juste qu'il peut donner de nos exercices à ceux qui, sans les connoître, affectent d'en parler avec mépris; ils changeroient bien de langage, s'ils pouvoient assister à une de nos séances particulières. Tel qui s'imagine que l'Académie est oisive dans ces séances, se trouveroit souvent très-embarrassé, non seulement pour résoudre, mais pour analyser & envisager par toutes leurs faces les questions qui s'y proposent, & qui d'ordinaire ont besoin, pour être discutées, de la métaphysique la plus fine, la plus lumineuse & la plus précise. M. l'Abbé d'Olivet l'a

(1) Voyez la Note (k).

dit avant nous dans son Histoire de la Compagnie, & nous ne craignons pas de le répéter ; non seulement l'Académie Française travaille, & travaille beaucoup plus que ses fots ennemis ne le pensent ou ne le disent ; mais c'est la seule Académie qui travaille en Corps : les Mémoires des autres Sociétés savantes ne sont que le travail isolé de chacun des Membres qui les composent ; le Dictionnaire de l'Académie Française, & les améliorations considérables qu'elle y ajoute à chaque édition, sont l'ouvrage de la Compagnie assemblée, & le résultat d'une discussion commune, où chacun de nous apporte en tribut ses connoissances & ses lumières ; discussion qui donne à cet Ouvrage, sinon toute la perfection dont il est susceptible, au moins toute celle qu'il peut recevoir d'une Compagnie prise en Corps (1).

Si M. l'Abbé d'Olivet n'aimoit pas tous ses Confreres, s'il oublioit quelquefois dans nos conversations littéraires qu'ils étoient ses égaux & non ses

(1) Voyez sur le Dictionnaire de l'Académie l'article de l'Abbé Regnier.

disciples, s'il alloit jusqu'à laisser voir à quelques-uns d'eux le peu d'attrait qu'ils avoient pour lui, il a jusqu'à la fin de ses jours constamment & presque tendrement aimé l'Académie. Il a même laissé un monument touchant de ses sentimens pour elle, en lui adressant, une année avant sa mort, la dernière Edition de ses *Opuscules sur la Langue Françoisse*. » Puis-je me flatter, dit-il à ses Confreres, qu'un jour l'examen de ces remarques vous dérobera quelques instans ? Ajoutez, retranchez, corrigez. Je prévois que vous aurez souvent à dire, Il s'est trompé ; mais dites quelquefois, je vous prie, il nous aimoit, il nous respectoit «.

Avec un extérieur peu attirant, & presque fait pour repousser ceux qui n'y étoient pas aguerris, M. l'Abbé d'Olivet portoit au fond du cœur une envie d'obliger sincere & active, que plusieurs Gens de Lettres ont éprouvée. Comme sa réputation, ses travaux & son âge lui avoient mérité la confiance publique, un grand nombre de peres de famille & de Principaux de Collège s'adressoient à lui pour recevoir de sa

main des sujets propres à l'éducation de la Jeunesse ; il en plaça beaucoup , & même en trop grand nombre , comme il ne craignoit point de l'avouer ; car il se plaignoit d'avoir été souvent trompé dans son choix , malgré le soin scrupuleux qu'il apportoit pour ne pas l'être. Il auroit pu se plaindre aussi souvent & avec encore plus de justice , d'un autre malheur dont il ne parloit que très-rarement , celui d'avoir fréquemment éprouvé l'ingratitude , récompense ordinaire des bienfaiteurs. Il faisoit des mécontents de ceux qu'il ne croyoit pas dignes de sa recommandation , & avoit trouvé peu de reconnaissance dans la plupart de ceux qu'il avoit obligés ; aussi pouvoit-il dire avec Cicéron , son Auteur favori , en parlant des bienfaits & de ceux à qui on les accorde ou on les refuse : *Cui placet obliviscitur , qui dolet meminit* (1). M. l'Abbé d'Olivet s'est expliqué plus d'une fois à nous-mêmes avec confiance , sur tel homme de Lettres qui lui étoit redevable de sa petite fortune.

(1.) Celui qu'on oblige l'oublie , celui qu'on néglige s'en souvient.

ne & ne paroiffoit pas s'en fouvenir. Il payoit un jour de quelqu'un de fes Confreres à qui il avoit rendu les plus grands fervices , & qui , fe piquant de procédés au défaut de fentimens , lui témoignoît une reconnoiffance dont la fauffeté perçoit à travers les efforts qu'il faisoit pour l'en convaincre. » Ma » mort , difoit-il , lui tirera une grande » épine du pied «.

Il fe dédommageoit de ces petits chagrins , auxquels une ame bienfaifante , honnête & vraie , doit toujours s'attendre , par l'amitié conftante & inaltérable que lui ont confervée jufqu'à la fin un grand nombre d'hommes célèbres dans les Lettres ; parmi ces hommes eftimables , on doit compter fur-tout M. le Préfident Bouhier , & le P. Oudin , Jéfuite , qui joignoient l'un & l'autre à la plus immense érudition , les agrémens de la Littérature , & cette délicateffe de goût qui ne fe trouve pas toujours jointe avec le favoir (1). De pareils amis , auffi recommandables d'ailleurs par leur fageffe & par leur probité que par leurs

(1) Voyez la Note (1).

connoissances & leurs Ouvrages , suffiroient pour prouver combien M. l'Abbé d'Olivet étoit digne & capable d'amitié , & doivent rendre sa mémoire respectable aux Lettres. Ces liaisons si constantes & si louables , la tendresse de M. l'Abbé d'Olivet pour sa famille , le soin qu'il prenoit de ses neveux , au soutien & à l'avancement desquels il sacrifioit la plus grande partie de son patrimoine , justifient hautement notre Académicien du reproche que lui a fait l'injuste malignité de ses ennemis , en disant de lui dans une espece d'Epigramme :

Jamais il n'aima personne ,
Personne aussi ne l'aima.

Si quelques Gens de Lettres qui lui avoient des obligations , ont eu le malheur de les oublier , il en est aussi qui ont fait gloire de leur reconnoissance pour lui , & dont l'amitié inaltérable a dignement payé leur bienfaiteur. Nous ne citerons que M. de Voltaire , dont le nom nous dispense d'en joindre ici d'autres. M. l'Abbé d'Olivet avoit dirigé au Collège des Jésuites les premières études de cet Ecrivain célèbre ;

il avoit vu & cultivé le germe de ce génie naissant , qui devoit un jour faire tant d'honneur à sa Patrie, aux Lettres, & à ses Maîtres. L'illustre Eleve & son digne Instituteur conserverent fidèlement l'un pour l'autre une estime & un attachement qui fait honneur à tous deux. M. de Voltaire parle avec attendrissement de cette liaison si intime & si ancienne , dans son Discours de réception à l'Académie Française. Il y remplaçoit M. le Président Bouhier , & il étoit reçu par M. l'Abbé d'Olivet, ami du savant Académicien qu'on venoit de perdre. » Il a aujourd'hui , dit » M. de Voltaire en parlant de M. » l'Abbé d'Olivet , un ami à regretter » & à célébrer , un ami à recevoir & » à encourager. Il peut vous dire , » Messieurs , avec plus d'éloquence , » mais non avec plus de sensibilité que » moi , quels charmes l'amitié répand » sur les travaux des hommes consa- » crés aux Lettres ; combien elle sert » à les conduire , à les corriger , à les » exciter , à les consoler ; combien elle » inspire à l'ame cette joie douce & » recueillie , sans laquelle on n'est ja-

» mais le maître de ses idées (1) «.

Quoique M. l'Abbé d'livet fût parvenu à l'âge de quatre vingt six ans, la force de sa constitution & le régime qu'il observoit sembloient lui promettre encore quelques années de vie, lorsqu'en sortant d'une de nos assemblées, il fut tout à coup frappé de l'apoplexie, qui nous l'enleva peu de jours après, le 8 Octobre 1768. Il vit approcher à pas lents, sans impatience comme sans crainte, & avec la tranquillité la plus philosophique, cet instant qu'il n'avoit jamais redouté, mais qu'il avoit depuis long temps prévu. Il faisoit dans ses derniers momens, des réflexions aussi sages qu'intéressantes sur cette chimere qu'on appelle renommée, & dont tant d'Ecrivains sont si avides, mais qu'il avoit envisagée pendant tout le cours de sa vie sous le vrai point de vue qu'elle doit présenter à un Sage, comme un avantage léger & périssable, dont il faut savoir jouir quand on le possède, & savoir se passer quand on en est privé; il la comparoit à cette fortune aveugle qui préside au

(1) Voyez la Note (m).

jeu , & qu'il faut remercier quand elle est favorable , sans la désirer quand elle se retire ; & il eût pu dire de cette gloire si passagère & si enviée, ce que dit des autres biens périssables ce même Cicéron , qu'on ne peut trop citer dans son Eloge : *Caduca semper & mobilia hæc esse duxi..... Quorum ego non tam facultatem unquam & copiam expetendam putavi , quàm & in utendo rationem & in carendo patientiam* (1) (2).

(1) » Ces biens m'ont toujours paru fragiles & fugitifs , & j'ai pensé toute ma vie qu'on devoit moins en désirer la possession & l'abondance , que savoir en régler l'usage & en supporter la privation ».

(2) Voyez la Note (n).



NOTES sur l'Eloge de M. l'Abbé
D' O L I V E T.

(a) **V**OICI de quelle maniere Saint Ignace s'explique sur ce sujet dans ses Constitutions. *Quoniam occupationes, quæ ad animarum auxilium assumuntur, magni momenti sunt, ac nostri Instituti propria..... Non utentur nostri choro ad Horas Canonicas, vel Missas & alia Officia decantanda, quando quidem illis, quos ad ea audienda devotio moverit, abundè suppetat, ut sibi ipsis satisfaciant. Per nostros autem ea tractari convenit, quæ nostræ vocationis ad Dei gloriam magis sunt propria.* » Les occupations nécessaires » pour procurer le salut des ames, » étant très-importantes & propres à » notre Institut..... Les nôtres ne feront point usage du chœur pour » chanter les Heures Canonicales, la » Messe ou d'autres Offices ; ceux qui » auront la dévotion de les entendre, » trouveront abondamment ailleurs de » quoi se satisfaire. Quant aux nôtres,

» ils doivent s'occuper des travaux les
 » plus propres à remplir notre voca-
 » tion , qui a pour objet la gloire de
 » Dieu ». Le saint Instituteur de la
 Société *permet* cependant de chanter
 Vêpres avant le Sermon , si cela peut
 contribuer à rendre le Sermon plus
 utile. Quelques Congrégations ont au-
 torisé le Général à permettre le chant
 pour certaines Fêtes & en certaines
 circonstances , mais il ne peut pres-
 crire la psalmodie quotidienne. La
 Congrégation des Rites ne peut même
 rien ordonner aux Jésuites en cette
 matière , parce qu'elle ne peut aller
 contre les Bulles de Paul III , de Jules
 III , & de Grégoire XIII , qui ôtent à
 ces Peres le chœur & le chant. Le P.
 Oudin, Jésuite, de qui nous tenons ces
 particularités , (Voyez *les Mélanges*
Hist & Philolog. , de M. Michault de
 Dijon , Tome II , page 383 & suiv.),
 assure avoir lu ce qui suit dans un Ma-
 nuscrit latin d'un ancien Jésuite Fran-
 çois , qui avoit vécu avec St. Ignace.
 » Quand les Mendians , disoit le Fon-
 » dateur de cette Compagnie célèbre ,
 » les Moines & les autres Religieux
 » ont abandonné les fonctions labo-

» rieufes de leur Institut, on ne s'est
» pas apperçu qu'ils étoient inutiles &
» onéreux au Public, parce qu'on les
» a vus chanter au chœur à l'ordinaire.
» Je ne veux pas que la Compagnie
» ait cette ressource contre le mépris
» du Public, s'il lui arrive de quitter
» la route que je lui trace ; je veux
» qu'on ne puisse alors se dispenser de
» la détruire comme absolument inu-
» tile. & hors d'état de chanter même
» un *Gloria Patri* ». Ce n'est pas tout-
à-fait comme inutiles qu'on a dé-
truit les Jésuites en France, en Espa-
gne, & enfin dans toute l'Eglise Chrétien-
tienne, ou plutôt Catholique ; car ces
Prétoriens ou *Janissaires* du S. Siège,
devenus odieux au S. Siège même, &
proscrits par lui avec opprobre, ont
eu le bonheur de trouver asile chez un
grand Prince Protestant, qu'ils avoient
jusque-là fort décrié, & qui leur a fait
éprouver tous les avantages de cette
tolérance dont ils étoient si grands en-
nemis. En les expulsant de par-tout
ailleurs, on ne leur a pas reproché de
n'avoir été bons à rien, mais plutôt
d'avoir trop cherché à se rendre né-
cessaires; espece de crime bien plus à

craindre de la part d'une Société religieuse, que le vice obscur & paisible de l'inutilité. Pour éviter d'être méprisable, il ne faut pas qu'elle se rende dangereuse.

(b) Les pieces de cette négociation sont contenues dans les trois Lettres originales suivantes.

*LETTRE du R. P. LE TELLIER,
Confesseur du Roi, au P. THOUL-
LIER, Jésuite, au Collège de Louis
le Grand.*

PAIX EN J. C.

» D'AUTRES Jésuites que vous,
» mon Révérend Pere, m'ont dit aussi
» que M. Despréaux désavouoit les
» vers que l'on faisoit courir sous son
» nom contre nous. Mais ces discours,
» tenus en particulier, n'empêchent
» point que le Public ne continue à les
» lui attribuer; & nos ennemis, qui
» répandent ces vers avec empreffe-
» ment, lui en font honneur dans le
» monde. Ce n'est point nous qu'il est

» besoin de détromper , soit parce que
 » M. Despréaux n'a point d'intérêt
 » de ménager les Jésuites , soit qu'ils
 » croient qu'une telle piece est plus
 » capable de lui faire tort qu'à eux
 » dans l'esprit des honnêtes gens. C'est
 » le Public & le Roi qu'il a intérêt de
 » détromper , & il fait bien les moyens
 » de le faire quand il voudra , s'il croit
 » qu'il y aille de son honneur. S'il ne
 » le faisoit pas , il donneroit lieu à
 » ceux qui ne l'aiment point , de dire
 » qu'il a bien voulu avoir auprès de
 » nos ennemis le mérite d'avoir fait ces
 » vers-là , sans avoir auprès de nous
 » la témérité de les avoir faits. Je suis
 » de tout mon cœur ,

Mon cher Pere ,

Votre , &c.

*LETTRE du P. THOULLIER, Jésuite,
 à M. BOILEAU DESPREAUX.*

» JE vous ai promis, Monsieur, de
 » vous apprendre ce qui se passeroit à
 » l'occasion des vers qui courent à Paris
 » sous votre nom. Ils ont été montrés
 » au R. P. le Tellier ; & aussi-tôt que

» j'en ai été averti, je lui ai écrit que
 » non content de les désavouer, vous
 » m'aviez fait paroître une estime très-
 » sincere pour notre Compagnie, &
 » toute la vivacité imaginable contre
 » l'imposteur qui a emprunté votre
 » nom pour nous insulter. Voici à quoi
 » se réduit la réponse qu'il m'a faite,
 » & dans les propres termes qu'il em-
 » ploie. *Ce n'est point nous, c'est le*
 » *Public & le Roi même qu'il a inté-*
 » *rêt de détromper, & il fait bien les*
 » *moyens de le faire quand il voudra.*
 » *Ces discours, tenus en particulier,*
 » *n'empêchent point que le Public ne*
 » *contribue à lui attribuer ces vers; &*
 » *nos ennemis, qui les répandent avec*
 » *empressement, lui en font honneur*
 » *dans le monde.* J'ai cru, Monsieur,
 » vous devoir fidèlement rapporter ce
 » qu'il y a d'essentiel dans cette Lettre
 » du P. le Tellier, pour vous marquer
 » en même temps mon zele & ma sin-
 » cérité. J'irai demain à Versailles pour
 » une affaire qui ne m'y retiendra
 » qu'une heure ou deux; je lui répé-
 » terai plus au long ce que je lui ai
 » écrit. Vous savez que les ignorans &
 » nos ennemis ne sont pas en petit

» nombre : les uns croient que vous
» avez fait les vers dont il s'agit, &
» les autres voudroient le persuader.
» Jugeriez-vous à propos de faire
» sur ce sujet quelque lettre ou quel-
» que chose de semblable, qu'on pût
» rendre public, si ces sortes de bruits
» continuent ? Au reste, cet expédient
» vient de moi seul, & je vous le
» propose sans façon, parce que je m'i-
» magine que la droiture de mon in-
» tention excuse la liberté que je
» prends. Qu'on vous attribue de mau-
» vaises pièces, & que les Jésuites
» soient attaqués & calomniés, en tout
» cela il n'y a rien de nouveau. Mais
» il est fâcheux & pour vous & pour
» les Jésuites, qu'on emploie haute-
» ment votre nom pour flétrir avec
» plus de succès un Corps où votre
» mérite est si bien reconnu, & où
» vous avez toujours eu tant d'amis. Je
» fais gloire d'en augmenter le nom-
» bre ; & je suis avec un parfait dé-
» vouement,

Monfieur,

Votre, &c.

RÉPONSE de M. BOILEAU DES-
PRÉAUX au R. P. THOULLIER.

» JE vous avoue , mon très-Révé-
 » rend Pere , que je suis fort scanda-
 » lisé qu'il me faille une attestation par
 » écrit pour désabuser le Public , &
 » sur-tout d'aussi bons connoisseurs que
 » les Révérends Peres Jésuites , que
 » j'ai fait un Ouvrage aussi imperti-
 » nent que la fade Epître en vers dont
 » vous me parlez. Je m'en vais pour-
 » tant vous donner cette attestation ,
 » puisque vous le voulez , dans ce bil-
 » let , où je vous déclare qu'il ne s'est
 » jamais rien fait de plus mauvais , ni
 » de plus sottement injurieux que cette
 » grossiere boutade de quelque Cuistre
 » de l'Université ; & que si je l'avois
 » faite , je me mettrois moi-même au
 » dessous des Coras , des Pelletiers &
 » des Cotins. J'ajouterai à cette déclá-
 » ration , que je n'aurai aucune estime
 » pour ceux qui , ayant lu mes Ouvra-
 » ges , ont pu me soupçonner d'avoir
 » fait cette puérile Piece , fussent - ils
 » Jésuites. Je vous en dirois bien da-
 » vantage , si je n'étois pas malade , &

» si j'en avois la permission de mon
 » Médecin. Je vous donne le bon jour,
 » & suis parfaitement ,

Mon Révérend Pere,

Votre , &c.

A ces trois Lettres , nous ajouterons ce fragment d'une autre Lettre de Despréaux au P. Thoullier. » Aimez-
 » moi toujours , mon illustre Pere , &
 » croyez que je ne perdrai jamais la
 » mémoire du service considérable que
 » vous m'avez rendu en contribuant si
 » bien à détromper les hommes de
 » l'horrible affront qu'on me vouloit
 » faire , en m'attribuant le plus plat
 » & le plus monstrueux Libelle qui
 » ait jamais été fait ». Cette Satire ,
 que l'Editeur des Lettres de Brossette
 nous a conservée , est , à la vérité , un
 mauvais Ouvrage dont Despréaux étoit
 incapable ; mais de l'appeler *le plus
 plat & le plus monstrueux Libelle qui
 ait jamais été fait* , & de l'attribuer
 sans preuve à quelque Cuisinier de l'U-
 niversité , semble d'un Poëte pusilla-
 nime , qui a voulu faire sa cour à ces

Jésuites qu'il aimoit si peu, & la leur faire aux dépens d'autrui. Il eût été digne de Despréaux de se justifier avec moins d'aigreur & plus de noblesse.

(c). On fait que chez les Jésuites les derniers vœux ne se faisoient qu'à trente-trois ans, âge où l'on prétend que Jésus-Christ a été mis en croix, & que ces Peres avoient pris pour s'attacher à la leur. Si le choix de cet âge pour la profession semble inspiré par une dévotion un peu minutieuse, au moins est-il très-sage d'avoir reculé jusqu'à un âge si mûr des engagements sacrés & redoutables, qui, dans les autres Ordres, se prennent au sortir de l'enfance, & qui souvent y ont produit tant de scandales & de repentirs. On ne peut trop s'étonner que les Magistrats n'aient pas fait revivre l'ancienne Loi qui défendoit les vœux monastiques avant vingt-cinq ans, Loi qu'un cruel abus avoit comme abolie en tolérant les vœux à seize, & qu'une superstition plus digne du douzième Siècle que du dix-huitième, a fait restreindre de nos jours à vingt ans, malgré la réclamation de tous les Citoyens

sages, & même de plusieurs Prélats aussi pieux qu'éclairés. Voyez les Notes sur l'article de Segrais & sur celui de l'Abbé de Saint-Pierre.

(d) On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici la conversation de Pétrarque sur Philippe de Valois, avec Robert, Roi de Naples, qui, bien différent, à tous égards, du Roi de France, aimoit véritablement les Lettres, les honoroit, les cultivoit même autant qu'il le pouvoit faire un Prince, & un Prince du quatorzième siècle. Il avoit attiré Pétrarque à sa Cour, & se plaisoit à converser avec lui. Il demanda un jour au Poëte, s'il n'avoit jamais été à la Cour de Philippe de Valois : » Je » n'en ai même jamais été tenté, ré- » pondit Pétrarque..... Et pourquoi » cela, dit Robert ? C'est, dit Pétrar- » que, parce qu'il me semble qu'un » homme comme moi ne peut être » qu'un personnage inutile & impor- » tun pour un Roi ignorant. J'aime » mieux vivre dans une honnête mé- » diocrité, que d'aller traîner mon corps » dans un pays où personne ne parle » ma Langue..... Il m'est revenu, dit

» le Roi, que le fils de Philippe aime
 » assez l'étude..... Je l'ai ouï dire aussi,
 » répondit Pétrarque, mais cela ne
 » plaît pas au Roi son pere ; on pré-
 » tend même qu'il regarde comme ses
 » ennemis les Précepteurs de son fils..«.
 Robert fut indigné, & après un mo-
 ment de silence : » Pour moi, dit-il,
 » je jure que les Lettres me sont plus
 » cheres que ma couronne, & s'il fal-
 » loit renoncer à l'un ou à l'autre,
 » j'arracherois bien vite mon diadè-
 » me «. Peu de Souverains, même de
 nos jours, en diroient autant, & bien
 moins encore l'exécuteroient. Il en est
 pourtant un, que nos Lecteurs nom-
 meront d'eux-mêmes, & qui recevant
 d'un Philosophe les éloges dus à ses
 victoires, lui dit pour toute réponse :
N'aimeriez - vous pas mieux avoir fait
Athalie ?

(e) Nous rapporterons ici le passage
 entier & curieux de M. l'Abbé d'Oli-
 vet, sur la maniere de traduire de l'A-
 cadémicien Dubois. » Oserai-je, dit-il,
 » pour donner une idée de son style,
 » rapporter ce qu'une Dame, qui a

» du goût & qui se nourrit de bonnes
» lectures, m'a fait penser sur ce sujet ?
» Elle me demanda comment il se
» pouvoit faire que Saint Augustin &
» Cicéron , deux Auteurs qui ont écrit
» sur des matieres si différentes , & qui
» ont vécu en des temps si éloignés
» l'un de l'autre , eussent un style tout-
» à-fait semblable ! Je lui demandai à
» mon tour , où elle avoit donc trouvé
» cette prétendue conformité ? Est-ce ,
» ajoutai je , dans le choix , ou dans
» l'arrangement des mots ? Est-ce dans
» le tour des pensées ? C'est , me dit-
» elle , dans M. Dubois. J'y trouve que
» Saint Augustin & Cicéron étoient ,
» l'un comme l'autre , deux grands fai-
» seurs de phrases , qui disoient tout
» sur le même ton. Rien peut-être ne
» fait mieux sentir de quelle impor-
» tance il est , pour bien traduire , d'en-
» trer dans l'esprit de son Auteur ,
» qu'on parvienne à ne faire qu'un
» avec lui ». Malheureusement cela est
plus facile à dire qu'à faire , & peut-
être M. l'Abbé d'Olivet en est-il un
exemple.

M. de la Monnoie , dans son Dis-
cours

cours de réception à l'Académie Françoisse, prétend que, » comme il est plus » aisé à la Nature de faire un beau visage, qu'il ne l'est à l'Art d'en attraper la ressemblance, il est plus facile » de bien composer que de bien traduire ». Il se peut, il est même vraisemblable, qu'un homme de talent & de génie produise avec plus de facilité, qu'un Traducteur ne copiera son modele : mais le genre qui produit restera toujours aussi supérieur au Copiste qui ne fait qu'imiter, que la Nature est au dessus de l'Art.

(f) Nous avons dit que la Traduction de *la nature des Dieux*, étoit le premier Ouvrage que M. l'Abbé d'Olivet eût fait paroître *sous son nom*. Ce n'étoit pas en effet le premier dont le Public lui fût redevable. Il avoit été l'Editeur & le reviseur de quelques Traductions de M. de Maucroix, & les corrections qu'il y avoit faites étoient si nombreuses, que ces Traductions pouvoient être regardées comme son Ouvrage. Mais il crut devoir sacrifier cette petite gloire à la mémoire de son ami, & à la reconnoissance qu'il lui

devoit ; car M. de Maucroix , homme de beaucoup de savoir & de goût , avoit , ainsi que Despréaux , éclairé & guidé le jeune Littérateur dans ses premières études. M. de Maucroix étoit Chanoine de Reims , & intime ami du bon La Fontaine. Quoique profond Littérateur , il s'amusoit quelquefois par dévotement à faire de petits vers françois , assez gais , dans le genre de son ami , & n'y réussissoit pas mal pour un Savant , pour un Frère & pour un Chanoine. Voici , par exemple , un Couplet qui fit grande fortune , sur la mort d'une jeune personne.

La fille qui cause nos pleurs
Est morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille , que je te plains
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de Médecins !

(g) Dans l'Ouvrage de M. l'Abbé d'Olivet sur la *Prosodie* , perfectionné suivant le plan que nous venons de tracer , on présenteroit avec tout le détail & toute l'exactitude possible ce que l'Auteur a déjà presque aussi bien développé qu'il le pouvoit faire dans un

premier essai , la quantité considérable de longues & de breves *réelles* que nous avons dans notre Langue ; vérité dont on peut s'assurer d'ailleurs sans avoir recours au Traité de M. l'Abbé d'Olivet , & par un moyen facile qu'il n'a pas indiqué. Il suffira pour cet effet d'essayer de faire une Chanson sur un air connu ; car si on n'apporte pas la plus grande attention au choix des syllabes , on trouvera presque à chaque instant la prononciation sensiblement estropiée dans cette Prosodie. La différence peut être la plus marquée entre la Prosodie de la Langue Françoisse & celle des Langues Grecque & Latine , différence que M. l'Abbé d'Olivet paroît n'avoir pas assez connue , c'est la quantité de syllabes *communes* que renferme la première , c'est-à-dire , de syllabes qui , n'étant proprement ni longues ni breves , peuvent être faites dans la prononciation longues ou breves à volonté. C'est ce qu'on apperçoit sur-tout dans les paroles mises en chant , où un très-grand nombre de syllabes , de celles même qu'on seroit porté à croire essentiellement breves , comportent indifféremment , & sans

choquer l'oreille , des longues ou des breves dans la Musique. Ces syllabes sont par-là essentiellement distinguées de celles qu'on peut appeler longues ou breves *d'obligation* , c'est-à-dire , qui doivent être nécessairement longues ou breves , soit dans le discours , soit dans la Musique même , quoique les Compositeurs se permettent quelquefois de les dénaturer , au grand désavantage de leur Musique. Une autre différence de notre Langue & des Langues anciennes , que l'Auteur du *Traité de la Prosodie* auroit encore pu remarquer , consiste dans les accens , qui , ainsi que la *quantité* , ne sont pas , à beaucoup près , aussi déterminés qu'ils l'étoient chez les Grecs. Chez eux , l'accent servoit à hausser ou à baisser la syllabe ; chez nous , il sert moins à la hausser ou à la baisser , qu'à renfler ou affoiblir le son. C'est une remarque que n'ont pas assez faite ceux qui ont traité cette matiere , & M. l'Abbé d'Olivet lui-même ; la plupart de ces Ecrivains , peu versés dans la Musique , confondent un son fort ou foible , plein ou ramolli , avec un son grave ou aigu , ce qui est néanmoins fort différent ,

comme le savent ceux qui ont la plus légère teinture de la science des sons. Les Profodistes dont nous parlons ont cru que dans la Langue Françoisse l'accent servoit à hausser ou à baisser la voix, au lieu qu'il ne sert qu'à rendre le son plus fort ou plus foible ; erreur dont ils se seroient aisément garantis, s'ils avoient su ou remarqué que la plupart des sons que nous appelons dans notre Profodie *graves*, ou *aigus*, sont indifféremment susceptibles, dans la Musique, d'être chantés en montant ou en descendant, par rapport aux syllabes qui précèdent ou qui suivent ; d'où il résulte que les dénominations de *grave* ou d'*aigu* qui conviennent très-bien à l'accent grec, par le rapport de ces dénominations avec les sons qu'on nomme ainsi, sont très-improprement appliquées aux accens de notre Langue, qui ne donnent point réellement aux syllabes sur lesquelles ils sont placés, le caractère de son *grave* ou de son *aigu*, c'est à-dire, d'intonation plus basse & plus élevée, & qui même ne sont pas toujours destinées à marquer le son des mots, mais quelquefois à distinguer seulement un

mot d'avec un autre. L'accent grave , par exemple , sert uniquement à distinguer la proposition *à* d'avec le verbe *a* , *habet* , & l'adverbe *là* d'avec l'article *la* ; car la prononciation de ces mots est d'ailleurs absolument la même.

Pour en revenir aux syllabes communes dont nous parlions il n'y a qu'un moment , la multitude des syllabes de cette espece , dont la Langue Françoisse abonde , & que lui reprochent , comme un défaut , les Enthousiastes des Langues anciennes , est peut-être moins dans la nôtre un inconvénient qu'un mérite ; & c'est encore une observation importante que M l'Abbé d'Olivet auroit dû faire. Cette espece d'indécision & de liberté que n'avoient pas les Anciens , chez qui presque toutes les syllabes étoient déterminées , quant à leur quantité de *longues* ou de *breves* , nous donne le moyen de varier à certains égards le rythme & le caractère de nos vers , peut-être plus que ne pouvoient faire les Latins & les Grecs , & d'exprimer plus aisément , par la vitesse plus ou moins grande de la prononciation , les objets que nous avons à peindre. Mais cette

même indécision dans la quantité d'un grand nombre de nos syllabes , semble aussi s'opposer , comme nous l'avons dit ailleurs , à l'entreprise qu'on pourroit former , de donner à notre Langue des vers *métriques* , c'est à-dire , mesurés à la façon des Latins & des Grecs ; aussi plus d'un réformateur ancien & moderne a-t-il vainement tenté d'introduire dans notre Poésie cette innovation , à laquelle il n'y a pas d'apparence que nos oreilles puissent jamais s'accoutumer : c'est le sentiment de M. l'Abbé d'Olivet , sentiment qu'il appuie sur des preuves aussi simples que solides. Mais l'Auteur , en enlevant à notre Langue ce prétendu avantage , ou plutôt en ôtant à nos Poètes cette manière de la défigurer , montre avec combien de goût & de finesse les Racines , les Despréaux & leurs dignes successeurs ont su faire usage de notre Prosodie , pour donner de la mélodie à leurs vers , & pour peindre non seulement à l'esprit , mais à l'oreille , les images & les sentimens mêmes qu'ils se propoient d'exprimer.

Un autre objet qui eût été bien digne des observations , & peut-être

même des réformes de M. l'Abbé d'Olivet, c'est l'usage absurde qu'on fait des accens dans la Langue Françoisse, même pour déterminer la prononciation de certaines syllabes. On prodigue l'accent aigu dans un grand nombre de mots, qu'on prononceroit ridiculement en suivant à la rigueur cet accentuation. Par exemple, on marque d'un accent aigu les deux premiers *e* du mot *téméraire*, comme si les syllabes *te* & *me* dans ce mot se prononçoient de la même manière que les dernières syllabes de *bonté* & d'*aimé*. Il en est de même d'une infinité d'autres mots; car cette absurdité se rencontre à tout moment dans notre accentuation. L'*e* dans les deux premières syllabes du mot *téméraire* a beaucoup plus de rapport, quant à la prononciation, avec celle du premier *e* dans le mot *fidèle*, *e* qu'on marque d'un accent grave. Ainsi il seroit beaucoup plus raisonnable d'écrire & d'accentuer ainsi, *téméraire*. On peut remarquer à ce sujet qu'il y a dans notre Langue cinq *e* très-distincts & très-différens; 1.^o l'*é* qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *fermé*, comme dans

bonté. L'accent aigu devoit être pour cet *e* seul , & pour ceux dont la prononciation est absolument semblable ; 2°. l'*é* qu'on nomme aussi , je ne fais pourquoi , *grave* , comme dans *fidèle* , *répondre* (qu'on accentue mal à propos *répondre*) ; 3°. l'*é* ouvert & long , comme dans *problème* , *succès* (qu'on accentue mal à propos *succès*) ; 4°. l'*e* que je nomme *demi-muet* , comme dans la première de *reprandre* , & qui se prononce à peu près comme *eu* , (*reu*-prendre) ; cet *e* pourroit être dispensé d'accent , à moins qu'on ne voulût lui donner l'accent perpendiculaire (*réprendre*) , qui indiqueroit que l'*e* ainsi accentué doit se prononcer à peu près comme *eu* dans le mot *jeu* : 5°. enfin , l'*e* absolument ou presque absolument muet , comme dans la dernière syllabe de tous les mots de rime féminine.

(*h*) Le sens de cette Epigramme étoit que le cœur du Zoïle *avoit été formé d'un excrément de Cerbere, pétri & sali par les Furies*. Comme il ne s'avoit que l'Editeur de cette Epigramme , un ami de l'Abbé Desfon-

taines y fit une réponse digne de l'attaque, en mettant au bas, par une allusion grossière aux deux sens du verbe *edere* (1) : *Josephus Olivetus edebat*. Ceux qui sont plus touchés d'une latinité savante & recherchée, que de la finesse d'une plaisanterie, ne seront peut-être pas fâchés de voir ici cette Épigramme qui étoit en vers Scazons.

Denas voritat Cerberus Chelydratum (Serpens)
Trigas (Triades) optimi flore pinguium tabi,
Ventreque, cœnâ degrevante, laxorat.
Utrum, Megæra cum sorore, sarcimen,
Ter impiatâ, terque depuit (pétrit) lavâ.
Et apta dixit verba; terque postici
Invenit oris halitum; ter imminxit.
Reciprocato palpitare concussu
Torosa (ronde) cepit pulpo (chair), quam sinu clausam
Pro corde torvus Furius gerit pulpam.

(i) De tant d'Auteurs célèbres qui ont critiqué ou justifié le récit de *Théramene*, le seul M. de Voltaire nous paroît avoir saisi la question dans son vrai point de vue. *Théramene*, selon

(1) Le verbe *edere* signifie également en latin mettre au jour & manger.

les Critiques , devoit simplement dire à Thésée , *Hippolyte est mort* , & ne pas s'arrêter à faire une grande description , incompatible avec la douleur dont il devoit être pénétré. Aussi , répond M. de Voltaire , Thérámene commence-t-il par dire à Thésée ces seuls mots , *Hippolyte n'est plus* ; mais il est naturel que Thésée , instruit de ce malheur , veuille en savoir le détail ; *quel coup me l'a ravi ?* & cette question amène indispensablement le récit que lui fait le Gouverneur d'Hippolyte. Il est vrai , ajoute encore très-bien M. de Voltaire , que Thérámene auroit pu se dispenser de quelques détails , ou poétiques ou puérils , dont le Poète a un peu gâté ce récit. Des *Coursiers* d'Hippolyte , qui , » l'œil » morne & la tête baissée , sembloient » se conformer à sa triste pensée ; des » cornes menaçantes du Monstre , de » ses écailles jaunissantes , de sa croupe » qui se recourbe en replis tortueux « ; & peut-être du *flot qui recule épouvanté* , image empruntée de Virgile (1),

(1) *Refuitque exterritus amnis*. *Enéide* , Livre VIII.

& trop épique pour une Tragédie. A ces cinq ou six vers près, le récit de Thérainene est nécessaire, intéressant, & plein de l'expression la plus naturelle & la plus vraie. Voilà ce que M. l'Abbé d'Olivet auroit pu dire pour justifier solidement ce beau récit.

(k) L'Académie Françoise, dans une des années dernières, a employé un grand nombre de séances à discuter à fond cette question des participes. La matiere y a été comme épuisée, & le résultat du travail de la Compagnie sur cet objet, mériteroit qu'elle en fit part au Public. Le principe sur les participes déclinables, est clair & sans difficulté; » qu'il faut conjuguer le » participe toutes les fois seulement » qu'il est précédé d'un régime simple, répondant à l'accusatif des Latins ». Mais dans le détail, il n'est pas toujours aisé de savoir; 1°. quand le régime est simple ou composé; 2°. quand le régime se rapporte au participe, ou au verbe dont le participe est quelquefois suivi; 3°. quand il peut être indifférent de décliner ou de ne pas décliner le participe. Toutes ces

questions , pour être développées & résolues , exigeroient un détail que la nature de cet Ouvrage ne comporte pas , mais qui pourroit former un supplément utile aux excellentes observations que MM. Duclos & d'Olivet nous ont laissées sur cette matiere.

(1) Nous avons parlé, dans l'article de M. le Président Bouhier, des obligations que lui avoit notre Académicien , & qu'il faisoit gloire d'avouer. Il a déclaré de même , quand l'occasion s'en est présentée , ce qu'il devoit au P. Oudin, par rapport aux savantes Notes dont son Edition de Cicéron est ornée. » Pourquoi, dit M. l'Abbé d'Olivet, me soumettre à la dure loi » qu'il m'avoit imposée de ne le point » nommer ? Je lui dois plusieurs Remarques » marques signées *anonymes* , qui font » la richesse de mon Edition ». On peut voir dans les Mémoires de Michault , que nous avons déjà cités , à combien d'autres Gens de Lettres le profond savoir du P. Oudin a été utile. On trouvera dans ces Mémoires le détail des travaux immenses & très-estimables de ce Jésuite laborieux , simple

& modeste , qui n'a pas eu assez d'imitateurs parmi ses Confreres , qui ne cherchoit point , comme plusieurs d'entre eux , à gouverner les hommes au lieu de les instruire , qui gémissoit enfin , quoiqu'en secret , sur l'esprit d'ambition & de manége , devenu si funeste à sa Compagnie.

(*m*) Plus l'attachement de M. l'Abbé d'Olivet pour les Jésuites a été constant & sincere , moins nous devons passer sous silence une querelle assez vive qu'il fut forcé d'avoir , non avec la Société , mais avec quelques Jésuites , au sujet du Livre de M. Huet , intitulé *Traité philosophique de la foiblesse de l'esprit humain*. Cet Ouvrage , dont notre Académicien avoit été l'Editeur après la mort du Prélat , fut vivement attaqué par les Journalistes de Trévoux. M. l'Abbé d'Olivet le défendit avec vigueur , & cessa d'être Jésuite un moment , pour venger son ami. Son courage fut d'autant plus grand , que l'Ouvrage , comme il l'avoue lui-même , prêtoit le flanc à la critique ; car prétendre avec M. Huet , » que la raison humaine n'a d'elle-

» même nul moyen de parvenir cer-
 » tainement & indubitablement à la
 » connoissance d'aucune vérité « ; c'est
 évidemment ébranler & peut être sa-
 per les fondemens de la Foi, qui ne
 peut être appuyée que sur des motifs
 de crédibilité dont la raison seule est le
 Juge. Mais M. l'Abbé d'Olivet, quoi-
 qu'il sentît bien toute la force de l'ob-
 jection, n'en fut pas moins ardent à
 défendre, sinon la Philosophie, au
 moins le Christianisme, & les inten-
 tions pures de l'Evêque d'Avranches.
 Il est vrai que dans cette dispute con-
 tre les Journalistes de Trévoux, il se
 trouva heureusement appuyé de quel-
 ques Jésuites, qui ne pensoient pas
 comme leurs Confreres ; entre autres,
 du P. Baltus, qui avoit si laborieuse-
 ment prouvé contre M. de Fontenelle,
 que le Diable avoit *prophétisé & fait*
des miracles (1), & qui déclara n'avoir
 trouvé dans le Livre de M. Huet, que
 ce qu'enseignent *communément* les Doc-
 teurs de l'Eglise. Il seroit assez surpre-

(1) Voyez dans l'Eloge de la Motte, l'ex-
 cellent mot de Fontenelle sur cet Ouvrage
 du P. Baltus.

nant que telle fut la doctrine de ces Auteurs respectables, & qu'au préjudice réel de la Foi, ils accordassent si peu à la raison humaine : mais le P. Baltus les avoit tant lus, qu'il est difficile de ne l'en pas croire ; à moins qu'on ne veuille le soupçonner d'avoir été aussi peu clairvoyant sur cet objet, qu'il l'a été sur les Oracles. Les Journalistes de Trévoux, par un reste de respect pour la mémoire de l'Evêque d'Avranches, avoient insinué dans leur Extrait, qu'il étoit absurde de supposer qu'un Livre si scandaleux eût été imprimé tel qu'il étoit sorti des mains de l'Auteur ; ils faisoient entendre que l'Editeur y avoit ajouté les traits peu édifiants contre lesquels ils s'élevoient avec tant de zèle. M. l'Abbé d'Olivet n'eut pas de peine à confondre l'imposture, en produisant authentiquement le Manuscrit original de M. Huet, écrit tout entier de sa main ; la calomnie, à qui il avoit fermé la bouche, fut tristement réduite, pour se dédommager, à chercher des scandales dans l'Ouvrage du pieux & savant Evêque, & à le traiter à peu près comme Bodin ou Spinoza. Il n'étoit pas meil-

leur Philosophe que l'un & l'autre ; mais il étoit à coup sûr Théologien irréprochable. Le Journaliste qui avoit si mal-adroitement attaqué M. l'Abbé d'Olivet , étoit le P. du Cerceau , dont M. de Voltaire a dit plaisamment qu'il a fait *quelques vers heureux dans le genre médiocre*. Il mourut au plus fort de cette querelle : on assure qu'il méritoit une réponse ; c'est dommage qu'elle n'ait point paru ; il eût été curieux de voir par quelles subtilités ou quels mensonges le Théologien Poëte & Jésuite auroit défendu une si mauvaise cause.

(n) Un de ces François expulsés de leur patrie , & qui , méprisés par-tout où ils se montrent , vivent dans les pays étrangers des mensonges qu'ils y impriment , a eu l'impudente atrocité d'avancer dans une Gazette , que M. l'Abbé d'Olivet , dans la dernière de nos Assemblées où il assista , avoit eu sur le jugement des Prix une dispute violente avec deux de ses Confreres qui l'accablèrent d'injures , dont il fut tellement ému , qu'au sortir de la séance , il sentit les premières atteintes

de l'apoplexie qui nous l'a fait perdre. La vérité est que le Prix étoit jugé plus de deux mois avant la maladie de M. l'Abbé d'Olivet, qu'il assista depuis à plusieurs séances, & que ses deux Confreres, Lien loin d'avoir avec lui la moindre querelle au sujet de ce Prix, avoient été du même avis que lui, & en avoient été presque seuls. Cette calomnie a depuis été rétractée par les Auteurs mêmes; mais il faut s'attendre à la voir répétée dans quelque Recueil précieux d'Anecdotes littéraires.





ÉLOGE

DE

NICOLAS - CHARLES - JOSEPH

TRUBLET,

ARCHIDIACRE ET CHANOINE

DE SAINT - MALO ;

*Né à St - Malo en Décembre 1697 ;
reçu le 13 Avril 1761 , à la place
DE CLAUDE - LOUIS - AUGUSTE
FOUQUET DE BELLE-ISLE , Pair
& Maréchal de France ; mort le 14
Mars 1770.*

IL étoit d'une famille très-ancienne
dans la Bourgeoisie de Saint-Malo , &
connue , dit-on , il y a douze cents

ans ; car on assure que depuis qu'un gourmand , nommé *Trublet* , qui *flo-*
rissoit dans le sixieme siècle , eut l'im-
piété de manger un excellent pois-
son destiné pour la table délicate d'un
Saint Evêque de cette ville , il y a
toujours eu dans cette famille , par un
juste & terrible jugement de Dieu , un
fou en titre & comme de fondation :
aussi fou qu'un Trublet est devenu
proverbe dans Saint - Malo. Quand le
proverbe seroit aussi vrai qu'il est pué-
ril , le sort n'étoit pas tombé sur M.
l'Abbé Trublet , pour subir la malé-
diction de *folie* attachée à quelqu'un
de ce nom : il se piquoit même de sa-
gesse ; & sa petite fortune littéraire ,
quoique troublée par quelques orages ,
prouve qu'il a été plus avisé qu'on ne
le soupçonnoit de l'être.

Les *Trublets* , se trouvant très-illus-
trés de l'ancienneté sans tache de leur
roture , n'ont jamais eu la sotte vanité ,
comme tant d'autres , de se faire , de
Bourgeois anciens, Gentilshommes nou-
veaux ; ils ont mieux aimé être les
premiers Citoyens de leur ville ; que
les derniers Nobles de leur province ;
par-là ils ont prouvé qu'ils n'étoient

pas si *foux* que leurs compatriotes les en accusoient. Ce mépris pour la roture anoblie étoit, sous Henri IV, l'esprit général de la ville riche & commerçante de St-Malo ; par malheur cet esprit y a trop dégénéré.

Dès l'âge de vingt ans, M. l'Abbé Trublet donna dans le *Mercur*, des *Réflexions sur le Télémaque* qui venoit de paroître. Ces *Réflexions* furent goûtées de MM. de Fontenelle & de la Motte, qui désirerent de connoître l'Auteur. M. l'Abbé Trublet devint bientôt l'ami & l'admirateur de l'un & de l'autre. Il fréquentoit assidument le Café où présidoit la Motte ; il faisoit son profit de tout ce qu'il y entendoit dire ; & ses ennemis (car il eut l'honneur d'en avoir) ont prétendu que le premier volume de ses *Essais de Littérature & de Morale* n'étoit que le recueil des conversations journalières de cette espèce de *Manufacture d'esprit*, qui avoit en lui, disoit-on, un fidele habitué. Il suffit, pour apprécier ce trait de satire, de comparer le premier volume des *Essais* aux trois suivans que M. l'Abbé Trublet a donnés long-temps après la mort

de la Motte, & lorsque la *Manufacture* n'existoit plus. On voit dans ces quatre volumes les mêmes opinions, le même style, la même manière, le même esprit enfin que dans le premier ; & quelque jugement qu'on porte de l'Ouvrage, il seroit au moins très-injuste de vouloir l'enlever à l'Auteur.

Quant à l'Ouvrage même, on ne lui a pas rendu plus de justice ; mais pour la consolation de M. l'Abbé Trublet, les jugemens qu'on a portés du Livre & de l'Auteur sont contradictoires. A-t-on voulu louer les *Essais* ? on a prétendu qu'ils n'étoient pas de lui ; a-t-on rendu à l'Auteur son bien ? on a dit que c'étoit *marchandise de peu de valeur* ; & on a eu tort sur les deux points. M. l'Abbé Trublet n'est pas un La Rochefoucauld ni un La Bruyere ; mais il nous semble que l'illustre Montesquieu avoit donné aux *Essais de Littérature & de Morale* leur véritable prix, en disant que c'étoit en son genre, un *bon Livre du second ordre*. L'Ouvrage est écrit purement & avec beaucoup de clarté, mérite qui doit être compté pour quelque chose, sur-tout aujourd'hui ; les réflexions y sont quel-

quefois aussi justes que fines, & toujours présentées sous une forme élégante & précise, lors même qu'elles ne sont pas neuves. Ceux qui ont reproché à l'Auteur de ne faire souvent que donner un léger vernis à des idées rebattues, n'ont pas pensé qu'il est plus d'un Ecrivain renommé à qui l'on pourroit faire le même reproche, & qu'entre autres, le Poète célèbre, appelé par quelques Gens de Lettres *le grand Rousseau*, resteroit assez peu riche de son propre fonds, si on le dépouilloit de toutes les pensées communes qu'il n'a fait qu'exprimer en vers harmonieux. Nous ne prétendons pas mettre les vers de Rousseau sur la même ligne que la prose de M. l'Abbé Trublet, ni même la comparer à la prose énergique ou ingénieuse de nos principaux Moralistes; mais croit-on que les pensées de ces derniers ne tirent pas souvent leur plus grand mérite de la forme dont ils ont su les revêtir? Le fond des idées des hommes n'est pas immense, & s'accroît assez rarement d'idées vraiment nouvelles; mais la variété des formes qu'on peut donner aux idées connues, est inépuisable,

& fait souvent la seule différence entre l'Ecrivain homme d'esprit & celui qui ne l'est pas. En un mot, le travail de M. l'Abbé Trublet, sans être destiné ni à des Philosophes ni à des Littérateurs profonds, peut être fort utile à la Jeunesse, qui, avide d'instructions & d'idées, trouvera en général dans son Ouvrage des principes de morale & de goût nettement analysés, & quelquefois heureusement approfondis. Ce sera pour les esprits encore novices, une espèce de lait qui les préparera à des alimens plus solides ou plus raffinés, à ceux que leur offriront nos grands Maîtres dans l'art de penser & d'écrire ; ils ne seront plus réduits à chercher tristement & sans succès leur première nourriture dans cet insipide *Traité du vrai mérite*, qui a fait les délices de la génération précédente, & dont les nombreuses Editions, multipliées à un degré honteux pour nos peres, sont enfin heureusement taries. Peut-être même l'Ouvrage de M. l'Abbé Trublet jouiroit-il d'une plus grande réputation auprès des Littérateurs du premier ordre, si l'Auteur n'y avoit pas mêlé aux observations estimables

bles qui en font le mérite , un trop grand nombre de pensées communes , dont le voisinage les dépare ; & si , après avoir donné à ses meilleures réflexions une expression nette , précise & heureuse , il ne retomboit pas dans le défaut de les présenter ensuite de nouveau en plusieurs manières différentes , presque toujours plus foibles que la première , & qui même , pour l'ordinaire , vont toujours en s'affoiblissant de plus en plus. Son Livre , de bon qu'il est , pourroit devenir excellent sans y rien ajouter , & en se bornant à n'y faire que des ratures : cet éloge est plus grand qu'on ne pense ; dans la plupart des Livres , les vrais connoisseurs , & sur-tout l'Auteur même , quand il est digne d'écrire , trouvent encore plus à désirer qu'à effacer ; mais la multitude s'apperçoit mieux que l'Auteur de ce qu'il a de trop , & moins de ce qui lui manque.

Partisan déclaré des opinions de la Motte & de Fontenelle sur la Poésie , M. l'Abbé Trublet les a exposées , développées & prouvées de son mieux dans plusieurs endroits de son Ouvrage. Son zele pour ces opinions fut si ardent

& si sincere , que pour justifier sa croyance , il ne craignit point , si l'on peut employer cette expression , de braver même le martyre , en s'exposant au supplice du ridicule , le plus cruel que puisse redouter un Ecrivain , & sur-tout un Ecrivain François. Non content de s'en tenir à des assertions générales & hasardées sur le mérite précaire & frivole , selon lui , de la versification & des Poètes , il eut l'imprudence de vouloir les appuyer par des exemples , qu'il ne se borna pas à prendre dans les Ouvrages des morts , mais qu'il alla chercher dans les Poètes vivans les plus redoutables. Il eût couru peu de risque , s'il se fût contenté d'apprécier à sa manière les Poésies de Jean-Baptiste Rousseau , dont les manes ne pouvoient se venger. » En lisant , » dit-il , ce Poète qui versifie si bien , » mais qui pense & qui sent si peu , » je n'ai point de regret que ce soient- » là des vers , car que seroit-ce si ce » n'en étoit pas ? Au lieu qu'en lisant » M. de la Motte , qui pense beaucoup » & versifie mal , j'ai regret que ce » soient-là des vers , parce que l'Au- » teur écrivant en prose auroit non

» seulement mieux écrit , mais encore » plus pensé ». Il eût fait sagement d'en rester là ; mais il lui échappa de dire dans le III^e. volume de ses *Essais* , qu'il ne pouvoit lire de suite & sans dégoût la *Henriade* , le seul Poëme épique que la France puisse opposer à ceux dont les autres Nations se glorifient. Il osa même appliquer à cet immortel Ouvrage les vers de Despréaux sur la *Pucelle* de Chapelain :

Et je ne sais pourquoi je baille en la lisant.

Espece de satire d'autant plus imprudente , qu'elle étoit sans malignité comme sans justice. A la vérité , il rejetoit la faute de son *dégoût* , non sur l'Auteur de ce Poëme , mais uniquement sur la poésie , & principalement sur la versification Française , qui ayant le malheur , disoit-il , d'être monotone par sa nature , & par conséquent ennuyeuse , n'avoit pu même cacher ce défaut dans un Ouvrage où elle étoit d'ailleurs aussi parfaite qu'elle pouvoit l'être. Cette explication ne put servir de passe-port à l'aveu naïf que M. l'Abbé Trublet avoit osé faire de l'*ennui* qu'il éprouvoit en lisant le Virgile

François ; & la distinction , ou métaphysique , ou réelle , qu'il croyoit avoir si prudemment articulée entre la Poésie & le Poëme de la *Henriade* , ne satisfit pas l'Auteur sensible de cet immortel Ouvrage. Il se vengea par une Piece de vers , malheureusement charmante , intitulée le *Pauvre diable* , & où l'Auteur des *Essais* fut cruellement caractérisé par ce trait plus gai que juste , mais que tout le monde a retenu : *Il comploit , compiloit , compiloit.*

Soit timidité , soit modération , soit politique , M. l'Abbé Trublet ne repoussa pas avec aigreur (comme ont fait tant d'Ecrivains qui ne s'en sont pas mieux trouvés) le coup que venoit de lui porter une main si redoutable ; il se contenta de dire modestement , mais avec une sorte de courage , que *s'il avoit eu tort au sujet de la Henriade , il avoit le nouveau tort de persister.* Néanmoins il prit en même temps ses précautions pour que cette petite récidive ne lui fût pas aussi nuisible que sa première faute. Ayant été élu par l'Académie Française dans ce même temps , il envoya à M. de Voltaire son Discours de réception , en lui deman-

dant son amitié. M. de Voltaire, aussi facile à revenir, que prompt à s'offenser, répondit à la lettre de M. l'Abbé Trublet avec reconnaissance, & avec une sorte de regret de ce qui s'étoit passé. Il convint que l'Auteur des *Essais* n'avoit pas le simple & triste mérite de *Compilateur*, auquel il l'avoit d'abord réduit, & que cet Ouvrage contenoit des *choses utiles & agréables*. Il déclara gaîment à M. l'Abbé Trublet qu'il oublioit tout, lui promit la paix, & lui tint parole.

La réception de M. l'Abbé Trublet à l'Académie Française, époque de sa réconciliation avec le plus célèbre de nos Ecrivains, fut encore, à d'autres égards, une circonstance de sa vie bien intéressante pour lui. Il avoit longtemps frappé aux portes de cette Compagnie, sans qu'elles voulussent s'ouvrir: dès 1736, il s'étoit mis sur les rangs, & ne fut admis qu'au bout de vingt-cinq années, en 1761, & à la pluralité d'une seule voix. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi digne de cet honneur que beaucoup d'autres qui l'avoient obtenu avec bien moins de peine. Mais M. l'Abbé Trublet n'avoit pas l'art de se

faire valoir ; son extérieur peu important aidait encore au peu d'égards qu'on avoit pour lui ; la fréquence & l'inutilité de ses sollicitations pour l'Académie , avoit jeté un air de rebut sur ce Candidat si opiniâtre & si malheureux ; il eût pu dire comme l'Abbé Pellegrin, & avec encore plus de raison , *On me méprise trop*. D'ailleurs les traits lancés contre lui par M. de Voltaire lui avoient aliéné les amis de ce grand homme, & l'avoient rendu presque ridicule aux yeux de ce Public qui ne cherche que des victimes ; enfin il avoit eu le malheur de s'affocier à un Journal appelé *Journal Chrétien*, le meilleur Ouvrage , a dit plaisamment un Ecrivain illustre , qui ait paru depuis le *Pédagogue Chrétien*, & dont les Rédacteurs n'étoient pas vus de bon œil par les Gens de Lettres les plus célèbres , parce que ces Gens de Lettres y avoient été , pour la plupart, accusés d'être également ennemis du Trône & de l'Autel, suivant la formule éloquente , qui depuis est devenue si fort à la mode. On reprochoit sur-tout à M. l'Abbé Trublet d'avoir lancé quelques traits dans ce Journal contre un Philosophe très-

estimable, dont il se disoit l'ami, & qui venoit de donner un Ouvrage (1) écrasé par tous les foudres ecclésiastiques. M. l'Abbé Trublet n'avoit pourtant dit qu'un mot sur ce Livre, & même ce mot étoit aussi mesuré qu'on pouvoit l'exiger d'un Prêtre Journaliste, qui se seroit dangereusement compromis par une indulgence trop marquée. Mais on ne vit point sa modération; on ne vit que les coups qu'il avoit portés, sans y être condamné *sous peine de la vie*, à un homme vertueux & persécuté, dans la société duquel il vivoit, & qui pouvoit lui dire le mot de César, *Tu quoque, Brute* (2). Un si grave sujet de reproche le priva, à son élection, d'un grand nombre de voix; mais ce même *Journal Chrétien*

(1) Le Livre de l'*Esprit*, par M. Helvétius.

(2) *Et toi aussi, Brutus*. Les ennemis de M. l'Abbé Trublet, aveuglés par leur ressentiment, lui faisoient une application du mot *Brute*, trop grossière & trop injuste pour être plaisante.

*lui valut beaucoup de suffrages, & précisément ce qui lui en étoit nécessaire pour obtenir enfin le titre qu'il avoit si ardemment & si long-temps désiré; ainsi il fut sauvé par la faute même qui paroïssoit devoir le perdre : les traits que lui avoit lancés un Ecrivain, contre lequel toutes les âmes pieuses croyoient devoir se réunir, lui servirent de titre pour l'Académie, & il eût pu dire avec Horace :

Duris ut illex tonsa bipennibus.....

Per damna, per cautes, ab ipso

Ducit opes animumque serio (1).

Si quelque chose pouvoit consoler M. l'Abbé Trublet d'avoir si long-temps erré aux environs de l'Académie sans y entrer, c'est que dans la plupart des élections où il avoit échoué, M. de Fontenelle lui avoit constamment donné sa voix, & souvent l'avoit

(1) Tel qu'un chêne mutilé par la hache cruelle, tire sa richesse & sa vigueur de ses pertes mêmes, de ses blessures, & du fer qui l'a frappé.

donnée presque seul ; il croyoit lui devoir son suffrage , soit pour le dédommager de son mieux par cette marque distinguée de son estime , & pour opposer son avis à celui de la foule , comme *l'autorité de Caton à celle des Dieux* (1) , soit par un sentiment de reconnoissance dont le Philosophe bénévole ne s'appercevoit peut-être pas lui-même , & qu'il acquittoit , comme sans le vouloir , à l'égard de celui qui avoit tant fait brûler d'encens aux pieds de sa statue. M. l'Abbé Trublet eut quelquefois encore , quoiqu'aussi inutilement , d'autres suffrages non moins illustres , entre autres celui de M. le Président de Montesquieu , qui , dans une élection , écrivit & motiva son billet de la manière suivante : *Je donne ma voix à M. l'Abbé Trublet , aimé & estimé de M. de Fontenelle.* A ces deux suffrages , si glorieux pour M. l'Abbé Trublet , & auxquels M. de la Motte auroit sûrement ajouté le sien , s'il eût

(1) Cette phrase a été employée par M. de Fontenelle lui-même dans l'Éloge du Comte de Marigli , condamné par un Conseil de Guerre , & absous par M. de Vauban.

vécu, nous pouvons joindre l'honneur que lui a fait un autre Académicien moins célèbre, mais dont la voix mérite aussi d'être comptée. M. de Mau-pertuis lui a dédié un des quatre Vol. qui compose le Recueil de ses Ouvrages, dont il a offert les trois autres volumes, non à des hommes accrédités & puissans, mais à des amis estimables par leurs lumieres. Le volume adressé à M. l'Abbé Trublet est celui qui contient les Discours Académiques. » Quoi-
» qu'il n'y ait, lui dit M. de Mau-
» pertuis, aucun des volumes de mes
» Ouvrages que je ne puisse vous dé-
» dier, celui-ci m'a paru le plus par-
» ticulièrement devoir vous apparte-
» nir. J'ai besoin de toute votre
» amitié; lorsque je présente des Dis-
» cours Académiques à un des hommes
» de notre Nation qui parle le mieux
» notre Langue. Dans la Ca-
» pitale de la France, vous avez pu
» disputer le style aux meilleurs Ecri-
» vains, & les choses aux meilleurs
» Esprits. Pour chaque genre, on
» trouve dans notre Nation quelques
» Auteurs qui se sont emparés d'une
» réputation qu'aucun autre n'a pu par-

» tager. Un grand mérite, & le bon-
 » heur d'avoir été les premiers, ont tel-
 » lement prévenu le Public pour eux ,
 » que quelque chose qu'aient faite ceux
 » qui sont venus depuis, on ne les a
 » jamais laissé approcher de la gloire
 » des originaux. Vous êtes peut-être
 » le seul pour qui le Public n'ait point
 » eu cette injustice ». Nos Lecteurs
 sont en état de juger quelles modifica-
 tions ils doivent donner à cet éloge ;
 mais il eût été injuste que nous pri-
 vassions la mémoire de M. l'Abbé Tru-
 blet, de l'hommage qu'un Philosophe
 estimable a cru devoir rendre à son
 mérite & à ses Ecrits.

Si notre Académicien n'eut pas des
 talens éminens, il eut au moins la
 vertu qui les accompagne quelquefois,
 & qui même en fait pardonner la pri-
 vation, la simplicité & la modestie.
 Il demandoit à un homme de Lettres
 ce qu'il pensoit du III^e. volume de
 ses *Essais*, qui venoit de paroître ;
 l'homme de Lettres avoua qu'il en avoit
 été beaucoup moins content que des
 deux premiers volumes. » Vous me
 » surprenez un peu, lui dit M. l'Abbé
 » Trublet, car sans attacher beaucoup

» de prix à ces deux premiers volumes, je croyois avoir donné encore » plus de soin au troisième. L'homme de Lettres, sans se rétracter sur ce IIIe. volume, répondit qu'il avoit peut-être jugé trop favorablement des deux premiers, ne les ayant lus qu'en Province, & avant de s'être formé le goût par le commerce des bons Ecrivains de la Capitale » En ce cas, dit l'Abbé » Trublet, vous pourriez bien avoir raison. Un sacrifice si entier de l'amour-propre dans un Auteur, non seulement sollicite pour lui l'indulgence, mais doit faire regretter qu'il en ait besoin.

Cette maniere de penser, si estimable & si rare, se montra plus naïvement encore dans un autre mot de M. l'Abbé Trublet, qui fait également honneur à son caractère, à son esprit & à son goût. Il parloit un jour, de son propre mouvement, à quelqu'un, du vers lancé contre lui dans le *Pauvre diable*, car il parloit souvent le premier (sans affectation comme sans fiel) de ce malheureux vers qui étoit alors dans toutes les bouches, & devenu comme sa devise involontaire. Il remarquoit combien il y avoit de goût

dans cette triple répétition, *compiloit*, *compiloit*, *compiloit*, que plus d'un Auteur auroit peut-être crue froide & fastidieuse : » Un sot, disoit-il, auroit » bien pu trouver ce vers, mais à coup » sûr il ne l'auroit pas laissé ». Après le mérite d'avoir fait le vers, le plus grand sans doute est de le louer avec tant de justesse & de finesse, sur tout lorsqu'on a le malheur d'en être l'objet. Les Auteurs outragés par une satire ingénieuse, n'en sentent que trop toute la malice; mais plus ils la sentent, moins ils se pressent de la faire sentir aux autres.

Admis enfin dans l'Académie, M. l'Abbé Trublet en remplit pendant cinq ans les devoirs avec la plus grande exactitude; il fut très-utile à nos séances particulières, comme il s'étoit engagé de l'être dans son Discours de réception. » La qualité d'Académicien, » avoit-il dit, est un titre d'honneur, » mais plus encore un engagement à » un travail commun à la Compagnie. » Vos statuts le prescrivent & le re- » glent : or, Messieurs, sans me croire » digne de l'honneur, je me suis senti » capable du travail. J'ai étudié de

» bonne heure notre Langue dans les
» Ouvrages de vos prédécesseurs ; j'ai
» continué cette étude dans les vôtres...
» De là mes vœux , & sans doute votre
» choix ». On ne peut montrer à la
fois & moins d'opinion de soi-même ,
& plus de zèle pour justifier le suffrage
de ses Confrères.

La santé de M. l'Abbé Trublet s'affoiblissant de jour en jour , il se retira à Saint-Malo quelques années avant sa mort. Il ne s'occupa plus que de bonnes œuvres & des devoirs de son état , & mourut en paix au sein de sa famille. La conduite sage , religieuse & édifiante qu'il mena dans sa retraite, lorsqu'obscurement confiné au fond de sa Province, sans intérêt, sans prétentions & sans désirs , il n'avoit plus rien à feindre ni à dissimuler, serviroit, s'il étoit nécessaire , de réfutation victorieuse aux imputations dont il a été chargé sur la pureté & la sincérité de sa foi. Ce n'est pas qu'il eût jamais fourni de sujet ni même de prétexte à ces imputations, soit par ses Ecrits, soit par ses Discours ; mais il étoit, comme nous l'avons dit, intimement lié avec Fontenelle & la Motte ; il

adoptoit presque aveuglément toutes leurs opinions philosophiques & littéraires ; & ces deux célèbres Ecrivains, quelque réservés qu'ils fussent dans leur conduite & dans leurs Ouvrages, n'avoient pu éviter d'être taxés d'irréligion par le zele adroit de ces dévots pénétrants, dont l'œil fin, & sur tout éclairé, va chercher des ennemis à l'Evangile parmi tous ceux qui font un usage distingué de leur raison & de leurs lumieres. Ces détracteurs si avisés de la Motte & de Fontenelle, concludoient avec leur logique profonde, que M. l'Abbé Trublet, leur ami, pensoit comme eux sur cette matiere délicate, & qu'il étoit Sectateur en Religion comme en Poésie, de leurs principes erronés. Ni les liaisons de notre Académicien avec plusieurs Evêques, qui se reposoient même sur lui de la confection de leurs Mandemens, ni la protection dont une Reine pieuse l'honoroit, ni tout ce qu'il a imprimé contre les Incrédules dans ses *Essais*, ni enfin ce *Journal Chrétien*, auquel il avoit travaillé si constamment, & avec un zele dont il pensa même être la victime ; rien ne put fermer la bou-

che à l'imbécille calomnie. M, l'Abbé Trublet voyoit néanmoins beaucoup plus clair sur les vrais intérêts de la Religion, que ceux qui l'accusoient si légèrement de n'y être pas attaché. Triste spectateur, dans ses dernières années, des coups violens que l'impiété portoit à la bonne cause, & en même temps du fanatisme & de l'ineptie de la plupart de ses défenseurs, mais surtout de leur ridicule acharnement contre l'orthodoxie de tous les hommes illustres, il gémissoit profondément de voir l'arche du Seigneur confiée à des mains si débiles & si indignes de la soutenir. » Quel funestes Ouvrages » contre le Christianisme, disoit il un » jour avec effroi, que toutes les dé- » clamations dont nous sommes inon- » dés en sa faveur par des Avocats si » détestables ? Se flattent ils de sur- » passer dans leurs Diatribes les Plai- » doyers éloquens des Bossuet, des » Grotius & des Abbadie ? Qu'ils y » renvoient leurs adversaires, & sur- » tout qu'ils se taisent ». Ces Avocats n'en ont rien fait ; ils ont redoublé de clameurs & de sottises, & la piété sincère voit chaque jour avec douleur

les tristes effets de leur opiniâtre absurdité. Ils ressembloient à ces troupes irrégulières & destructives, qui, sous prétexte d'aller à la découverte de l'ennemi, pillent & brûlent tout ce qu'elles rencontrent, & empêchent par leurs dévastations les troupes régulières de subsister (1).

(1) Les propos injustes, répandus dans la Capitale sur la religion de M. l'Abbé Trublet, s'étendirent, après sa retraite, jusque dans la ville de St-Malo, sa patrie, où il étoit venu finir ses jours; & depuis sa mort même, ces propos indécens & punissables sont revenus avec une nouvelle force de Saint-Malo à Paris, sans en mériter plus de croyance. Voici ce que nous lisons dans une lettre écrite de cette ville de Bretagne, & que nous avons en ce moment sous les yeux. « Les Chanoines confreres de l'Abbé Trublet, qui ignoroient jusqu'au titre de ses Ouvrages, remarquoient seulement son édifiante assiduité de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les saisons, aux Offices de sa Cathédrale, où, dans l'impuissance de marcher seul, il se faisoit traîner par son Domestique. Ses infirmités augmentant, il appela un Médecin de sa connoissance: Monsieur, lui dit-il, vous êtes mon ami, vous êtes Philosophe; je souffre des maux incroyables, mettez-y fin; apportez-moi

Outre ses *Essais de Littérature*, le principal & le meilleur de ses Ouvrages, M. l'Abbé Trublet a composé aussi deux volumes de *Panegyriques des Saints*, terminés par des Réflexions

« quelque breuvage qui me délivre de la vie
 « dont je suis las..... Je suis sûr, lui ré-
 « pondit le Médecin, que vous souffrez très-
 « peu, & je ne puis faire d'ailleurs ce que
 « vous désirez. Le lendemain, autre visite
 « du Médecin, & mêmes instances aussi
 « inutiles de la part du malade. L'Abbé
 « Trublet ne pouvant rien obtenir, con-
 « sentit à vivre encore quatre à cinq se-
 « maines. Dans ses derniers instans, un Prê-
 « tre vint inutilement lui crier aux oreilles,
 « tandis que le Médecin, avec sa voix or-
 « dinaire, se faisoit entendre. Il mourut
 « ainsi, en profitant de sa fausse surdité ».
 Nous rapportons cette prétendue anecdote,
 non pour y donner la moindre autorité,
 mais pour consoler tant de Littérateurs hon-
 nêtes & irréprochables, dont les sentimens
 en matière de Religion sont tous les jours
 l'objet de la plus odieuse calomnie. Qu'ils
 apprennent à la souffrir & à la mépriser,
 en voyant qu'elle n'a pas rougi de porter
 ses dents meurtrières jusque sur l'Abbé Tru-
 blet, Compositeur de Mandemens, protégé
 de la feue Reine, coopérateur du Journal
 Chrétien, & ayant toujours conservé,
 malgré ses liaisons avec d'illustres Philoso-
 phes, l'orthodoxie la plus exemplaire.

sur l'*Eloquence*, & principalement sur l'éloquence de la chaire. On retrouve dans ces *Réflexions* l'Auteur des *Essais*, quant aux principes & quant au style; elles peuvent être lues avec fruit par les jeunes Orateurs; mais si les réflexions donnent souvent le précepte, les *Panegyriques* donnent rarement l'exemple. On y trouve, à la vérité, une diction pure, & quelquefois même de la finesse; mais on y chercheroit en vain cette force, ces mouvemens, cette chaleur, qui seules peuvent faire supporter la monotonie & l'insipidité de ce genre d'Ouvrages.

M. l'Abbé Trublet nous a aussi donné des *Mémoires pour servir à l'Histoire de M. de Fontenelle*. On lui a reproché d'être entré dans quelques détails trop minutieux sur cet homme célèbre; mais ces détails doivent trouver grace aux yeux des Lecteurs Philosophes, par la quantité de traits intéressans & curieux que les *Mémoires* contiennent. D'ailleurs pourquoi de pareils détails seroient-ils plus déplacés dans l'Histoire d'un Ecrivain qui a honoré sa Nation, que dans celle de tant de Princes qui n'ont fait qu'op-

primer la leur ? & pourquoi les Gens de Lettres illustres n'auroient-ils pas autant de droit d'avoir leur Suétone (1), que six à sept Monstres qui ont régné sous le nom de Césars ? Plût à Dieu que l'Histoire parlât davantage des hommes de genie , & moins de la méchanceté ou de l'imbécillité puissante , si ce n'est pour faire abhorrer l'une & mépriser l'autre !

(1) On sait que Suétone a écrit la *Vie privée* des douze premiers Empereurs, parmi lesquels se trouvent Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vitellius, & Domitien.





ÉLOGE

DE

FRANÇOIS-AUGUSTIN

PARADIS

DE MONCRIF;

*Né à Paris en 1687 ; reçu le 29
Décembre 1733, à la place de
JEAN-FRANÇOIS DE CAUMARTIN,
Evêque de Blois ; mort le 19 No-
vembre 1770.*

SA famille, honnête quoique peu aisée, le fit élever avec soin, dans l'espérance de lui voir prendre un de ces états où la fortune est la récompense du travail. Le jeune Moncrif décon-

certaines vûes par des inclinations toutes contraires ; il préféra aux études sérieuses, les talens agréables, la Poésie, la Danse, & la Musique ; il cultiva jusqu'à l'Éscrime, dans laquelle même il se rendit très-profond & presque célèbre ; mais en fréquentant les Salles d'armes, il eut le mérite, très-rare à son âge, de n'en prendre ni le ton ni les mœurs. Ce fut au contraire ce talent qui servit le plus à l'introduire dans des sociétés brillantes, en lui fournissant des occasions de se trouver souvent avec la Jeunesse la plus distinguée du Royaume. Il s'en fit aimer & rechercher par les agrémens de son esprit, & par la complaisante facilité de son caractère. Bientôt il pensa à rendre solidement utile à son bien-être le bonheur qu'il avoit de plaire à des hommes dont la bienveillance & le crédit pouvoient lui procurer un état agréable ; il sentit de quel avantage il seroit pour lui d'intéresser efficacement en sa faveur les sociétés où il étoit admis ; pour y réussir, il tâcha de s'y rendre nécessaire, en contribuant à leurs plaisirs. Il y fut Poëte, Musicien, Acteur plein de zèle, d'intelligence &

de ressources. Il étoit l'ame de tous les divertissemens que ces sociétés appeloient au secours de leur ennui ; il y portoit la variété, les graces, la gaité, & quelquefois jusqu'à cette joie bruyante que la triste dignité regarde comme un plaisir ignoble, mais qu'il avoit l'art de lui faire goûter ; il ne dédaignoit pas même de se prêter à ce genre de farce appelé *Parade*, genre que le bon goût a enfin remis à sa place & relégué sur les balcons de la foire ; mais qui faisoit alors l'incroyable délice de plusieurs personnes de la Cour, entraînées à cet insipide amusement par une espece de délire passager.

Tandis que M. de Moncrif, cédant à la seule crainte de déplaire, se livroit avec une ardeur apparente à ces froides & tristes facéties qu'il savoit bien apprécier, il pensoit à faire de ses talens un usage plus estimable, & à s'acquérir auprès des vrais connoisseurs une gloire plus réelle. Il sentoit, & il l'avouoit avec franchise, que la voix indulgente des sociétés qui l'applaudissoient, n'étoit pas celle du Public ; il comparoit la médiocrité orgueilleuse.

ment modeste , & obscurément couronnée dans ces tribunaux subalternes, à ces *Dieux pénates* des Anciens , qui n'étoient révéérés que dans les maisons où ils présidoient. Il osa donc se montrer à ce Public dont il redoutoit & désiroit le suffrage , & son premier essai fut très - heureux. Il donna au Théâtre François une Comédie intitulée *l'Oracle de Delphes* , qui fut reçue avec les plus grands applaudissemens⁽¹⁾ ; mais la Piece fut défendue à la quatrième représentation : quelques plaisanteries que l'Auteur s'étoit permises sur la Religion Païenne , parurent mériter qu'on en arrêtât le cours , *non parce que toute Religion mérite d'être traitée religieusement* , comme le prétend un Auteur moderne , à coup sûr grand Philosophe , mais parce que les fanatiques crurent voir dans ces plaisanteries des applications scandaleuses , auxquelles M. de Moncrif n'avoit jamais pensé.

La suppression de la Comédie de M. de Moncrif étoit pour lui un véritable succès , & d'autant plus agréable,

(1) Voyez la Note (a).

que cette suppression , en donnant de l'importance à l'Ouvrage , & le condamnant en même temps à l'obscurité , mettoit l'Auteur à couvert des traits de la critique & de la satire. Il ne jouit cependant qu'à moitié de cet avantage , car il garda si sévèrement l'anonyme , qu'il se priva , par cette discrétion ; d'une grande partie de sa gloire ; mais la prudence qu'il eut de se cacher , fut en même temps très-utile à son repos ; l'imbécille hypocrisie , réduite à se battre contre un être inconnu , perdit en l'air ses cris & ses coups , & cessa bientôt de les porter , par le louable usage où elle est d'abandonner les Ecrits quand elle désespère d'atteindre jusqu'à l'Auteur.

M. de Moncrif dut néanmoins regretter beaucoup de n'avoir pas recueilli pleinement les honneurs de son premier triomphe dramatique ; car c'est à peu près le seul qu'il ait obtenu au Theatre François ; il fit , à la vérité , pour la Cour quelques autres Comédies qu'on y reçut avec indulgence ; mais elles furent accueillies froidement par le Public , & M. de Moncrif n'appela point de cette décision. Il se mon-

tra sur ce point d'autant plus docile , qu'une autre carrière s'offroit à lui , & sembloit l'attendre pour le dédémarrer ; celle de la Scene lyrique , plus analogue à ses talens & plus propre à les faire valoir. Il y trouva les consolations qu'il s'étoit promises , & il y reçut plus d'une couronne , dont , à la vérité, le Musicien partagea l'honneur , mais ne l'enleva pas tout - à - fait au Poëte , comme il est arrivé tant de fois. Parmi les succès que M. de Moncrif eut en ce genre , on doit sur-tout distinguer celui de *Zélinde* , un des plus grands dont les Annales de l'Opéra conservent la mémoire , & qui cessera (1) quand l'équité ou l'inconstance de la Nation aura fait disparoître cette infortunée Musique Françoisse , si chere aux oreilles de nos bons aïeux , & longtemps si chere aux nôtres.

Ce ne fut pas seulement sur la Scene que M. de Moncrif recueillit les suffrages du Public , il en mérita par d'autres Ouvrages de plus flatteurs encore & de plus durables. Sa Piece intitulée *le Rajeunissement inutile*, ou la

(1) On écrivoit ceci en 1773.

Fable de Titon & de l'Aurore, est une des plus agréables Productions que la délicatesse & la sensibilité réunies puissent dicter à un Poëte. On peut en juger par les vers charmans que l'Auteur met dans la bouche de Titon, qui se retrouve à quatre-vingts ans, après avoir joui dans les bras de l'Aurore de la jeunesse qu'il avoit recouvrée : *Séchez vos larmes*, dit-il à la Déesse.

J'ai vu de mon printemps s'évanouir les charmes ;
J'en regrette la perte & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux-jours, du moins, charmante
Aurore ,

Je les ai passés dans vos bras.

Rendez-les moi, grands Dieux, pour les-reprendre
encore !

Ainsi vieillit Titon. Quelle injustice, hélas !

D'avancer ainsi sa vieillesse.

Eh ! comment, quand on plaît, contraindre ses
désirs ?

Orez-en de si doux plaisirs,

Je compte pour rien la jeunesse.

Cette Piece fait regretter aux Poëtes & aux gens de goût que l'Auteur n'en ait pas donné beaucoup d'autres dans le même genre, qui sembloit être celui où la Nature l'avoit réellement appelé. Il en a dédommagé le Public par

des Pièces d'une espece toute différente , & qui ont plus contribué à sa réputation que tous les autres Ouvrages; nous lui devons ces *Romances* si connues. & si touchantes, que personne n'a pu égaler jusqu'ici, quoique plusieurs autres Poètes s'y soient exercés, & qui, pleines de sentiment & de naïveté, le sont en même temps de finesse & de goût. On les chante, on les relit tous les jours, & on en a retenu des vers qu'on se plaît à répéter. Mais parmi toutes ces *Romances*, où les âmes tendres retrouvent avec tant de plaisir leurs sentimens & leur langage, elles paroissent chérir de préférence celle d'*Alix & d'Alexis*, que tous ceux qui savent aimer ont appris par cœur, & qui est en effet un chef-d'œuvre de simplicité, de naturel & d'intérêt. Ce genre de poésie, où M. de Moncrif s'est tant distingué, est du petit nombre de ceux dont les Modernes ont été créateurs, & que les sévères arbitres du goût ont laissé vivre, quoique les Anciens ne nous en offrent aucune trace. Ce n'est pas même aux Siècles où les Lettres ont commencé à refleurir, aux Siècles qui se disent ou

se croient *éclairés*, que ces Chançons tendres & naïves doivent la naissance; c'est aux Siecles que nous appelons grossiers & barbares, où les Poëtes, sans prétention & sans modele, s'abandonnoient à toute la vérité & la simplicité de la Nature. Mais si M. de Moncrif n'est pas l'inventeur de la Romance, s'il l'a reçue de nos bons aïeux, il a du moins le mérite de l'avoir fait renaître de nos jours avec des graces nouvelles, & de l'avoir comme remise en honneur chez sa Nation, devenue plus délicate ou plus difficile. Il est parmi nous le vrai Poëte de cet estimable genre; & ce n'est pas un léger honneur que de donner son nom à quelque espece de poésie que ce puisse être, ne fût-ce qu'à celui du Vaudeville. Anacréon sera immortel, quoi qu'il n'ait été que le premier Chançonnier d'une Nation qui avoit des Homeres & des Sophocles.

Les qualités aimables de M. de Moncrif lui avoient procuré l'honneur d'être attaché à feu M. le Comte de Clermont, qui joignoit à un caractère honnête & bienfaisant l'amour des Arts & des Lettres. Ce Prince, dont il avoit

su mériter la confiance & l'estime , parla de lui à la feue Reine avec tant d'éloges , qu'elle désira de l'avoir à son service , & le nomma pour son Lecteur (1). Transporté dans un monde très-différent de celui qu'il venoit d'habiter , d'une Cour où tout respiroit le plaisir , dans une autre où la piété régnoit seule , il fut , sans hypocrisie & sans effort , se rendre agréable à la vertueuse Princesse qui l'avoit jugé digne d'approcher d'elle ; les sentimens de Religion dont elle étoit pénétrée lui firent désirer de les voir exprimés en vers : le génie facile de M. de Moncrif se plia sans peine à ce louable désir ; quoique le langage de la dévotion n'eût pas jusqu'alors été le sien , il composa pour la Reine des *Cantiques Spirituels* , où il fut prêter aux sujets édifiants qu'il chantoit , tout l'agrément dont ils étoient susceptibles , sans les dégrader ni les travestir. Nous n'appliquons pas à ces Cantiques le mot qu'il nous a raconté plus d'une fois d'un Philosophe de mauvaise humeur , à qui un ami , plus dévot que Philosophe , avoit envoyé un Manuscrit édifiant ,

(1) Voyez la Note (b).

mais ennuyeux, pour le convaincre qu'on pouvoit avoir en même temps beaucoup d'esprit & beaucoup de foi ; ce que l'exemple seul de Pascal prouve bien mieux que cent volumes. Le Manuscrit portoit ce titre un peu fastueux, *la Réconciliation de la dévotion avec l'esprit* : le Philosophe effaça le titre pour y substituer celui d'une Comédie très-connue, *la Réconciliation Normande* ; parce qu'après avoir lu, disoit-il, quelques pages de ce traité de paix fait sans mission & sans plein pouvoir, l'esprit lui avoit paru plus brouillé que jamais avec la dévotion. M. de Moncrif les a bien rapprochés l'un de l'autre dans les *Poésies Spirituelles* dont nous parlons ; car elles sont vraiment *spirituelles* dans tous les sens possibles de ce mot, & feront toujours le pieux délassément de ceux qui ne croiront pas la Religion incompatible avec les graces. Elles furent chantées avec tout le succès possible dans la pieuse Cour de la Princesse qui les avoit demandées ; & l'on ne pouvoit pas dire de ces poésies ce qu'un Ecrivain célèbre a dit plaisamment, peut être injustement, sur quelques autres Cantiques sacrés :

Sacrés ils font, car personne n'y touche (1).

Le désir constant de plaire, que M. de Moncrif laissoit voir sans affectation, le bonheur qu'il eut toujours de réussir dans les différentes sociétés où il vivoit, le grand usage du monde qu'il avoit acquis, usage qui suppose, du moins à un certain degré, la connoissance des hommes, de leurs passions & de leurs travers, lui fit penser qu'il pouvoit donner aux autres des leçons utiles sur un Art qu'il pratiquoit depuis si long-temps. Il publia ses *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire*. Cet Ouvrage, quoique plein de raison, de maximes sages, & quelquefois de réflexions fines, n'eut cependant qu'un succès médiocre. Les gens du monde ne crurent pas devoir prendre pour maître celui qu'ils regardoient comme leur disciple, & que les plus caustiques d'entre eux appeloient un peu grossièrement leur singe; & les Gens de Lettres s'imaginant voir en M. de Moncrif un de leurs égaux qui se pré-

(1) Voyez la Note (c).

tendoit homme du monde , dédaignèrent d'aller à une école dont la plupart avoient pourtant un besoin indispensable. L'humeur fut poussée jusqu'à refuser à M. de Moncrif ce même talent de plaire qu'il vouloit enseigner aux autres ; on le compara , avec plus de malice que d'équité , à ces hommes qui meurent de faim avec le secret de faire de l'or. Néanmoins les amis qu'il s'étoit faits dans tous les états , ceux qu'il avoit à la Cour , la fortune dont il jouissoit & qu'il devoit à lui seul , étoient une preuve suffisante qu'il connoissoit réellement l'art de plaire , & n'avoit peut-être d'autre tort que de vouloir le révéler. En effet , le seul reproche bien fondé qu'on puisse faire à l'Auteur de ces *Essais* , c'est d'avoir cherché à réduire en préceptes un Art dont il n'appartient qu'à la Nature de donner des leçons ; ceux à qui elle a pris soin de l'enseigner, n'ont pas besoin de ce Livre pour s'en instruire , & ceux qu'elle n'a pas faits pour plaire , n'en plairont pas davantage après l'avoir lu. L'Ouvrage de M. de Moncrif peut néanmoins être de quelque secours aux jeunes gens qui commencent à entrer

dans le monde avec les dispositions nécessaires pour y réussir. Cette lecture leur servira d'expérience anticipée, & hâtera les réflexions utiles que l'observation leur auroit suggérées un peu plus tard. Aidés & éclairés par ces réflexions, ils connoîtront d'avance les hommes avec qui ils auront à vivre, les opinions ou les travers qu'ils devront ménager, & sur tout les ridicules si redoutables dont il leur importera de se garantir.

Long temps avant la petite disgrâce que les *Essais de plaisir* avoient éprouvée, M. de Moncrif en avoit essuyé une autre plus fâcheuse & plus sensible. Une plaisanterie de société l'engagea à composer une espèce d'*Histoire des Chats*, en forme de Lettres adressées à une femme de la Cour. Ces Lettres étoient, comme il l'avoit lui-même, *gravement frivoles*; il y avoit prodigué, à l'exemple de Mathanahus, une érudition pédantesque, dont il ne vouloit que se moquer, & dont on eut l'injustice de lui faire un reproche. Il joignoit à cette érudition un ton de plaisanterie qu'on trouva froid & dépacé. Les critiques, les sar-

cafmes, les injures mêmes tombèrent sur lui de toutes parts ; des Chanfons qu'on a oubliées, des Brochures qu'on ne lit plus aujourd'hui, & dont l'*Histoire des Chats* étoit l'objet, furent alors dévorées avec avidité, & reçues avec une espece de transport. L'impression qu'elles firent fut si vive & si profonde, que l'Auteur ayant été reçu, quelques années après, à l'Académie Françoisè, sur laquelle il avoit des droits légitimes par beaucoup d'autres Productions, la satire affecta de publier, & persuada sans peine à l'inepte multitude, que cette bagatelle étoit le seul titre du nouvel Académicien. On imagine aisément tout le parti que la haine & l'envie surent tirer de cette supposition absurde, pour tourner en ridicule & le Récipiendaire & la Compagnie qui l'adoptoit ; car le Public, qui, par un effort d'équité, respecte au fond les Académies, n'en app'audit pas avec moins de plaisir aux traits de malignité dont elles sont l'objet ; de petites épigrammes lancées bien ou mal à propos contre un Corps illustre, réjouissent un moment cette foule de fots oisifs, à qui il faut bien jeter de

temps en temps quelques hochets pour leur amusement. M. de Moncrif se soumit de bonne grâce à l'arrêt sévère du Public. Il s'exécuta lui-même, en retranchant l'*Histoire des Chats* du Recueil qu'il publia de ses Œuvres ; il fit mieux encore , & dans une Préface qu'il mit à la tête de ce Recueil , il eut l'équité courageuse d'être lui-même le censeur de son propre Ouvrage.

» Dans un Ecrit mauvais en soi , dit-il , l'esprit n'est qu'un tort de plus.

» Pourquoi vouloir former un volume ?

» Pourquoi accumuler des singularités dont l'inutilité se découvre , & dont la curiosité diminue à mesure qu'on les multiplie « ? Il étoit néanmoins d'autant plus excusable de n'avoir pas aperçu d'abord toute la frivolité de son sujet & de son Livre , que des *mains illustres* , comme il nous l'apprend , avoient pris la peine d'en graver les planches , & par conséquent de se rendre en quelque façon ses complices. Les Critiques impitoyables, qui goûtoient tant de plaisir à l'outrager , n'auroient pas manqué de louer avec une impudente fadeur cette malheureuse Production , si le texte avoit été ,

comme les planches , l'Ouvrage d'un amateur de qualité.

Notre Académicien avoit besoin d'être consolé par quelque bonne fortune littéraire , du double dégoût que les *Chats & les Moyens de plaire* lui avoient donné : nous ne croyons pourtant pas qu'il en ait été dédommagé par un succès plus singulier que flatteur , mais qui mérite par sa singularité même de n'être point ici passé sous silence. Il avoit publié un petit Roman intitulé , les *Ames rivales* , & fondé sur la chimere Indienne de la transmigration des ames. Quelque bizarre que fût cette idée , l'usage ingénieux qu'il en avoit fait pour peindre avec finesse nos mœurs & nos ridicules , avoit eu le bonheur de réussir auprès des Lecteurs François ; mais un suffrage plus inespéré l'attendoit aux Indes Orientales. Ce Roman y fut porté par un ami de M. de Moncrif. Un Brame crut y voir le développement le plus heureux du système de la Métempfycofe ; il regarda l'Auteur comme un génie transcendant , & lui envoya en présent un Manuscrit qu'il croyoit très-précieux , en l'assurant

d'ailleurs de son respect & de son admiration.

Docile à la censure quand elle étoit juste , M. de Moncrif y étoit pourtant très sensible ; mais quoi qu'en aient pu dire ses ennemis , une critique décente & modérée ne l'offendoit pas ; il n'étoit blessé que du fiel & des injures dont la critique est si souvent attaisonnée , ou plutôt infectée. Il a donné une preuve sans réplique de sa manière de penser sur ce point, dans la critique qu'il a faite lui-même d'un de ses Ouvrages lyriques , du *Ballet de l'empire de l'Amour*. Cet Ouvrage avoit eu beaucoup de succès ; & déjà la satire, que le succès traîne toujours à sa suite , menaçoit de déchirer l'Auteur ; il la prévint , & même lui coupa très-exactement les vivres , en ne lui laissant rien à dire ; car il ne s'épargna nullement dans la critique dont il s'agit. Il y convient de ses torts avec la plus louable franchise. » Il est vrai , » dit-il naïvement dans une Lettre où » il parle de cette critique , que ma » bonne foi m'a attiré bien des louanges de la part de plusieurs Ecrivains ; » & c'est peut-être ce qui m'a encou-

» ragé à être modèle dans quelques
 » autres occasions. Pauvres vertus hu-
 » maines ! On ne se voue jamais plus
 » volontiers à la modestie , que lorf-
 » qu'elle nous promet des éloges ».

L'exemple qu'il avoit donné aux Auteurs , en ne s'épargnant pas lui-même sur un Ouvrage applaudi , autorisoit les leçons , vraisemblablement inutiles , mais du moins sensées & charitables , qu'il a cru devoir donner à une classe très nombreuse d'Ecrivains , à celle qui fait métier & souvent trafic de la censure qu'elle exerce à tort & à travers sur les Productions des autres. On trouve ces leçons dans un Discours où notre Académicien fixe avec autant de justesse que d'équité la différence trop peu sentie entre l'*esprit critique* , toujours avide de désapprouver , toujours ravi d'en trouver l'occasion ou le prétexte , enfin toujours amer & souvent injuste , & l'*esprit de critique* , vraiment utile à la Littérature & au bon goût , qui n'est autre chose que le discernement juste & fin des beautés & des défauts d'un Ouvrage , & qui , louant les unes sans fadeur , & obser-

vant les autres sans amertume , éclairer toujours & n'offense jamais.

Ce Discours de M. de Moncrif , lu dans une séance publique de l'Académie , prouva qu'il n'étoit pas tellement borné aux sujets agréables , qu'il ne traitât quelquefois des matieres sérieuses & même importantes. Nous avons encore de lui quelques Dissertations Académiques pleines de justesse & de raison , entre autres , celle où il met à leur place ces prétendus Romans connus sous le nom de *Féeries* , qu'on a la bonté d'appeler *Ouvrage d'imagination*, & qui ne font d'ordinaire pour un Lecteur éclairé , que le triste cachet d'un Ecrivain sans génie , & la malheureuse ressource de la plus étroite indigence. C'est à l'occasion de ces sortes d'Écrits , où le merveilleux est si commun dans tous les sens possibles , que M. de Fontenelle disoit avec sa finesse ordinaire : » Le vrai merveilleux d'un » Conte de Fées , seroit qu'un homme » qui tomberoit dans la mer eût le » malheur de s'y noyer «.

M. de Moncrif a aussi publié quelques Lettres sur des sujets intéressans

de morale , en particulier sur cette usure si commune dans le bas peuple , & connue sous le nom de *Prêt à la petite semaine* ; vexation dont il avoue toute l'indignité , mais qui lui suggere des vûes estimables sur les moyens de faire cesser cet abus , & même de le changer en bien : l'occupation la plus digne d'un Philosophe est moins de combattre les vices & les passions des hommes , que de chercher à tourner ces passions & ces vices au profit de la Société dont ils sont Membres , & de forcer l'intérêt même aux actions honnêtes.

Si les talens aimables de M. de Moncrif le rendoient cher à ceux qui mettent tant de prix aux agrémens , ses qualités personnelles doivent le rendre respectable à ceux qui mettent du prix aux vertus.

Il étoit reconnoissant , & c'étoit surtout lorsqu'il voyoit ses bienfaiteurs affligés & malheureux , qu'il cherchoit à leur donner des preuves d'un sentiment si cher à son cœur. M. le Comte d'Argenson , qui avoit contribué à sa fortune , & qui l'honoroit de son amitié , étant tombé dans la disgrâce , M. de

Moncrif obtint, non sans beaucoup de peine, & après les sollicitations les plus vives, la permission d'aller tous les ans passer quelques mois auprès de lui dans le lieu de son exil. Il s'arrachoit avec joie aux charmes que la Cour avoit pour lui, & au plaisir des Sociétés où il vivoit, pour aller dans le silence de la retraite consoler son ancien protecteur, qui n'étoit plus que son ami.

Il étoit bienfaisant. Une lettre qu'il a écrite à M. Duclos, développe aux âmes élevées & sensibles toute la noblesse des principes qu'il s'étoit formés sur l'exercice de cette vertu ; principes dont sa vie fut une pratique continue : sa bourse étoit sans cesse ouverte aux indigens, assurés d'ailleurs d'un secret qu'ils n'avoient pas même besoin de lui demander. Il ne se permettoit de paroître bienfaisant à tous les yeux, que lorsqu'il s'agissoit de soulager de pauvres parens, dont il n'avoit pas la sottise & la cruauté de rougir. Un ancien Domestique qu'il avoit jugé digne de sa confiance, étoit chargé de distribuer des aumônes secretes, souvent même sans en informer son Maître, à tous ceux dont la misère pouvoit

exiger de prompts secours ; & ces infortunés, en recevant les marques de sa charité active & compatissante, ignorent pour l'ordinaire jusqu'au nom du consolateur généreux dont la main cachée essuyoit leurs larmes. Il sembloit avoir pris pour maxime ce Proverbe Musulman : *Fais du bien & le jette dans la mer ; si les poissons l'engloutissent , Dieu s'en souviendra.*

La conduite sage de M. de Moncrif, la vie heureuse qu'elle lui a procurée, la fortune & les agrémens dont il a joui, doivent apprendre aux Gens de Lettres, que ce n'est pas toujours aux talens éminens que le bonheur est attaché ; que le génie, bien loin d'intéresser en sa faveur les hommes puissans, est souvent pour eux un secret objet de jalousie & de haine, & que le vrai moyen de se les rendre favorables, quand on a le malheur d'en avoir besoin, c'est de savoir, comme M. de Moncrif, se faire non seulement aimer, mais en quelque sorte respecter par eux, en évitant également, & l'orgueil qui offense leur amour-propre, & la bassesse qui engendre leur mépris. Les hommes en place, avec qui notre

Académicien vivoit , mirent dans leurs égards pour lui jusqu'à cette délicatesse d'autant plus sensible pour les ames élevées , qu'elle est uniquement sensible pour elles ; & M. de Moncrif ne se trouva jamais dans la nécessité fâcheuse de faire aux Courtisans qui l'appeloient leur ami , le reproche qu'un Homme de Lettres faisoit à un Ministre , auquel il avoit eu le malheur de s'attacher , & dont il étoit bien traité en apparence. » Vos torts à mon égard , » lui disoit-il , me blessent d'autant » plus, qu'il n'y a pas dix personnes » dans Paris à qui je puisse les faire » sentir ». Vrai modele de cette dignité décente qu'un Homme de Lettres doit toujours conserver auprès des Grands , il repoussa un jour , avec autant de noblesse que de mesure , le propos d'un Courtisan, qui faisant semblant d'aimer les Lettres , & caressant par vanité ceux qui les cultivoient , eut dans un moment d'insolence naïve la mal adresse d'avouer les vrais motifs de l'accueil qu'il leur faisoit : » Je » me fers , disoit-il , de ces gens d'es- » prit & de ces Savans , comme le Jar-

» dinier du rateau. . . . Monsieur, lui
» répondit M. de Moncrif, ce rateau
» est devenu plus difficile à manier
» qu'il ne l'étoit autrefois , & je ne
» vous conseille pas d'abuser de sa com-
» plaisance «.



NOTES sur l'article de M. DE
MONCRIF.

(a) ON a prétendu que le Président Hénault & le Poëte Fuzelier avoient eu part à l'*Oracle de Delphes*. Cette anecdote nous paroît très-douteuse. Nous n'en avons jamais entendu parler à Fuzelier, que nous avons fort connu, & qui, dans ses vieux jours au moins, n'aimoit pas assez M. de Moncrif pour se faire un scrupule de lui dérober une partie de l'honneur que lui avoit fait cette Piece ; il n'auroit pas hésité davantage, & par la même raison, à mettre en tiers du succès le Président Hénault, s'il y avoit en effet contribué. Défions-nous toujours de ces hommes généreux, qui font présent d'un Ouvrage à un Auteur anonyme, pour en ôter la gloire au véritable Auteur. C'est une des petites ressources de la haine & de l'envie.

(b) M. de Moncrif, malgré les avantages que le service de la Reine

pouvoit lui offrir, n'auroit jamais quitté la Cour de M. le Comte de Clermont, si une misérable tracasserie, telle qu'on en essuie trop souvent dans un pareil séjour, ne l'y avoit contraint. En renonçant à la société intime du Prince, il emporta & conserva toute son estime, ce qui fait du moins autant d'honneur à M. le Comte de Clermont, qu'à notre Académicien. » Si je savois, dit M. de Voltaire dans une de ses Lettres, où prendre l'Auteur de *Titon & l'Aurore*, je lui écrirois pour lui faire mon compliment de n'être plus avec un Prince, & pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté. Il ne la retrouva pourtant pas, puisqu'il prit de nouveau d'autres liens; mais l'essentiel pour le bonheur n'est pas toujours d'être libre, c'est de porter des chaînes agréables, & sur-tout des chaînes qu'on ait prises dans cette espérance. Celles qui attachoient M. de Moncrif à la Reine, avoient pour lui ce double & précieux avantage. M. de Voltaire, qui le croyoit si heureux d'être devenu son maître, sacrifia lui-même, quelques années après, sa liberté au Roi de

Prusse , bien digne , à la vérité , d'un pareil sacrifice ; mais il est vrai que le sacrifice ne dura pas.

(c) M. de Moncrif ne se contentoit pas d'alimenter , si l'on peut s'exprimer de la sorte , par ses *Cantiques Spirituels* , la tendre piété de la feue Reine ; il étoit encore , pour faire complètement sa cour à cette religieuse Princesse , le médiateur secret de quelques correspondances dévotes qu'elle entretenoit avec des personnes pieuses ; entre autres , avec une Comédienne convertie , Mlle. Gautier , qui , après avoir long - temps mené la vie ordinaire des filles de Théâtre , étoit devenue Carmelite , & servoit Dieu avec le même zele qu'elle avoit servi le Monde. Voyez l'Histoire curieuse de cette Comédienne Carmélite , dans le Recueil intitulé , *Pieces intéressantes & peu connues , pour servir à l'Histoire*. Paris , 1781 , in-12 , pag. 259 & suiv.





ÉLOGE

DE

CHARLES - JEAN - FRANÇOIS

HÉNAULT,

PRÉSIDENT A'U PARLEMENT,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES ;

*Né à Paris le 8 Février 1685 ; reçu
le 23 Décembre 1723 , à la place
du Cardinal DU BOIS ; mort le
24 Novembre 1770 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.



Tome VI.

O





ÉLOGE

DE

PIERRE — JOSEPH

A L A R Y ,

P R I E U R

DE GOURNAY - SUR - MARNE ;

*Né à Paris en 1689 ; reçu le 30
Décembre 1723 , à la place de
LOUIS - ANTOINE DE MESMES ,
Premier Président ; mort le 15 Dé-
cembre 1770.*

M. l'Abbé Alary montra de bonne
heure les plus heureuses dispositions ,
& la plus grande ardeur pour les cul-
tiver. Ces qualités le firent connoître
du docte Abbé de Longuerue , qui

O ij

prit plaisir à l'instruire , & qui l'a toujours regardé comme un de ses meilleurs Elèves. Nous nous arrêterons quelques momens sur le savant homme dont M. l'Abbé Alary mit si bien à profit les leçons ; le portrait du Maître peut contribuer à l'éloge du Disciple , non seulement par les qualités estimables qui leur ont été communes, mais par quelques singularités moins heureuses qui déparent un peu les qualités du Maître , & dont le Disciple a su se garantir. Tous ceux qui ont fréquenté l'Abbé de Longuerue , parlent avec étonnement de son érudition prodigieuse & presque effrayante ; il avoit tout lu , & une mémoire immense lui avoit tout fait retenir. Aussi étoit-il non seulement l'effroi des demi-Savans , qu'il forçoit à se taire devant lui , mais le fléau des Savans même , qui ne l'étoient pas assez pour être modestes. Renfermé presque absolument dans son cabinet , il y avoit contracté cette sorte de rudesse que donnent les études profondes , quand le commerce du monde n'y a pas , pour ainsi dire , passé la lime. Quoiqu'il n'y eût presque dans aucune Langue au-

cun Auteur célèbre qui lui fût inconnu, quoiqu'il ne manquât ni d'esprit, ni même, à certains égards, de discernement & de goût, il n'attachoit absolument de prix qu'à la connoissance des faits; les agrémens de la Littérature n'avoient aucun attrait pour cette ame desséchée par l'érudition la plus aride: on prétend que dans la vente de sa bibliothèque, il ne se trouva de Livres françois qu'un volume dépareillé de Racine. Il faisoit pourtant à l'Arioste la grace de dire de lui: *Pour ce foutà, il m'a quelquefois amusé.* » Il y a, » disoit-il encore, deux Livres sur l'Homere, que j'aimerois mieux qu'Homere même; le premier est *Antiquitates Homerice*; le second, *Homeri Gnomologia*: avec ces deux Livres, on a tout ce qu'il y a d'utile dans ce Poëte, sans avoir à essuyer tous ses contes A DORMIR DEBOUT ». Tel étoit le prix qu'il faisoit mettre aux charmes de l'imagination & de l'harmonie poétique. Il n'estimoit guere plus les Sciences exactes, & joignoit au travers de les dédaigner, celui d'attacher à ce dédain une espece de mérite. Selon lui, les Anglois n'a-

voient plus *rien fait qui vaille* depuis qu'ils avoient renoncé au grec & à l'arabe pour la Géométrie & la Physique. Enfin, quoiqu'il ne fût pas absolument incrédule, car la Bible avoit conservé de grands droits sur lui, comme le seul Livre *franchement hébreu* qui nous reste, il étoit d'ailleurs très-dégagé, pour ne rien dire de plus, dans sa manière de penser & de parler sur plusieurs objets de croyance, que la Religion nous a appris à regarder comme très-graves. Les Moines de son Abbaye du Jard lui demandant quel étoit son Confesseur : » Je vous » le dirai, répondit-il, quand vous » m'aurez nommé celui de votre Pere » Saint-Augustin ». On prétend que lorsqu'il parloit des différentes Religions, il disoit quelquefois : *Vous autres Chrétiens*, comme il auroit dit, *vous autres Juifs ou Mahométans*. Nous pourrions le faire connoître par des traits plus singuliers encore & plus libres, soit en Littérature, soit dans des matieres plus sérieuses; mais ceux que nous venons de rapporter suffisent pour montrer quels pouvoient être à la fois & les avantages & les inconvé-

niens de son commerce. M. l'Abbé Alary, quoique formé par ce Savant, digne du seizieme siecle, n'eût garde de l'imiter, ni dans sa critique un peu brutale, ni dans ses préventions erudites, ni dans ses opinions hasardées ou dangereuses. Il apprit dans cette excellente Ecole les Langues savantes; mais il eut soin de cultiver en même temps la sienne, & ne mérita pas la même épigramme qu'un certain Pédant qui se vantoit de savoir douze Langues: » Cela est vrai, dit quel-
 » qu'un, sans compter le françois ». Enfin il eut toujours beaucoup de goût pour la Littérature agréable; il en connoissoit les finesse; il savoit par cœur les plus beaux morceaux de nos Poëtes, qu'il se plaisoit même à répéter dès qu'il en trouvoit l'occasion. D'ailleurs il ne donna jamais dans aucun de ces écarts reprochés à son Maître; il ne prit de son Maître que ce qu'il avoit de bon, & dans ses connoissances & dans ses principes. L'Abbé de Longue-
 rue, quoique d'un savoir si profond & si universel, n'avoit presque rien imprimé, parce qu'il aimoit plus l'étude que la gloire, & qu'il avoit préféré le

plaisir de s'instruire à celui de faire voir aux autres à quel point il étoit instruit en tout genre. M. l'Abbé Alary, héritier de son savoir, & nullement de ses défauts, le fut dans ce qu'il avoit peut-être de plus louable, dans son indifférence philosophique pour la réputation littéraire. Il étoit, ainsi que M. l'Abbé de Longuerue, très-versé dans les Langues anciennes & modernes, dans l'Histoire de tous les peuples, & sur-tout dans la nôtre ; mais, à son exemple, il a gardé pour lui & pour quelques amis, moitié par modestie, moitié par amour du repos, les richesses qu'il avoit acquises par plus de soixante années d'étude ; il n'en a rien communiqué au Public ; & s'il n'a pas fait parler bien haut la renommée en sa faveur, du moins il n'a pas vu la jalousie & la haine acharnées & réunies pour lui disputer un peu de fumée.

Néanmoins, malgré son peu d'empressement à se faire valoir, son mérite bien réel & bien connu reçut de l'Académie la justice qu'il méritoit. Elle jugea qu'un homme de Lettres qui réunissoit à tant de connoissances

les qualités sociales, feroit très-utile au travail de nos séances, & elle ne se trompa point. M. l'Abbé Alary justifia sa nomination, non seulement par beaucoup d'affiduité aux assemblées académiques, mais par les lumières & le savoir dont il éclairoit, sans étalage comme sans réserve, les discussions qui nous occupent. Instruit & exercé dans la science des Etymologies, dans celle de nos Proverbes & de leur origine, &, par une suite nécessaire, dans notre ancienne Langue Françoisse, on le trouvoit toujours prêt à répondre aux questions qu'on pouvoit lui faire sur ces différens objets; favorisé d'ailleurs d'une mémoire très-heureuse, & parlant sa Langue avec autant de correction que de facilité, il satisfaisoit sur le champ, d'une manière aussi sûre que prompte, la curiosité de ses Confreres, à qui d'ailleurs il étoit cher par l'aménité de ses mœurs & la douceur de son commerce. Nous avons plus d'une fois été témoins qu'il étoit infiniment plus propre à nos assemblées particulières, que d'autres Académiciens justement estimés par leurs Ouvrages, & dignes du choix de la Com-

pagnie par leur réputation & par leurs succès; mais qui, soit inattention pour des discussions grammaticales qu'ils regardoient comme au dessous d'eux, soit peut-être faute de s'être abaissés aux études nécessaires pour résoudre ces sortes de questions, n'ont porté dans notre travail commun ni le même intérêt, ni les mêmes secours que l'Académicien dont nous parlons. Il a été pour nous une preuve nouvelle & bien sensible de ce que nous avons déjà fait sentir ailleurs, que l'Académie, dans ses élections, ne doit pas se borner rigoureusement à ceux de nos Ecrivains qui sont indiqués de préférence par la Nation, & appelés hautement à cet honneur par leurs talens & leur génie. Ces Ecrivains ont, sans difficulté, le droit d'occuper dans notre liste les places éminentes, & de recevoir du premier Corps académique du Royaume, de celui qui représente, pour ainsi dire, la République des Lettres, les honneurs que doit cette République à ses principaux ornemens; mais l'Académie peut aussi quelquefois, en jetant les yeux sur le mérite modeste & presque inconnu, avertir le Public des

justes égards que réclame, sans les exiger, un homme moins estimé qu'estimable. D'ailleurs, en admettant dans son sein ce Littérateur timide & peu empressé de paroître, la Compagnie le met à portée de faire passer à ses concitoyens, du moins par la voie indirecte de ses Confreres, une partie des connoissances qu'il a acquises, & des lumieres que la Littérature attend de lui; par ce moyen, l'Académie devient en quelque sorte pour le Public le canal de communication d'un grand nombre de richesses, qui, sans cela, seroient restées perdues & comme ensevelies. En un mot, elle doit encourager & rassembler à la fois, comme nécessaires à son objet, tous les genres de talens & de savoir, sur-tout quand ils se trouvent joints à la simplicité, à la défiance de soi-même, & à l'honnêteté de la conduite. Invariable & fixe dans des principes si louables, la Compagnie n'a pas dû se repentir d'avoir admis M. l'Abbé Alary parmi ses Membres; il y portoit d'ailleurs un titre de recommandation bien respectable, il lui étoit présenté par des Méceues, ou plutôt par des amis, à qui elle avoit

les obligations les plus signalées , & dont la mémoire sera éternellement en bénédiction parmi nous , M. le Marquis & M. l'Abbé de Dangeau (1) ; tous deux estimoient & chériffoient M. l'Abbé Alary ; tous deux désiroient de l'avoir pour Confrère ; & l'Académie auroit reçu sans examen , & presque les yeux fermés , tout ce qui lui venoit de la part de deux hommes qui connoissoient & ménageoient si bien ses vrais intérêts. Enfin elle étoit encore invitée au choix de M. l'Abbé Alary , par celui que le Gouvernement venoit d'en faire pour un emploi aussi important qu'honorable , celui d'instruire le feu Roi Louis XV dans son enfance , & de l'instruire dans la science la plus utile aux Rois. M. l'Abbé Alary fut chargé de lui enseigner l'Histoire ; ceux qui ont approché de près ce Monarque , savent que l'Eleve avoit parfaitement répondu aux soins & aux leçons d'un si habile Instituteur ; la philosophie la plus sévère ne pourra

(1) Voyez l'Eloge de M. l'Abbé de Dangeau , & les Notes sur cet Eloge.

nous accuser de flatterie , & de n'être ici que l'écho des vieux Courtisans ; car nous sommes en même temps celui de la voix publique , peu sujette à se tromper en bien ou en mal sur les Souverains qui ne sont plus.

Non seulement cette place étoit due au savoir de M. l'Abbé Alary , c'étoit de plus une espece de dédommagement ou de réparation que le Régent, Prince éclairé & par conséquent juste, crut devoir au mérite attaqué par la calomnie. Elle avoit tâché de noircir M. l'Abbé Alary auprès du Prince ; ce citoyen paisible , & qui ne connoissoit que ses Livres, fut accusé d'avoir eu part à une intrigue qui éclata en 1718 : le Régent n'imita pas la crédulité odieuse , trop ordinaire à ses semblables en de pareilles occasions ; il permit à l'accusé de se défendre , & fut bientôt détrompé : » Vos ennemis, » lui dit-il, nous ont servi l'un & l'autre, en me procurant l'occasion de » vous connoître «. Le Prince ne se borna pas à ce témoignage ; il n'étoit après tout qu'un acte rigoureux de justice ; il se crut obligé de punir la calomnie , & la punit de la manière la

plus mortifiante pour elle, en confiant à celui qu'elle avoit voulu perdre, une partie essentielle de l'éducation du Roi. Si la calomnie se voyoit toujours payée de la sorte, elle se dégoûteroit peut-être à la fin de n'aiguïser ses traits que pour s'en percer elle-même; supposé toutefois qu'elle soit susceptible de dégoût, car elle ne plaint ni sa vigilance ni ses efforts, & pourvu qu'un seul mensonge lui réussisse, peu lui importe qu'il y en ait cent de perdus.

M. l'Abbé Alary éprouva cette active & détestable persévérance. Quoiqu'il eût condamné ses raiens à un silence rigoureux, bien fait pour adoucir l'envie, son entrée dans le Sanctuaire des Muses avoit armé contre lui la jalousie de quelques Gens de Lettres, qui se croyoient beaucoup plus dignes de cette distinction. L'un d'eux, connu par quelques succès au Théâtre lyrique, mais plus décrié encore par sa conduite & par ses satires, le Poëte Roi (1) exclu honteusement à la fois

(1) Voyez sur le Poëte Roi l'article de M. de la Faye.

& d'une Compagnie de Magistrature , & de l'Académie des Belles - Lettres dont il étoit Membre , s'indignoit que l'Académie Françoise ne s'empresât pas à le recueillir , & lui préférât des concurrens honnêtes. Il fit contre la Compagnie un Libelle; où plusieurs de ses Membres étoient aussi indignement que grossièrement déchirés dans leurs talens & dans leurs personnes (1). M. l'Abbé Alary , dont le Satirique ne pouvoit décrier les Ouvrages , fut attaqué sur ses mœurs avec l'impudence la plus atroce & la plus cynique. L'Académie , qui auroit gardé le silence sur une simple satire littéraire , ne crut pas devoir fermer les yeux sur un si cruel outrage fait à un Confrere irréprochable. Elle demanda & obtint une punition flétrissante pour le calomniateur , qui fut mis à Saint-Lazare par ordre du Roi. La Compagnie fut redevable de cet ordre à M. le Cardinal de Fleury , qui , dans cette circonstance , crut , avec raison , s'honorer lui-même , en prouvant aux Académiciens ses Confreres , les justes égards

(1) Voyez la Note (a).

qu'il avoit pour eux (1). Ce n'est pas la seule preuve que ce Ministre leur en ait donnée ; il est à souhaiter , moins encore pour l'Académie que pour l'honneur des hommes en place dont elle inscrit les noms dans sa liste , qu'ils se fassent un devoir de suivre dans l'occasion ce digne exemple. Quoique les Sociétés Littéraires doivent tirer leur principale considération d'elles-mêmes , & des qualités personnelles de ceux qui les composent, elles sont en droit d'exiger, comme une dette , cette considération extérieure que les Gouvernemens sages ont toujours accordée à la partie de la Nation faite pour éclairer l'autre : c'est en respectant les Lettres, en favorisant ceux qui s'y distinguent , en les vengeant de l'envie & de la satire, que les Rois & les Ministres apprendront à la multitude à connoître le prix des vertus réunies aux talens ; tous ceux qui ont le pouvoir en main , ne sçauroient avoir trop présente cette maxime que Charles V , le plus sage de nos Rois , avoit sans cesse à la bou-

(1) Voyez la Note (b).

che dans un siècle d'ignorance & de ténèbres : *Les Clercs ou à sagesse l'on ne peut trop honorer , & tant que sagesse sera honorée en ce Royaume , il continuera à prospérer ; mais quand déboutée y sera , il décherra.* Puisse la destinée de la France en écarter longtemps un malheur si funeste pour elle , & si propre à déshonorer le Gouvernement qui l'auroit souffert ou préparé !



NOTES *sur l'article de M. l'Abbé*
A L A R Y.

(a) CE même Poëte Roi, qui, en 1728, déchiroit l'Académie par d'infâmes Satires, avoit prononcé dans la Séance publique du 25 Août 1715, une Ode à la louange de cette Compagnie. Il avoit désiré vivement, & obtenu, après bien des instances, la satisfaction de témoigner ainsi ses sentimens à la Compagnie, dont, à la vérité, il n'étoit pas Membre, mais qui venoit de couronner un de ses Ouvrages. Son caractère & sa conduite lui ayant dans la suite fermé les portes de cette Société Littéraire, qui d'ailleurs rendoit justice à ses talens, il changea bientôt de manière de penser, ou plutôt de parler, & se flatta sans doute, comme tous les Satiriques de profession, que ses Satires nouvelles feroient oublier ses bassesses anciennes.

(b) Le Cardinal de Fleury (c'est une justice que l'Académie lui doit &

qu'elle aime à lui rendre) n'a jamais laissé échapper aucune occasion de donner à cette Compagnie des marques de son attachement & de son estime. Lorsque ses Confreres le complimenterent, en 1726, sur sa nomination au Cardinalat, il eut l'honnêteté de lui répondre, » que de tous » les honneurs dont le Roi pouvoit le » combler, il n'y en avoit point qui » lui fût plus cher que celui d'être » Membre d'un si illustre Corps ». Le compliment pouvoit être exagéré; mais il n'en est que plus remarquable dans la bouche d'un homme qui gouvernoit alors le Royaume. Lorsque la Compagnie en corps alloit à Versailles haranguer le Roi, il ne manquoit jamais d'al'ler se mettre parmi ses Confreres à son rang d'Académicien, préférant, disoit-il, cette place à celle qu'il auroit pu, dans cette occasion, occuper plus près du Roi, comme Cardinal & comme Ministre.







É L O G E

D E

J E A N — J A C Q U E S

D' O R T O U S

D E M A I R A N ,

*Secrétaire de l'Académie des Sciences ;
né à Beziers en 1678 ; reçu le 7
Mars 1743 , à la place de FRAN-
ÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL ,
Marquis de Saint-Aulaire ; mort
le 20 Février 1771 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Sciences.







ARTICLE

DESTINÉ DANS L'HISTOIRE

de l'Académie Française (1),

A LOUIS DE BOURBON-CONDÉ,

COMTE DE CLERMONT ;

Né à Versailles le 15 Juin 1709 ; élu

le 26 Mars 1754 ; à la place de

M. CLAUDE GROS DE BOZE ;

mort le 16 Juin 1771.

MESSIEURS,

LES différens Eloges que j'ai eu
l'honneur de vous lire , composent ,
avec plus de soixante autres , la conti-

(1) Lu à l'Assemblée publique du 19
Juillet 1781 , que Monseigneur le Prince
de Condé honora de sa présence.

nuation de l'Histoire de cette Compagnie, dont je me suis occupé longtemps. Elle seroit dès à présent en état de paroître, si je ne me rappelois souvent le sage précepte d'Horace, de tenir *neuf ans* dans l'obscurité ce qu'on ose destiner au Public, intervalle de temps que je voudrois prolonger encore. Permettez-moi néanmoins de soumettre aujourd'hui à votre jugement l'article de cette Histoire, qui a pour objet S. A. S.^e feu Monseigneur le Comte de Clermont, que l'Académie a eu l'honneur de compter parmi ses Membres. Le respectable Prince qui nous écoute, semble m'inviter à cette lecture, & m'enhardir à réclamer pour un moment son indulgence & la vôtre.

Louis de Bourbon.-Condé, Comte de Clermont, Prince du Sang, entra dans l'Académie le 26 Mars 1754, pour y remplir la place vacante par la mort d'un simple Littérateur, plus recommandable par son mérite que par sa naissance ou par ses dignités, feu M. de Boze, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres. Les Ecrivains célèbres

lebres qui ont été ou qui sont encore assis parmi nous, doivent être sans doute, aux yeux du Public & de la Postérité, l'ornement principal de l'Académie Française; mais elle n'en doit pas être moins sensible à l'avantage rare dont elle a joui, & que jusqu'à présent aucun Corps Littéraire n'a partagé avec elle, de voir au rang de ses Académiciens ordinaires un Prince de l'auguste sang de nos Rois, un Prince qui a bien voulu se soumettre à l'égalité académique, qui a paru même s'en honorer; un Prince enfin, qui, sachant oublier l'éclat de ses titres, par un motif dont la noblesse relevoit encore ces titres même, a consenti, ou plutôt désiré d'être regardé dans cette Compagnie comme *l'un de nous*.

Ce fait, si glorieux pour les Lettres, est raconté fort en détail dans la partie de l'Histoire de l'Académie écrite par feu M. Duclos, & qu'il lut, il y a quelques années, dans une Séance publique (1). Nous ne répéterons point ici le récit intéressant d'un événement si mémorable dans nos Annales; nous

(1) Voyez la Note (a).

338 ÉLOGE DE M. LE COMTE

nous contenterons d'y ajouter quelques circonstances que M. Duclos a omises, & qui, touchant personnellement les Gens de Lettres, nous paroissent ne devoir pas être ignorées d'eux.

Forſan & hac olim meminiffe juvabit;

Ce ſouvenir un jour pourra nous conſoler.

Nous diſons *conſoler*, car le temps n'eſt pas loin peut être où les Lettres, en butte à tant d'ennemis, auront encore plus beſoin de conſolation que de gloire.

Lorsque Mgr. le Comte de Clermont, dans la Séance où il vint prendre poſſeſſion de ſa place, reçut avec ſes Confreres les jetons qui étoient ſon droit de préſence, il leur dit en propres termes & avec une honnêteté d'autant plus obligeante que l'expreſſion en étoit plus ſimple, » qu'il vou-
» droit toujours porter ſur lui un de
» ces jetons d'une maniere oſtenſible,
» comme la marque diſtinctive d'un
» titre dont il ſe trouvoit infiniment
» flatté. Ce jeton, ajouta-t-il, ſeroit
» ma Croix de St. Louis d'Académi-
» cien ». La comparaiſon étoit ſans

doute trop relevée pour des prétentions aussi modestes que les nôtres ; elle signifioit seulement , que comme la Croix de S. Louis est , ou doit être , une marque de service honorable dans les armes , la place de l'Académie est aussi , ou doit être une marque , si l'on peut parler ainsi , de service honorable dans les Lettres : Mgr. le Comte de Clermont pouvoit se flatter , avec justice , de les avoir également servies & honorées par les témoignages éclatans de son estime , & par l'encouragement que cette estime devoit leur donner.

La Séance où il se présenta n'étoit qu'une assemblée particuliere. L'Académie , & sur tout le Prince , auroient bien désiré qu'elle fût publique ; tout étoit disposé pour cette espece de fête , la plus brillante que cette Compagnie eût encore célébrée. Le Discours du respectable Récipiendaire étoit tout prêt ; nous ne devons pas oublier de dire qu'il avoit été fait par le Prince *tout seul* ; & nous ne craignons pas d'affurer qu'en cette circonstance , nul Ecrivain de profession n'auroit aussi bien réussi que lui. Il avoit bien voulu communiquer ce Discours à quelques

Gens de Lettres, & aucun d'eux n'y avoit osé toucher, dans la crainte de le gâter en cherchant à l'embellir; son Remercîment à l'Académie, si nous osons lui donner ce nom, étoit écrit avec la simplicité noble qui convenoit à un Académicien si distingué, & au sentiment aussi vrai que flatteur dont il étoit pénétré pour la Compagnie. Lui seul en effet pouvoit exprimer ce sentiment avec la même vérité qu'il l'éprouvoit. La Nation, idolâtre de ses Princes, si disposée à leur tenir compte de tout, & à leur rendre avec usure les marques de bienveillance qu'elle reçoit d'eux, auroit vu avec ravissement cet acte aimable de *popularité littéraire*; le Public, qui partageoit la joie de l'Académie, eût dans son ivresse accablé le Prince Académicien des plus vifs applaudissemens, & ce jour peut-être eût été pour Mgr. le Comte de Clermont un des plus agréables de sa vie. Mais par malheur pour lui & pour nous, les mêmes personnes qui lui avoient si ridiculement conseillé, comme l'a raconté M. Duclos, de n'entrer ici qu'avec des distinctions de préséance, & qui n'avoient pu lui faire

goûter leurs méprisables vûes, réussirent au moins dans le conseil plus mal-adroit encore qu'ils lui donnerent, de ne pas venir prendre à sa réception la dernière place dans une Séance publique; comme si cette place, acceptée librement & par choix, eût pu dégrader un Prince du Sang; comme si chacun de nous ne l'eût pas mis, du fond de son cœur, à celle qu'il devoit occuper; comme si le Public ne l'eût pas toujours vu à notre tête dans le moment même où il auroit bien voulu ne paroître que notre égal; comme si enfin l'honneur qu'il eût fait en ce moment aux Lettres & à l'Académie, n'eût pas rejailli sur lui de la manière la plus éclatante & la plus glorieuse (1).

Ces mêmes adulateurs, les plus grands ennemis de la véritable gloire des Princes, qui avoient fait craindre à Mgr. le Comte de Clermont d'occuper un moment dans une Assemblée

(1) » Mgr. le Comte de Clermont, dit
 » à cette occasion un Académicien, oublie
 » dans ce moment-ci la maxime de l'Evan-
 » gile : *Que celui qui s'abaisse sera élevé* ».

342 ÉLOGE DE M. LE COMTE

publique la place de Récipiendaire , nous ont privés encore du plaisir dont nous nous étions flattés , de le voir assister quelquefois à nos Séances particulières. Il n'y a paru qu'un seul jour , & nous savons qu'il gémitoit de ne pouvoir ou de n'oser y assister ; mais si nous en croyons des personnes à qui il s'en est ouvert avec confiance , il redoutoit les reproches , quoique très-déplacés , de quelques hommes importants à la Cour , qui s'étoient persuadés que *Son Altesse Sérénissime* ne pouvoit paroître à l'Académie sans y occuper une place qui le tirât , disoient-ils , de la *foule* , dont il se tiroit bien mieux en cherchant à s'y cacher. Mgr. le Comte de Clermont fit céder son amour pour les Lettres à ces vaines représentations , qu'il étoit si fort en droit de mépriser ; & nous perdîmes , à son grand regret & au nôtre , l'espoir que nous avions eu de jouir quelquefois de sa présence.

Un autre fait nous a encore plus affligés ; nous le disons avec d'autant plus de franchise , que nous savons aussi à quel point ce Prince a partagé notre peine. Il se trouva , dans deux occa-

frons différentes , Directeur de l'Académie par le sort , & chargé en conséquence de deux réceptions , celle de M. l'Abbé de Boismont , & celle de M. Thomas , deux Hommes de Lettres , à qui le Prince pouvoit dire des choses si flatteuses & si vraies sur leurs talens & leurs Ouvrages. Les fonctions de Directeur lui auroient donné , dans cette circonstance , sans inconvénient & sans difficulté , la préséance que des flatteurs subalternes réclamoient pour lui & contre son gré dans les Assemblées particulières : un Discours de quatre lignes , adressé au Récipiendaire par un Directeur si respecté , eût été reçu par l'Académie & par l'Auditoire avec plus de transport que le Discours le plus éloquent d'un Académicien ordinaire ; & le Prince , devenu , pour ainsi dire , en ce moment , le Dictateur des Gens de Lettres , auroit vivement senti la différence des honneurs exigés ailleurs par son rang , & de ceux qui , en cette occasion , eussent été prodigués à sa personne. Des considérations importunes & fâcheuses , auxquelles il ne se soumit qu'avec répugnance , lui arracherent encore cette gloire si tou-

344 ÉLOGE DE M. LE COMTE

chante & si pure, qu'il a regrettée jusqu'à la fin de ses jours.

Mais s'il a trop profité, contre ses vœux & contre les nôtres, de la liberté que nos usages accordent à chaque Académicien de s'absenter de nos assemblées, souvenons-nous du moins qu'il n'a profité que malgré lui de cette liberté, & n'a d'ailleurs usé de ce droit que par le motif le plus louable ; il a mieux aimé renoncer au plaisir qu'il s'étoit promis de se voir quelquefois au milieu de nous, que de venir y usurper un rang qui auroit détruit l'égalité précieuse à laquelle nous sommes si justement & si constamment attachés. Si quelque Académicien (ce qui n'arrivera sans doute jamais) se croyoit d'un rang assez supérieur pour exiger ici des distinctions, nous opposerions à cette prétention choquante l'exemple de Monseigneur le Comte de Clermont, comme une barrière insurmontable. Le nom de ce Prince sera donc à jamais la sauvegarde de notre plus chère prérogative ; & l'Académie devroit, à ce seul titre, conserver pour sa mémoire une reconnaissance éternelle. La déférence même

que la Compagnie a montrée pour son rang, en n'exigeant point de lui un Discours de réception, ne lui est point particulière. La même permission avoit été accordée à des hommes en place, M. Colbert & M. d'Argenson, à qui les occupations les plus importantes ne laissoient pas le loisir nécessaire pour composer leurs Discours, & qui néanmoins se sentoient dignes du choix de l'Académie, pour n'emprunter, en cette occasion, le secours de personne. Il n'est pas à craindre qu'aucun Membre de la Compagnie réclame jamais une pareille faveur, sans y avoir les droits les mieux fondés; & nous devons rendre cette justice à nos Confreres les plus distingués par leur état, qu'il n'en est aucun qui ne marque le plus juste empressement à remplir les fonctions publiques d'Académicien quand le sort l'en a chargé; aussi n'en est il aucun qui ne voie le Public le payer par son suffrage d'avoir satisfait à un si noble devoir; les applaudissemens les plus marqués sont toujours la récompense infailible de la dignité modeste qui veut bien s'offrir aux critiques; & l'attention même qu'elle a de s'y soumet-

tre, lui répond qu'elle n'en sera pas effleurée.

On assure que le célèbre Prince de Conti, le même qui montra une si brillante va'eur aux fameuses batailles de Steinkerque & de Nerwinde, le même que ses talens militaires & ses autres grandes qualités firent nommer Roi de Pologne par la plus saine partie de la Nation, avoit désiré, comme Mgr. le Comte de Clermont, d'entrer dans cette Compagnie; nous ignorons quelles circonstances ont empêché que ce désir n'ait eu son effet, un tel événement eût mi- le comble aux distinctions dont l'Académie fut honorée sous le regne de Louis XIV; elle a été plus heureuse encore sous celui de Louis XV, son successeur, en possédant Mgr. le Comte de Clermont; elle se plaint seulement de l'avoir possédé trop peu; regrets d'autant plus pardonnables, qu'ils partent d'un sentiment honorable à sa mémoire.

Mgr. le Comte de Clermont avoit témoigné de bonne heure un goût pour les Lettres, qui sembloit nous annoncer depuis long-temps la satisfaction que nous avons eue de le voir parmi

nous. Il avoit formé une Société Littéraire, aux assemblées de laquelle il assistoit quelquefois, & qui avoit pris le titre de *Société des Arts*. Cette espece d'Académie devoit réunir à la fois les Sciences, les Lettres, & les Arts mécaniques. Le projet étoit grand, mais trop vaste, & fut d'ailleurs trop mal combiné par ceux que le Prince avoit chargés de l'exécution. Cinq ou six Académies seroient à peine suffisantes pour remplir l'objet que cette Société prétendoit embrasser toute seule. D'ailleurs, les Rédacteurs de ses Statuts avoient conçu à ce sujet, pour ne rien dire de plus, une étrange idée. Non seulement ils vouloient (ce qui étoit raisonnable) marier, pour ainsi dire, chaque Art mécanique à la Science dont cet Art peut tirer des lumières, comme l'*Horlogerie* à l'*Astronomie*, la *Fabrique des Lunettes* à l'*Optique*; mais ils prétendoient encore (qu'on nous passe cette expression) accoler chacun de ces Arts à la partie des Belles-Lettres, qu'ils s'imaginoient y avoir le plus de rapport; par exemple, disoient-ils, le *Brodeur* à l'*Historien*, le *Teinturier* au *Poëte*, & ainsi des

autres. Ce trait seul suffiroit pour juger à quel point la confiance du Prince fut mal servie dans cette occasion par ceux qu'il en avoit honorés. Aussi cette Société ne vécut-elle pas long-temps ; les vûes si louables de Mgr. le Comte de Clermont pour le progrès des Sciences , des Lettres & des Arts , demeurèrent sans effet , parce qu'il ne fut pas assez heureux pour trouver des coopérateurs dignes de seconder ces vûes & capables de les remplir ; tant il est vrai , dans les petites comme dans les grandes choses , qu'avec les intentions les plus droites , il importe aux Princes , pour faire le bien qu'ils désirent , de n'avoir autour d'eux que des hommes éclairés. Mais cet avantage , au grand détriment de leur gloire , leur manque plus souvent encore , que l'amour de la vérité & le désir de l'entendre.

Dans cet article , trop court peut-être , sur Monseigneur le Comte de Clermont , nous avons cru devoir uniquement l'envisager comme Académicien & comme ami des Lettres. Nous ne parlerons point ici de ses qualités personnelles , de sa bienfaisance , de

son affabilité, de sa franchise, & de son courage. Ce détail intéressant appartient moins à l'Histoire de l'Académie, qu'à celle de l'illustre-Maison de Condé, Histoire où Monseigneur le Comte de Clermont tiendra sans doute un jour la place distinguée qu'il mérite. Si dans cet état, Messieurs, nous rap-pelions à votre souvenir des vertus qui le rendoient cher à tous les François, ce seroit sur-tout pour féliciter la Nation de posséder dans un autre Condé le digne héritier de ces mêmes vertus; c'est à elles qu'il doit cette précieuse bienveillance publique, dont il éprouve tous les avantages, dont il connoît tout le prix, dont l'adulation ne peut jamais tenir la place, & à laquelle les Princes éclairés, se montrent d'autant plus sensibles, qu'ils sont plus dignes & plus sûrs de l'obtenir.



N O T E

*SUR l'Article de Mgr. le Comte
DE CLERMONT.*

(a) **L**A partie de l'Histoire de l'Académie, écrite par feu M. Duclos, se trouve toute entière au mot ACADEMIE, dans la *Nouvelle Encyclopédie par ordre de matières*. Nous avons cru pouvoir en détacher dans cette Note ce qui regarde l'élection de M. le Comte de Clermont, & qui est également honorable pour le Prince, pour l'Historien, pour l'Académie, & pour les Lettres. C'est donc M. Duclos qui va parler dans toute la suite de cette Note. » Je ne puis me dispenser, dit-il, de rappeler les circonstances de » l'entrée de M. le Comte de Clermont dans l'Académie. Il fit com- » munique le désir qu'il en avoit à » dix d'entre nous, tous Gens de Let- » tres, du nombre desquels j'étois, en » nous recommandant le plus grand » secret jusqu'au moment où il con-

» viendroit de rendre son vœu public.
 » Le premier mouvement de mes Con-
 » freres fut d'en marquer au Prince
 » leur joie & leur reconnoissance. Je
 » partageai le second sentiment ; mais
 » je les priai d'examiner si cet honneur
 » seroit pour la Compagnie un bien
 » ou un mal , s'il ne pouvoit pas de-
 » venir dangereux, si l'égalité que le
 » Roi veut qui régne dans nos Séances
 » entre tous les Académiciens , quel-
 » que différens qu'ils soient par leur
 » état dans le monde , s'étendroit jus-
 » qu'à un Prince du Sang ; enfin si
 » nous , Gens de Lettres , ne nous ex-
 » posions pas à perdre nos prérogati-
 » ves les plus précieuses , qui touche-
 » roient peu les Gens de la Cour nos
 » Confreres , assez dédommagés de
 » l'égalité académique par la supério-
 » rité qu'ils ont sur nous par tout ail-
 » leurs. Je leur représentai que
 » le projet dont M. le Comte de
 » Clermont nous faisoit part , n'étoit
 » qu'une espece de consultation , puis-
 » qu'il nous demandoit en même temps
 » de l'instruire des Statuts & usages
 » académiques.

» Ces observations frappèrent mes

» Confreres, qui m'engagerent à ré-
 » diger sur le champ le Mémoire som-
 » maire qui suit; il fut remis le jour
 » même à M. le Comte de Clermont.
 » L'événement a prouvé que nous
 » avons pris une précaution sage &
 » nécessaire ».

M É M O I R E.

*Les Statuts de l'Académie sont si
 simples, qu'ils n'ont pas besoin de com-
 mentaire. Le seul privilège dont soient
 jaloux les Gens de Lettres, qui sont
 véritablement l'Académie, c'est l'éga-
 lité extérieure qui regne dans nos Af-
 semblées : l'Académicien qui a le moins
 de fortune ne renonceroit pas à ce
 privilège pour toutes les pensions du
 monde. Si Son Altesse Sérénissime fait
 à l'Académie l'honneur d'y entrer, elle
 doit confirmer par sa présence le droit
 du Corps, en ne prenant jamais place
 au dessus des Officiers. Son Altesse
 Sérénissime jouira d'un plaisir qu'elle
 trouve bien rarement, celui d'avoir des
 égaux, qui d'ailleurs ne sont que fic-
 tifs, & elle consacrerà à jamais la*

gloire des Lettres. Comme elle est digne qu'on lui parle avec vérité, j'ajouterai que si elle en usoit autrement, l'Académie perdrait de sa gloire, au lieu de la voir croître. Les Cardinaux formeroient les mêmes prétentions, les gens titrés viendroient ensuite, & j'ai assez-bonne opinion des Gens de Lettres pour croire qu'ils se retireroient. La liberté avec laquelle nous disons notre sentiment, est une des plus fortes preuves de notre respect pour le Prince, & qu'il nous permette le terme, de notre estime pour sa personne. Il reste à observer que lorsque l'Académie va complimenter le Roi, les trois Officiers marchent à la tête, & tous les autres Académiciens suivant la date de leur réception : or Son Altesse Sérénissime est trop supérieure à tous ceux qui composent l'Académie, pour que la place ne lui soit pas indifférente : elle peut se rappeler qu'au couronnement du Roi Stanislas, Charles XII se mit dans la foule. En effet, il n'y a point d'Académicien qui, en précédant Son Altesse Sérénissime, n'en fût hon-teux pour soi-même, s'il n'en étoit pas glorieux pour les Lettres. On

*n'est entré dans ce détail que pour
obéir à ses ordres.*

» Le Prince approuva nos observa-
» tions , ou , si l'on veut , nos condi-
» tions , soucrivit à tout , & aussi-tôt
» qu'il y eut une place vacante , (ce
» fut celle de M. Boze) , en parla au
» Roi , qui donna son agrément , &
» promit le secret. De notre côté ,
» nous le gardâmes très - exactement
» à l'égard des Académiciens de la
» Cour , qui ne l'apprirent qu'à l'as-
» semblée du jour indiqué pour l'elec-
» tion. Ils se plaignirent qu'on
» leur eût fait mystère d'un dessein si
» glorieux pour la Compagnie. On
» leur répondit que le Roi ayant pro-
» mis , ou plutôt offert le secret , avoit
» par - là imposé silence à ceux qui
» étoient instruits du projet ; qu'au
» surplus , chacun étoit encore en état
» de témoigner par son suffrage le
» desir de plaire à M. le Comte de
» Clermont , puisque tous étoient en
» droit de donner librement leur voix.
» Quelques Courtisans objectèrent ,
» que dans une telle occasion la liberté
» des suffrages étoit une chimere , parce

» qu'on ne pouvoit , dirent ils , nom-
 » mer un Prince du Sang que par ac-
 » clamation. Les Gens de Lettres s'y op-
 » posèrent formellement , réclamèrent
 » l'observation des Statuts , & deman-
 » derent le scrutin ordinaire. On ne
 » doute pas que les suffrages & les
 » boules n'aient été favorables au Can-
 » didat. Le registre ne porte cepen-
 » dant que la pluralité & non l'una-
 » nimité des voix.

» Dans le premier moment, le Pu-
 » blic applaudit à l'élection ; les Gens
 » de Lettres en recevoient & s'en fai-
 » soient réciproquement des compli-
 » mens , lorsqu'il s'éleva un orage qui
 » pensa tout renverser. . . . Quelques
 » Officiers de la Maison du Prince
 » prétendirent qu'il ne convenoit pas
 » à un Prince du Sang d'entrer dans
 » aucun Corps , sans y avoir un rang
 » distingué , une préférence marquée.
 » Ils firent composer à ce sujet un
 » Mémoire fort étendu ; & comme
 » j'avois été un des agens de l'élection ,
 » on me l'adressa , en me demandant
 » une réponse. On la vouloit prompte ,
 » & ne me trouvant pas chez moi ,
 » on m'apporta le Mémoire dans une

356 ÉLOGE DE M. LE COMTE

» maison où j'étois. Ce n'étoit pas un
 » jour d'Académie ; je ne pouvois ni
 » consulter mes Confreres, ni concer-
 » ter avec eux ma réponse. Je pris
 » donc sur moi de la faire telle que
 » la voici, quel qu'en pût être le suc-
 » cès, & au hafard d'être avoué ou dé-
 » favoué par le Corps au nom duquel
 » je répondois «.

R É P O N S E

Au Mémoire de Son Al. Sér. Mgr.
 le Comte DE CLERMONT.

*Nous ne pouvons nous imaginer que
 le Mémoire que nous venons de lire ,
 soit adopté par Son Altesse Sérénissime,
 sans quoi nous serions dans la plus
 cruelle situation. Nous aurions à dé-
 plaire à un Prince pour qui nous avons
 le plus grand respect , ou à trahir la
 vérité que nous respectons plus que
 tout au monde.*

*M. le Comte de Clermont a été élu
 par l'Académie. Si ce Prince n'y en-
 tre pas avec tous les dehors de l'éga-
 lité , la gloire de l'Académie est per-*

duc. Si le Prince entroit dans celles des Belles-Lettres ou des Sciences, il seroit nécessaire qu'il y eût une préséance marquée, parce qu'il y a des distinctions entre les Membres qui forment ces Compagnies. C'est pourquoy il fallut en donner au Czar dans celle des Sciences, en plaçant son nom à la tête des Honoraires.

Mais depuis qu'à la mort du Chancelier Séguier, Louis XIV eut pris l'Académie sous sa protection personnelle & immédiate, sans intervention de Ministre, honneur inestimable que nous a conservé & assuré l'auguste successeur de Louis le Grand, jamais il n'y eut de distinction entre les Académiciens, malgré la différence d'état de ceux qui composent l'Académie. Si Son Altesse Sérénissime en avoit d'autres que celles du respect & de l'amour des Gens de Lettres, les Académiciens qui ont quelque supériorité d'état sur leurs Confreres, prétendroient à des distinctions, parviendroient peut-être à en obtenir d'intermédiaires entre les Princes du Sang & les Gens de Lettres. Ceux-ci n'en seroient que plus éloignés du Roi, rien ne pourroit les

en consoler ; & l'Académie, jusqu'ici l'objet de l'ambition des Gens de Lettres, le seroit de la douleur de tous ceux qui les cultivent noblement. L'époque du plus haut degre de gloire de l'Académie, si les regles subsistent, seroit celle de sa dégradation, si l'on s'écarte des Statuts.

En effet, dans la supposition qu'il n'y eût jamais de distinction que pour les Princes du Sang, l'Académie n'en seroit pas moins dégradée de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle ne voit personne entre le Roi & elle, que des Officiers nommés par le sort. Chaque Académicien n'est, en cette qualité, subordonné qu'à des places où le sort peut toujours l'élever.

M. le Comte de Clermont est respecté comme un grand Prince, & de plus aimé & estimé comme un honnête homme. Il a trop de gloire vraie & personnelle, pour en vouloir une imaginaire. Il n'a besoin que de continuer d'être aimé ; voilà l'apanage que le Public seul peut donner, & qui dépend toujours d'un suffrage libre.

Il n'étoit pas difficile de prévoir qu'après les transports de joie que la

République des Lettres avoit fait éclater, l'envie agiroit sous le masque d'un faux zèle pour le Prince.

Si le Czar eût écouté les gens frivoles, il ne se seroit pas fait inscrire sur la liste de l'Académie des Sciences, la seule qui convînt au genre de ses études. Néanmoins ce titre n'a pas peu servi à intéresser à sa renommée la République des Lettres.

Lorsque M. le Comte de Clermont fit annoncer son dessein à plusieurs Académiciens, leur premier soin fut de lui exposer par écrit la seule prérogative dont leur amour & leur reconnaissance pour le Roi les rendent jaloux.

Ils eurent la satisfaction d'apprendre que Son Altesse Sérénissime approuvoit leurs sentimens. Ils ne se persuaderont jamais qu'ils aient eu tort de compter sur sa parole. Nous osons le dire, & le Prince ne peut que nous en estimer davantage, nous ne lui aurions jamais donné nos voix, si nous avions pu supposer que nous nous prêtions à notre dégradation. Il est bien étonnant qu'on vienne dans un Mémoire établir les droits des Princes du

360 ÉLOGE DE M. LE COMTE

*Sang , comme s'il s'agissoit de les sou-
venir dans un Congrès de l'Europe ;
qu'on vienne les étaler dans une Com-
pagnie dont le devoir est de les con-
noître , de les publier , & de les dé-
fendre , s'il en étoit besoin.*

*Les Princes sont faits pour des
honneurs de tout autre genre que des
distinctions littéraires. Voudroit on en
dépouiller des hommes dont elles sont
la fortune & l'unique existence ? Les
hommes constitués en dignité auroient-
ils assez peu d'amour-propre pour
n'être pas flattés eux-mêmes que le
désir de leur être associés en un seul
point soit un objet d'ambition & d'é-
mulation dans la Littérature ? L'A-
cadémie ne veut point avoir de dis-
cussion avec M. le Comte de Clermont ;
il ne doit pas entrer en jugement avec
elle ; elle obéiroit en gémissant à des
ordres du Roi , mais elle ne verroit
plus que son oppresseur dans un Prince
qu'elle réclame pour Juge. Elle l'aime,
elle voudroit lui conserver les mêmes
sentimens ; voici ce qu'elle lui adresse
par ma voix :*

MONSIEUR, si vous
confirmez

confirmez par votre exemple respectable & décisif une égalité, qui d'ailleurs n'est que fictive, vous faites à l'Académie le plus grand honneur qu'elle ait jamais reçu, vous ne perdez rien de votre rang, & j'ose dire que vous ajoutez à votre gloire en élevant la nôtre. La chute ou l'élévation, le sort enfin de l'Académie est entre vos mains. Si vous ne l'élevez pas jusqu'à vous, elle tombe au dessous de ce qu'elle étoit; nous perdons tout, & le Prince n'acquiert rien qui puisse le consoler de notre douleur. La verroit-on succéder à une joie si glorieuse pour les Lettres & pour vous-même? Ce sont les Gens de Lettres qui vous sont le plus tendrement attachés; seroit-ce d'un Prince, leur ami dès l'enfance, qu'elles auroient seules à se plaindre? Notre profond respect sera toujours le même pour vous, Monseigneur; mais l'amour, qui n'est qu'un tribut de la reconnoissance, s'éteindra dans tous les cœurs qui sont dignes de vous aimer & d'être estimés de vous.

» Le Prince, frappé des observa-
Tome VI. Q

» tions qu'on vient de lire , ne balança
 » pas à se décider en notre faveur ;
 » il me fit dire qu'il ne tarderoit pas
 » à venir à l'Académie , & qu'il vou-
 » loit y entrer comme simple Acadé-
 » micien.

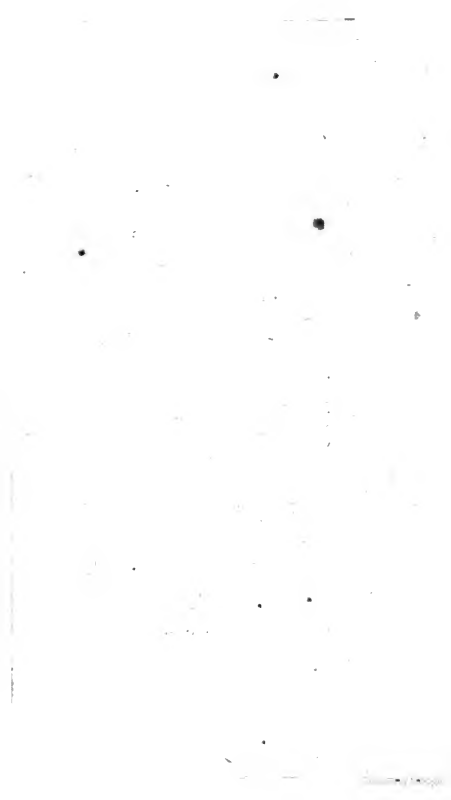
» En effet , quelques jours après il
 » vint à l'Assemblée , sans s'être fait
 » annoncer , combla de politesses &
 » même de témoignages d'amitié tous
 » ses *nouveaux Confreres* , ne les nom-
 » mant jamais autrement , les invita à
 » vivre avec lui , opina très-bien sur
 » les questions qui furent agitées pen-
 » dant la séance , reçut les jetons de
 » droit de présence , se trouvant , dit-
 » il , honoré du partage ; & tout se
 » passa à la plus grande satisfaction du
 » Prince & de la Compagnie. Quand
 » un Prince du Sang veut bien adopter
 » le titre de Confrere , on n'imaginera
 » pas qu'il se trouve quelqu'un d'assez
 » sottement présomptueux pour n'en
 » être pas satisfait «.

Il étoit important pour les Lettres
 qu'un morceau si précieux de notre
 Histoire ne restât pas ignoré. M. Du-
 clos , en nous le laissant , a mérité

autant notre reconnoissance , que les
soins si nobles de MM. de Dangeau ,
pour sauver à l'Académie le délagré-
ment & le ridicule d'une classe d'Ho-
noraires (1).

(1) Voyez l'Eloge de M. l'Abbé de
Dangeau.







É L O G E
D'ARMAND — JÉRÔME
B I G N O N ,

*Conseiller d'Etat, Bibliothécaire du
Roi ; né à Paris le 27 Octobre
1711 ; reçu le 27 Juin 1743 , à la
place de JEAN - PAUL BIGNON ;
mort le 8 Mars 1772 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.

Fin du Tome VI.



T A B L E

DES ÉLOGES ET NOTES

Contenus dans les six Volumes de
l'Histoire des Membres de l'Académie Française.



TOME IER.

P R É F A C E.	Page v
A V E R T I S S E M E N T.	j
ÉLOGE de Maffillon.	i
<i>Voyez les NOTES, Tome V.</i>	23
— de Boileau Despréaux.	37
<i>Voyez les NOTES, Tome III.</i>	i
— de l'Abbé de Saint-Pierre.	95
<i>Voyez les NOTES, Tome V.</i>	171
— de Bossuet.	133
<i>Voyez les NOTES, Tome II.</i>	221
— de M. l'Abbé de Dangeau.	175
<i>Voyez les NOTES, Tome III.</i>	499
<i>Autre NOTE, Tome IV.</i>	109

T A B L E. 367

ÉLOGE de M. de Sacy. 209

Voyez les NOTES, Tome IV. 73

— de la Motte. 235

Voyez les NOTES, Tome IV. 413

— de Fénelon. 285

Voyez les NOTES, Tome III. 333

— de l'Abbé de Choisy. 309

Voyez les NOTES, Tome IV. 305

— de M. Deslouches. 343

Voyez les NOTES, Tome V. 451

— de Fléchier. 387

Voyez les NOTES, Tome II. 391

— de Crébillon. 431

Voyez les NOTES, Tome VI. 11

— du Président Rose. 487

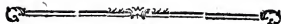
Voyez les NOTES, Tome II. 1

DIALOGUE de la Reine Christline & de
Descartes. 505

NOTE sur la Statue de M. de Vol-
taire. 523

DISCOURS sur les Prix en 1771. 531

DISCOURS sur les Prix en 1772. 551



T O M E I I.

NOTES sur l'ÉLOGE du *Président*
Rose. I

APOLOGIE de Clermont - Tonnerre ,
Evêque de Noyon. 9

ÉLOGE de Segrain. 73

— de Charpentier. 127

— du Cambout , Duc de Coilin. 161

— de Charles Perrault. 165

NOTES sur l'ÉLOGE de *Bossuet.* 221

ÉLOGE de l'Abbé Boileau. 295

PAVILION. 305

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.

ÉLOGE de Testu de Mauroy. 307

— de Jacques Testu , Abbé de Belval.

335

— du Président Cousin. 347

GALLOIS.. 367

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.

T A B L E.	369
ÉLOGE <i>de Colbert , Archevêque de Rouen.</i>	369
THOMAS CORNEILLE.	381
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.</i>	
ÉLOGE <i>de Verjus , Comte de Crecy.</i>	383
NOTES <i>sur l'ÉLOGE de Fléchier.</i>	391



T O M E I I I.

NOTES <i>sur l'ÉLOGE de Despréaux.</i>	1
TALLEMANT.	199
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.</i>	
ÉLOGE <i>de Regnier Desmarais.</i>	201
— <i>de Chamillart Evêque de Sens.</i>	301
— <i>de l'Abbé de Clerembault.</i>	307
TOURFIL.	313
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.</i>	

BRULART DE SILLERY , Evêque de
Soissons. 315

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.

ÉLOGE du Cardinal d'Esfrées. 317

NOTES sur l'ÉLOGE de Fénelon. 333

ÉLOGE de Callieres. 381

— de l'Abbé d'Esfrées. 389

— d'Abeille. 399

L'Abbé DE LOUVOIS. 415

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
des Académies des Sciences & des
Belles-Lettres.

RENAUDOT. 417

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.

Le Marquis DANGEAU. 419

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.

ÉLOGE du Marquis de Mimeure. 421

— de l'Abbé Geneft. 437

— de Huet , Evêque d'Avranche. 465

T A B L E. 371

DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON, *Garde des Sceaux.* 493
Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Sciences.

DACIER. 495
Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.

MASSIEU. 497
Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.

NOTES sur l'ÉLOGE de l'Abbé Dangeau. 499



T O M E I V.

ÉLOGE de la Monnoye. 1

NOTES sur l'ÉLOGE de Sacy. 73

NOTE sur l'ÉLOGE de l'Abbé Dangeau. 109

ÉLOGE de la Chapelle. 113

— de Campistron. 131

— de l'Abbé Fleury. 173

ARTICLE du Cardinal Dubois. 243

372 T A B L E.

NOTES sur l'ÉLOGE de l'Abbé de
Choisy. 305

ÉLOGE du Président de Mesmes. 339

— de l'Abbé de la Roquette. 347

— de Caumont, Duc de la Force.

377

BOIVIN. 385

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles Lettres.*

DE MALEZIEU. 387

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.*

ÉLOGE de Nesmond, Archevêque de
Toulouse. 389

FRAGUIER. 393

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

DE LA LOUBERT. 395

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

DU TROUSSIT DE VALINCOUR. 397

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.*

T A B L E. 373

ÉLOGE de la Riviere , Evêque d'An-
gers. 401

— de la Faye. 407

NOTES sur l'ÉLOGE de la Motte. 433

ÉLOGE du Comte de Morville. 543

DU CAMBOUT , Duc de Coislin. 549

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles Lettres.

LE FEVRE DE CAUMARTIN , Evêque
de Blois. 551

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.

ÉLOGE du Duc de Villars. 553

DE GONDRIN D'ANTIN , Evêque de
Langres. 569

Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.

ÉLOGE de Jacques Adam. 571

— de Malet. 587

— du Président Portail. 599

— de Rabutin, Evêque de Luçon. 603

— du Maréchal d'Estrées. 619

— du Duc de la Tremouille. 629



T O M E V.

<i>Le Cardinal DE POLIGNAC.</i>	1
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire des Académies des Sciences & des Belles-Lettres.</i>	
<i>ÉLOGE de l'Abbé Dubos.</i>	3
<i>NOTES sur l'ÉLOGE de Maffillon.</i>	23
<i>ÉLOGE de l'Abbé Houtteville.</i>	65
<i>— du Marquis de Saint-Aulaire.</i>	109
<i>Le Cardinal DE FLEURY.</i>	167
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire des Académies des Sciences & des Belles-Lettres.</i>	
<i>L'Abbé BIGNON.</i>	169
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire des Académies des Sciences & des Belles-Lettres.</i>	
<i>NOTES sur l'ÉLOGE de l'Abbé de Saint-Pierre.</i>	171
<i>L'Abbé DE ROTHILIN.</i>	253
<i>Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.</i>	

T A B L E. 375

ÉLOGE de l'Abbé Gedoyn. 255

— du Président Bouhier 285

— de Mongin, Evêque de Bazas. 309

L'Abbé MONGAULT. 337

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé Girard. 339

DANCHET. 369

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

• AMELOT, Ministre d'Etat. 371

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.*

Cardinal de Rohan; (GASTON). 373

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé Terrasson. 375

— de Languet, Archevêque de Sens. 383

— de Nivelles de la Chaussée. 407

NOTES sur l'ÉLOGE de Destouches. 451

ÉLOGE de Surian, Evêque de Vence. 501

ÉLOGE de Montesquieu. 513

*Voyez un autre ÉLOGE à la tête
du Tome V de l'Encyclopédie, &
dans les Mélanges de M. d'A-
lembert, Tome II.*

BOYER, Evêque de Mirepoix. 529

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
des Académies des Sciences & des
Belles-Lettres.*

ÉLOGE du Cardinal de Soubise. 531

— de Fontenelle. 543

— de Boissy. 563

MOREAU DE MAUPERTUIS. 601

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.*

ÉLOGE de Vauréal, Evêque de Rennes.

603

— de Mirabaud. 615

L'Abbé SALLIER. 639

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé de Saint-Cyr. 641

T A B L E. 377

L'Abbé DU RESNEL. 649

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé Seguy. 651



T O M E V I.

ÉLOGE du Maréchal de Belle-Isle. 1

NOTES sur l'ÉLOGE de Crébillon. 11

DE BOUGAINVILLE. 51

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de Marivaux. 53

HARDION. 179

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé d'Olivet. 181

— de l'Abbé Trublet. 259

— de Moncrif. 285

Le Président HÉNAULT. 313

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

ÉLOGE de l'Abbé Alary. 315

378 T A B L E.

DE MAIRAN. 333

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Sciences.*

ARTICLE destiné à M. le Comte de
Clermont. 335

BIGNON. 365

*Voyez son ÉLOGE dans l'Histoire
de l'Académie des Belles-Lettres.*

Fin de la Table.

627661

